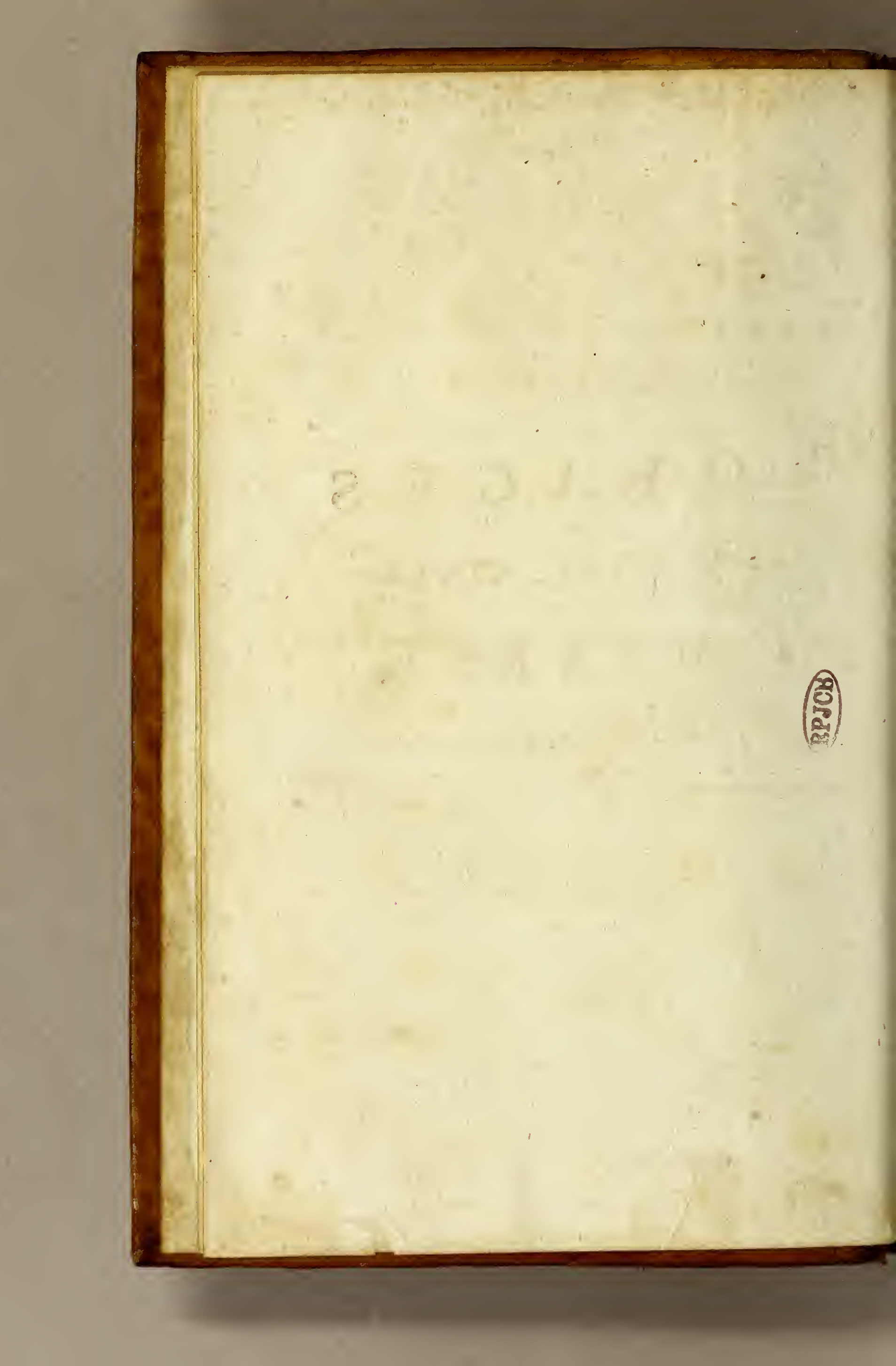


Monſieur le comte Félix de Lannoy,



VOYAGES
DU CAPITAINE
J. MEARES.
TOME TROISIÈME.


RPJCB

VOYAGES
DE LA CHINE
A LA CÔTE NORD-OUEST
D'AMÉRIQUE,

FAITS DANS LES ANNÉES 1788 ET 1789;

PRÉCÉDÉS de la relation d'un autre Voyage exécuté en 1786 sur le vaisseau le NOOTKA, parti du BENGALE;
D'un Recueil d'Observations sur la Probabilité d'un Passage Nord-Ouest;
Et d'un Traité abrégé du Commerce entre la Côte Nord-Ouest et la Chine, etc. etc.

PAR le Capitaine J. MEARES, Commandant le Vaisseau la FELICE.

TRADUITS DE L'ANGLOIS
PAR J. B. L. J. BILLECOCQ, Citoyen Français.

Avec une Collection de Cartes géographiques, Vues, Marines, Plans et Portraits, gravés en taille-douce.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez F. BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN 3e. DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGES

DU CAPITAINE

J. MEARES.

CHAPITRE XXIII.

Description des habitans de Nootka. — Précaution bizarre qu'ils prennent pour leurs enfans en bas-âge. — Leur aversion pour la barbe. — Habillemens des hommes et des femmes. — Leurs diverses espèces. — Masques ; usages qu'ils en font. — Caractère et inclinations des naturels. — Horrible coutume de tuer tous les mois un esclave pour le manger. — Cérémonies usitées en cette occasion. — Circonstance à laquelle nous dûmes la découverte de cet usage barbare, etc. 1788. Septembr.

Les habitans de *Nootka* sont, en général, robustes et bien proportionnés. Ils ont le

1788. Septembr. visage plein et assez grand, les joues hautes et saillantes, de petits yeux noirs, le nez large et plat, de grosses lèvres, et, presque tous, des dents fort belles et de la plus éclatante blancheur.

Les enfans en bas-âge éprouvent à *Nootka* un traitement qui n'est pas seulement extraordinaire par sa bizarrerie, et autant qu'il m'a semblé, par sa parfaite inutilité, mais qui le paroît plus encore par sa conformité avec les usages des Chinois et des Tatars (1), dont les habitans de *Nootka* se rapprochent singulièrement par la coutume que je vais citer. La mère serre fortement la tête de l'enfant jusqu'au dessus des yeux avec une espèce de filet de plusieurs plis, pour lui donner une forme particulière qu'elle peut recevoir encore dans un âge si tendre. On croiroit qu'une ligature aussi étroite doit causer de cruelles douleurs à l'enfant; mais je n'ai jamais remarqué qu'aucun de ceux dont on prépa-

(1) Improprement appellés *Tartares*, comme l'a observé le savant auteur de l'*Histoire de la Russie*.

Note du Traducteur.

roit ainsi la tête à prendre la forme d'un pain de sucre, laissât appercevoir qu'il souffroit quelque mal ou même quelqu'incommodité. 1788. Septembr.

Quoique la coutume adoptée par ces naturels de comprimer ainsi la tête de leurs enfans, leur donne un air peu agréable, en ce qu'elle fait monter les sourcils vers le front, et produit chez quelques-uns un très-fâcheux effet, celui de les rendre louches, ainsi que de leur applatir le nez et de leur élargir les narines; ils sont cependant encore une race d'hommes d'assez bonne mine. Ils ont aussi un autre usage, pratiqué, comme l'on sait, par un grand nombre de peuples de l'Inde, savoir, de s'arracher la barbe jusqu'à la racine, dès qu'elle commence à paroître, et, lorsqu'elle continue à pousser, de l'en empêcher par la même précaution. C'est une des occupations domestiques assignées aux femmes d'épier l'instant où cette marque de virilité commence à se montrer, et d'arracher les poils à mesure qu'ils poussent; ce qu'elles font de la manière la plus adroite, avec les doigts seulement, et sans causer la moindre

1788. Septembr. douleur à celui qui subit l'opération. Quelques-uns cependant (il est vrai que nous n'en vîmes pas beaucoup de ce nombre) laissent croître tout-à-fait leur barbe lorsqu'ils avancent en âge, ou qu'ils deviennent infirmes. Mais, quoiqu'ils aiment si peu le poil de leur menton, en revanche leurs cheveux sont l'objet de tous leurs soins et de toute leur vanité. Ils sont forts, noirs et lustrés : ils croissent très - longs. Ces naturels les attachent en nœud sur le sommet de la tête , ou les laissent flotter négligemment sur leurs épaules.

Leurs formes extérieures n'ont ni la proportion ni l'élégance qu'on trouve chez plusieurs autres peuples Indiens. Leurs membres, quoique robustes et pleins de vigueur, sont tortus et mal conformés. Quant à leur peau , lorsqu'ils l'ont nettoyée , et qu'elle n'est plus barbouillée d'ocre, elle paroît très - blanche. J'ai vu parmi eux quelques femmes qui, non-seulement avoient le teint de nos plus belles femmes d'Europe, mais encore dont les traits étoient si gracieux et si délicats, qu'ils eussent attiré tous les regards dans les contrées de la terre où l'on est le plus sensible aux agrémens naturels

et aux charmes de la physionomie. Il est vrai qu'alors elles étoient, contre leur ordinaire, débarrassées de cette mal-propreté qui leur est habituelle, et dont nous ne parvenions qu'avec beaucoup de peine à leur inspirer le dégoût. Au reste, ces exemples de beauté ne sont pas communs chez les femmes de *Nootka*, pour lesquelles il paroît probable qu'un Européen éprouvera plus de répugnance que de sentiment. Leur chevelure est noire comme celle des hommes ; elles ont les yeux de même couleur. Par l'extérieur, on ne les distingueroit pas sur le champ des hommes. Leur caractère est modeste et réservé : on cite peu d'exemples de femmes libertines et sans pudeur parmi elles. A l'*entrée de Saint-George*, il y eut des femmes que toutes les offres imaginables ne purent déterminer à se prostituer.

1788. Septembr.

L'habillement principal des hommes consiste en une peau de loutre, ou bien c'est une espèce de vêtement de lin fait par les femmes avec de l'écorce d'arbre et des filamens d'ortie, préparés d'une manière qui leur est particulière. Ils portent aussi, selon que leur caprice leur en donne le goût, ou

1788. Septembr. que la température de l'air l'exige, une peau d'ours, de raton, ou de quelqu'autre animal.

Leur vêtement de peau de loutre est composé de deux fourrures cousues d'un côté, et qui forment comme une couverture depuis le cou jusqu'à la cheville. Il passe sous le bras gauche, et est attaché par dessus le bras droit par une courroie qui tient aux peaux même, de sorte qu'ils ont les deux bras entiérement libres et dégagés. Ce vêtement, par sa forme et par ses plis, n'est pas, à beaucoup près, sans agrément; et lorsqu'il est relevé par le riche éclat de la fourrure, il ne manque plus à celui qui le porte que la propreté naturelle, pour que ce soit l'habillement le plus noble et le plus gracieux.

Ils ont encore un autre vêtement, fait de l'écorce intérieure du pin et des filamens de l'ortie qu'ils laissent tremper pendant quelques jours dans l'urine. Quand ils ont bien battu ces filamens et cette écorce, ils les séparent en fils, ce qui ne demande pas une grande habileté. Une certaine quantité de ces fils joints ensemble forme la plus forte courroie qu'on puisse voir. Ils en pré-

parent un certain nombre pour faire deux fois la longueur de l'habillement, et l'attachent double au travers d'un long bâton ; alors, ils l'ont bientôt applati en forme de nattes ; et c'est avec ces matières ainsi préparées qu'ils se font un vêtement. Les femmes sont très-adroites à cette besogne. Elle est une de leurs principales occupations. Le tissu serré de ce vêtement le rend très-chaud. Lorsqu'il est tout neuf, et par conséquent encore propre, il a beaucoup d'élégance, sur-tout quand les bords en sont garnis d'une frange étroite de peau de loutre. Mais la mal-propreté de leurs maisons, et celle qu'on remarque continuellement sur eux-mêmes, a bientôt souillé, et, par conséquent, détruit cet éclat. Les naturels appellent ce vêtement un *cotsack*, et le portent de la même manière que leurs habillemens de peaux ou de fourrures. 1788. Septembr.

Le bonnet dont ils se couvrent la tête, est de forme conique. Ils le font en nattes, et le tissu en est si serré que l'eau même pourroit y tenir. Il est orné de peintures qui représentent des oiseaux ou d'autres animaux, et attaché par une courroie fixée sous le menton. Cette partie de leur habil-

1788. Septembr. lement est, sans doute, très-commode; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ajoute à la grace ou à la noblesse farouche de leur physionomie.

Ils se peignent généralement le visage avec de l'ocre rouge. Ils en ont le corps tout barbouillé dans leurs visites de cérémonie, ce qui leur donne une couleur rougeâtre et désagréable. Mais lorsqu'ils mêlent l'ocre avec de l'huile de baleine dont ils commencent toujours par s'oindre le corps, ils en contractent une odeur de rance insupportable. Ayant ainsi adopté la mode de se peindre, ils y procèdent de différentes manières. Ils sont réglés sur ce point, du moins à ce qu'il nous parut, par les circonstances ou par quelques occasions particulières. Lorsqu'ils partent pour une expédition guerrière, le noir est la principale couleur. Ils l'étendent par raies sur un fond blanc. Nous les avons souvent vus se peindre tout de blanc; d'autres fois, d'un rouge éclatant, par dessus lequel ils parsemoient cette poudre brillante dont j'ai déjà parlé. Mais de quelque couleur qu'ils jugeassent à propos de se barbouiller, ils nous sembloient toujours également dégoûtans. C'é-

toit, si l'on veut me permettre l'expression, 1788.
dans leur déshabillé qu'ils paroissoient avec Septembr.
le plus d'avantage.

Les hommes ont généralement les oreilles percées. Quelques-uns s'y font plusieurs trous dans lesquels ils passoient de petites courroies, garnies tantôt de piquans de porc-épic, tantôt de petits morceaux de cuivre, ou de quelqu'autre ornement qu'ils avoient reçu de nous. Mais lorsqu'ils étoient parvenus à se procurer des boutons, ils en faisoient leur parure favorite ; et je les ai vus quelquefois en attacher une si grande quantité à leurs oreilles, que le poids seul les leur alongeoit presque jusqu'aux épaules. Souvent aussi ils se percent le *septum*, c'est-à-dire, la partie du nez qui sépare les narines (1). Ils y suspendent des mor-

---

(1) Le *septum* est ce que j'ai déjà exprimé par la cloison du nez, en parlant des naturels de l'*entrée du Prince Guillaume* qui ont le même usage. Voyez les détails donnés sur ces naturels par le capitaine *Meares*, dans la relation de son Voyage de *Calcutta* à la *Côte Nord-Ouest* sur le vaisseau le *Nootka*, qui sert d'introduction au récit de ses Voyages des années 1788 et 1789.

Note du Traducteur.

1788. Septembr. ceaux de cuivre, de fer ou d'étain, de différentes formes. Ils portent encore, autour du poignet, une espèce de bracelet, fait de métal ou de cuir, auquel ils attachent des coquilles, et quelquefois seulement un certain nombre de cordons de cuir. Ils ornent leurs chevilles de la même parure, mais ils y mettent un plus grand nombre de cordons, et choisissent des grains ou d'autres ornemens d'une grosseur proportionnée.

L'habillement des femmes diffère essentiellement de celui des hommes. La plus sévère modestie y préside. On y évite avec soin l'inconvénient de l'habit des hommes qui laisse une partie du corps à découvert. Il leur est interdit de porter jamais, autant que j'ai pu le remarquer, la peau de loutre de mer ou des fourrures de quelqu'autre animal. Leur vêtement est fait de nattes. Elles le fabriquent elles-mêmes. Il a la forme d'une chemise sans manche, et leur tombe jusqu'à la cheville. Une espèce de mante, avec un trou dans le milieu, leur passe sur la tête, et leur couvre les bras sans gêner les mouvemens. Il est très-rare, en effet, que, dans aucune de leurs occupations do-

mestiques, elles laissent appercevoir plus de 1788.
la moitié du bras. Un bonnet de la même Septembr.
forme que celui des hommes complète leur habillement. De longs cheveux noirs leur pendent sur le dos. Mais il ne leur est permis de faire usage pour se peindre le corps que de la couleur rouge : aussi ne la ménagent-elles pas. Nous en avons vu très-peu porter quelques ornemens au nez ou aux oreilles.

Tout l'habillement dont je viens de parler est pour la paix. Les naturels de *Nootka* en ont un autre pour la guerre ; et il est fait de manière à répondre merveilleusement à l'objet de sa destination. Il consiste en un manteau ou pourpoint de cuir très-épais, fait de peau d'élan, taillé en frange aux deux côtés et sur le cou, et orné partout ailleurs de glands de cuir. Il descend depuis le cou jusqu'aux talons. Différentes devises y sont peintes. Ce vêtement est assez fort pour résister aux flèches et même aux javelots lancés par l'ennemi. En effet, comme il flotte mollement sur le corps, il cède à la violence du trait, et, par conséquent, il amortit le coup. On peut donc le regarder comme une véritable armure dé-

1788. Septembr.

fensive. Cet habillement est accompagné d'un masque qui représente la tête de quelqu'animal. Il est fait en bois, avec des yeux, des dents, etc. C'est un ouvrage travaillé avec une adresse extrême. Nous leur avons vu une grande quantité de ces masques de figures diverses, et dont ils font usage en certaines circonstances ou occasions particulières. Par exemple, ils ne se servent de ceux qui représentent la tête de la loutre ou de quelqu'autre animal marin, que lorsqu'ils vont à la chasse de ces mêmes animaux. Dans leurs expéditions guerrières, mais jamais en d'autres temps, ils jettent par dessus leur habillement complet de grandes peaux d'ours. Ils ornent aussi leur tête de plumes et de duvet d'oiseaux. C'est un usage qu'ils observent très-exactement à l'approche des étrangers.

La première fois que nous les vîmes ainsi habillés, l'air farouche et sauvage répandu sur toute leur personne nous inspira de l'effroi. Mais nos communications intimes et familières avec ce peuple, et les occasions que nous avions sans cesse d'observer son caractère naturellement doux, firent que nous nous accoutumâmes peu-à-peu à

ce bizarre travestissement. Lorsqu'assis dans leurs maisons, ils s'entretenoient avec leur famille, ils perdoient tout-à-fait cette apparence de férocité que leur donnoit l'habillement dont je viens de faire la description. Ils étoient, en général, très-polis avec nous, et très-affables, les uns à l'égard des autres. Ils sembloient avoir des notions assez exactes du bien et du mal. On pouvoit en juger par la confiance qu'ils témoignoient quand ils suivoient les principes de la droiture naturelle, et par l'air de défiance et d'inquiétude qu'on remarquoit en eux lorsqu'ils agissoient contre les règles de la justice. En effet, je ne me rappelle pas une seule circonstance où ils n'aient donné les preuves les moins équivoques de leur sensibilité aux reproches que nous leur faisions à l'occasion de quelque faute que nous avions découverte. Ce ne seroit peut-être pas, au reste, le meilleur moyen de les juger, que de se former une idée de leur véritable caractère d'après la conduite qu'ils tenoient avec nous. Car, la crainte de nos forces, ou l'espoir de nos faveurs, pouvoit être le principe de leurs bons procédés. Mais, dans les relations qu'ils avoient

1788. Septembr. entr'eux, nous remarquâmes souvent ces attentions délicates, nous découvrîmes ces dispositions bienveillantes qui ne laissent pas douter qu'ils ne possédassent réellement d'excellentes qualités. D'un autre côté, leurs inclinations sanguinaires, leurs goûts cannibales n'étoient que trop évidens ; de sorte que nous nous trouvions partagés entre le penchant affectueux qui nous entraînoit vers ces naturels, et le sentiment d'horreur qui nous en éloignoit.

Callicum et Hanapa nous déclarèrent tous deux leur extrême aversion pour l'usage de manger de la chair humaine. Ils ne pouvoient, en même temps, dissimuler qu'il n'existât parmi eux. Ils nous avouèrent de plus que ces exécrables repas plaisoient tellement à Maquilla, qu'à chaque lune, il faisoit tuer un esclave pour satisfaire son appétit barbare. Ces deux chefs nous donnèrent sur cette sanglante cérémonie les détails qu'on va lire ; mais ils s'exprimèrent en des termes qui marquoient combien elle leur étoit odieuse.

Maquilla possédoit un nombre considérable d'esclaves, non-seulement à *Nootka*, mais encore en d'autres parties de ses do-

maines. Lorsque le jour fatal, marqué pour 1788.
le sacrifice d'une victime humaine, étoit Septembr.
arrivé, on rassembloit dans la maison du chef souverain un certain nombre d'esclaves. Il en choisissoit alors un pour être mangé par lui et par ses convives. Voici la manière dont ce choix se faisoit. Elle est curieuse à connoître. Les chefs d'un rang inférieur, invités à prendre leur part du festin qui se préparoit, exécutoient les diverses cérémonies qui devoient le précéder. Elles consistoient à chanter la chanson de guerre, à danser autour du feu, et à en entretenir la flamme en y jettant de l'huile. On attachoit alors un bandeau sur les yeux de Maquilla, et les yeux ainsi couverts, il devoit chercher à se saisir d'un esclave. L'activité qu'il mettoit dans ses poursuites, et les mouvemens mêlés de terreur que faisoient ces malheureux pour lui échapper, formoient une autre partie de cette scène d'inhumanité (1). Mais il étoit rare que ce

---

(1) On reconnoît sans peine dans cet affreux préliminaire du sacrifice célébré à chaque lune par Maquilla, un jeu très-commun parmi nous. Ainsi un exercice qui, dans nos idées, peut égayer quelques

1788. Septembr. jeu cruel durât long-temps. Le chef avoit bientôt attrapé un des esclaves. On l'égorgeoit à l'instant. La victime étoit aussitôt coupée en morceaux, et l'on en distribuoit aux convives les parties encore fumantes. D'un autre côté, ceux qui avoient échappé à la mort, témoignoient par des cris universels la joie qu'ils ressentoient de leur heureuse délivrance.

Nous n'étions pas du tout disposés à croire d'abord un récit aussi révoltant. Nous imaginions plutôt que Callicum et Hanapa avoient inventé ces horribles détails pour faire tort à Maquilla dans notre esprit. Et lorsque nous nous rappellions que Callicum se servoit d'un oreiller rempli de

---

instans de loisir, étoit chez ces peuples le prélude d'un acte de la plus révoltante cruauté. Cette étrange précaution prouve au moins que le chef anthropophage, et pressé du desir de se repaître de chair humaine, vouloit laisser au sort le soin de lui désigner sa victime. La manière dont il la choisissoit, ressemble assez à ce que d'anciens poëtes nous disent des coups de la destinée et des jeux de la fortune qu'ils nous représentent toutes deux aveugles.

Note du Traducteur.

crânes

crânes d'hommes, nous avions tout lieu de présumer que si Maquilla étoit un cannibale, ce dernier n'avoit pas des inclinations moins féroces et moins sanguinaires. Mais les renseignemens que nous parvînmes depuis à nous procurer, confirmèrent la vérité de tout ce que Callicum nous avoit dit; et plusieurs des naturels nous assurèrent que ce chef formoit une honorable exception dans ce goût général pour la chair humaine, commun à tous les habitans de *Nootka*. Les crânes sur lesquels il reposoit sa tête pouvoient être, en effet, les restes de ses pères; ou, ce qui est plus probable, les trophées de ses exploits qu'il conservoit comme un monument de sa valeur guerrière. Ainsi, chez les nations policées qui remportent des victoires, on suspend dans les places publiques des métropoles les étendards pris sur l'ennemi, comme autant de témoignages de leurs glorieux succès.

1788. Septembr.

Au reste, peu de temps après que nous eûmes appris ces détails particuliers sur Maquilla, un événement lui donna occasion de nous confirmer lui-même cette affreuse relation, et de nous faire connoître la dernière époque où il avoit joué la san-

1788. Septembr. glante tragédie dont l'objet étoit d'assouvir cette faim de chair humaine.

Il arriva qu'un jour ce chef reçut un coup violent à la jambe en montant à bord du vaisseau. Je donnai ordre sur le champ au chirurgien de faire tout ce que la circonstance exigeoit. Mais pendant qu'il s'occupoit à préparer une emplâtre pour la plaie, Maquilla ne voulut pas absolument souffrir qu'on la lui appliquât, et se mit à sucer le sang qui couloit de sa blessure. Lorsque nous lui témoignâmes combien cet acte dégoûtant nous étonnoit et nous révoltoit tout à la fois, il ne nous répondit qu'en se léchant les lèvres, en se passant la main sur le ventre, et en criant avec un air de satisfaction : *cloosh*, *cloosh !* c'est-à-dire, bon, bon. Il nous avoua ensuite sans hésiter qu'il mangeoit de la chair humaine, et nous entretint du plaisir qu'il trouvoit à faire un repas de celle de ses esclaves. Enfin, non-seulement il convint avec nous de l'habitude dont nous le soupçonnions, mais encore, il nous apprit, comme nous frémissions à cet horrible aveu, que, très-peu de temps auparavant, il avoit célébré dans l'*anse des Amis* le sacrifice d'usage en égor-

geant un esclave et en le mangeant ensuite 1788.
dans un festin. Nous réussîmes alors par Septembr.
de terribles menaces, à obtenir de lui la promesse que désormais un pareil acte de barbarie ne seroït plus commis ni par lui, ni par aucun des naturels soumis à sa domination ; et nous lui donnâmes à entendre, en usant du ton le plus ferme et le plus déterminé, que lui-même ne survivroit pas long-temps au jour où un crime de cétte nature auroit été renouvellé.

CHAPITRE XXIV.

Occupations des hommes à Nootka. — Elles consistent, en général, dans la chasse de différens animaux marins, et de ceux qui habitent les bois. — Description de la manière dont ils tuent la baleine, etc. — Chasse de la loutre de mer, du veau marin, etc. — Leurs occupations domestiques plus particulières. — Préparatifs qu'ils font pour la pêche et pour leurs expéditions guerrières. — Description de leurs canots. — Manière de pêcher le poisson, particulière à ces peuples. — Occupations des femmes. — Manière de recueillir et de conserver les œufs de poisson. — Inclinations guerrières de ces naturels. — Coutume adoptée parmi eux d'échanger les femmes. — Leur religion, etc.

LES occupations des hommes sur cette côte sont celles qu'exige la situation par-

ticulière où ils se trouvent. La pêche, la 1788.
chasse des animaux marins et de ceux qui Septembre.
vivent sur terre, et qu'ils recherchent, soit pour leurs fourrures, soit pour en faire leur nourriture, forment les principales. Le soin d'aller à la pêche pour la subsistance journalière est confié à des esclaves, ou à la plus basse classe du peuple. Les chefs et les guerriers se réservent pour eux seuls les travaux plus nobles de la pêche de la baleine, et de la chasse de la loutre de mer.

Il n'est pas facile de se former une idée de leur adresse à tuer la baleine. Celle avec laquelle ils parviennent à transporter ce monstrueux animal jusqu'à leurs habitations, n'est pas moins digne de remarque. Lorsqu'on a arrêté une pêche de la baleine, et j'observe que le temps le plus orageux n'est point un obstacle, le chef se prépare à ce noble divertissement avec des cérémonies extraordinaires. Il se revêt, en cette circonstance, d'une peau de loutre de mer; tout son corps est frotté d'huile et barbouillé d'ocre rouge. Il se fait accompagner dans cette expédition de ses sujets les plus braves, les plus actifs et les plus vigoureux.

1788. Septembr. Les canots dont ils se servent en cette occasion sont d'une grandeur qui tient le milieu entre leurs canots de guerre et ceux qu'ils emploient ordinairement. Ils les construisent d'une forme qui répond parfaitement à l'objet qu'ils se proposent. Dix-huit ou vingt hommes peuvent y tenir à l'aise.

Les harpons dont ils font usage pour frapper la baleine ou tout autre animal marin, sont faits avec une habileté merveilleuse. La perche a dix-huit à vingt-huit pieds de long. Au bout est un grand morceau d'os, coupé par entailles, lequel étant comme dardé dans la perche, n'en est que plus propre à recevoir sûrement le harpon qui y est assujetti avec des courroies. Le harpon est de forme ovale, et très-affilé des deux côtés ainsi qu'à la pointe. On le fait d'une grosse coquille de moule, et on le fixe dans un autre morceau d'os, d'environ trois pouces de long, auquel on attache une ligne faite avec les nerfs de certains animaux, et qui a plusieurs brasses de longueur. Cet autre morceau, on l'attache encore à la perche, de sorte que, lorsque le poisson est percé, la perche flotte sur l'eau par le moyen de peaux de veau

marin remplies de vent, ou de vessies de poisson dont on l'a garnie d'une manière très-sûre et très-solide. 1788. Septembre.

Le chef lui-même est le principal harponneur, et le premier qui frappe la baleine. Il se fait accompagner de plusieurs canots de la même grandeur que le sien, remplis d'hommes armés de harpons, et tout prêts à employer, si le cas l'exige. Lorsque le monstrueux animal sent la pointe du premier crochet, il plonge à l'instant sous l'eau, et emporte avec lui la perche avec toutes les vessies qui y tiennent. Les canots le suivent à mesure qu'il sillonne l'eau, et chaque fois qu'il reparoît à la surface, les hommes qui sont dedans continuent de lui enfoncer leurs crochets dans le corps, jusqu'à ce qu'enfin le nombre de *bouées* flottantes (1) qui y sont alors attachées, le mette dans l'impuissance de replonger sous l'eau. La baleine expire bien-

(1) Par *bouée* on entend, en général, une marque ou enseigne qu'on laisse flotter sur l'eau pour indiquer l'endroit où l'ancre est mouillée.

Note du Traducteur.

1788. Septembr. tôt, et est traînée sur le rivage avec fracas, et au milieu des cris de joie des assaillans. On la coupe sur le champ en morceaux : une partie est destinée pour le repas qui termine ce jour de triomphe, et le reste se distribue entre ceux qui en ont partagé la gloire et les dangers.

La chasse de la loutre de mer est beaucoup plus fatigante et plus périlleuse. On prépare d'abord deux canots très-petits, dans chacun desquels se placent deux chasseurs d'une habileté reconnue. Les instrumens employés en cette occasion sont des arcs, des flèches et un petit harpon. Cette dernière arme diffère, jusqu'à un certain point, de celle de même espèce dont ils se servent dans la pêche de la baleine. La perche est absolument la même ; c'est aussi un os qui en forme la pointe ; mais le harpon a beaucoup plus de longueur ; en outre, les coches sont si bien affilées, et la pointe est tellement recourbée, qu'une fois entré dans la chair, il est impossible de l'en retirer. Ce harpon tient à la perche par plusieurs brasses de ligne assez forte pour qu'on puisse tirer la loutre jusqu'au canot. Les flèches sont petites ; un os en fait également

la pointe ; mais elles n'en ont qu'une seule. 1788.
Ainsi armés, les chasseurs s'avancent à la Septembr.
recherche de leur proie, au milieu des rochers. Quelquefois ils surprennent la loutre endormie sur le dos, à la surface de l'eau. Dans ce cas, s'ils réussissent à approcher de l'animal sans le réveiller, ce qui exige les plus grandes précautions, ils le harponnent aisément et le traînent jusques dans le canot. Il se livre alors un terrible combat entre les chasseurs et la loutre qui leur fait souvent de cruelles blessures avec ses griffes et ses dents. Le moyen le plus ordinaire de la prendre, est d'aller à sa poursuite, ce qui dure souvent plusieurs heures. Comme cet animal ne peut rester sous l'eau que très-peu de temps, l'adresse, dans cette chasse, consiste à diriger les canots sur la ligne qu'il trace en sillonnant les flots. J'observe qu'il nage en ce moment, avec une agilité capable de lasser bientôt les chasseurs qui le poursuivent. Ils se séparent donc, pour pouvoir le blesser plus sûrement avec leurs flèches à l'instant où il mettra la tête hors de l'eau ; et il arrive souvent, malgré tant de précautions, que

1788. Septembr. cet animal intelligent et fin échappe aux périls dont il est environné.

Lorsque la loutre est attaquée par les chasseurs dans un moment où ses petits sont à ses mammelles, le sentiment de la nature, comme je l'ai déjà fait remarquer dans les détails que j'ai donnés plus haut sur cet animal, l'emporte sur la crainte de toute espèce de dangers. Le mâle et la femelle défendent leur progéniture avec tout le courage que donne la fureur. Souvent ils arrachent avec les dents les flèches et les harpons enfoncés dans leur chair; quelquefois même ils vont attaquer les assaillans jusques dans leurs canots. Lorsqu'ils se portent à cet excès de rage, eux et leurs petits deviennent infailliblement la proie des chasseurs. En réfléchissant combien la loutre est difficile à prendre, on pourroit être surpris, jusqu'à un certain point, de voir le nombre prodigieux de fourrures de cet animal, dont les naturels de *Nootka* paroissent faire un usage très-commun, et un principal article de trafic. Mais cela s'explique facilement quand on songe aussi qu'ils font de cet exercice leur constante occupation,

et qu'il ne se passe guère de jour sans qu'un grand nombre d'entr'eux n'aille chasser cet animal. 1768. Septembr.

Le veau marin est également très-difficile à prendre, la nature l'ayant formé de manière à pouvoir rester sous l'eau. Aussi les chasseurs ont-ils recours à l'artifice pour l'attirer jusqu'à la portée du canot. Celui qu'ils emploient le plus ordinairement est un masque de bois, où le veau marin est représenté si fort au naturel, qu'il prend ce masque pour un anima de son espèce, et tombe ainsi dans le piège. Souvent, dans cette chasse, quelques-uns des naturels se couvrent le visage du même masque, et cachant le reste de leur corps dans les branches d'arbres dont les rochers sont remplis, ils attirent ainsi les veaux marins assez près du lieu d'où ils les guettent, pour pouvoir les percer plus sûrement de leurs flèches. Ils usent du même stratagême pour prendre la vache marine, etc. Enfin, ils attrapent quelquefois ainsi les loutres, et plusieurs des animaux qui vivent dans les bois.

Le soin de préparer tous les objets nécessaires pour la chasse et pour la pêche, n'est pas la moindre partie de leurs occu-

1788. Septembr. pations domestiques. Ils doivent employer un temps considérable à fabriquer leurs harpons, leurs lignes, leurs hameçons, leurs arcs et leurs flèches, et tous les articles dont ils font usage dans les différens travaux de la paix et de la guerre. Ajoutez qu'ils sont parvenus à donner aux métaux qu'ils ont reçus de nous, la forme de divers ornemens dont ils font hommage à leurs femmes bien-aimées, ou à leurs maitresses. Nous vîmes toujours les jeunes garçons prêter le secours de leur travail dans ces opérations domestiques; c'est ainsi qu'ils apprenoient à fabriquer les instrumens à l'aide desquels ils devoient un jour se procurer leur subsistance et acquérir de la gloire.

L'adresse de ces naturels dans tous les arts nécessaires au soutien et à l'agrément de la vie, sera un juste sujet d'admiration pour les peuples les plus policés du globe. La nature, cette mère tendre et généreuse pour ses enfans de tous les climats, n'a refusé à aucun d'eux les moyens par lesquels ils peuvent se procurer, relativement parlant, le bonheur qu'elle leur destine. Mais le travail le plus pénible, et en même

temps, le plus curieux dont nous ayons vu les naturels de *Nootka* occupés (car nous n'avons jamais eu l'occasion de les voir bâtir une de leurs énormes maisons) étoit la construction de leurs canots, ouvrage dans lequel ils déployoient une adresse et des talens extraordinaires. Ces canots sont, la plupart, assez grands pour contenir de quinze à trente hommes, bien commodément et fort à l'aise. La forme en est élégante, et d'un fini vraiment remarquable. Ils ne se servent pour faire cet ouvrage curieux que d'instrumens de pierres arrangés par eux-mêmes. 1788. Septembr

Quelquefois même, ils réussissoient à se fabriquer des outils avec le fer que nous leur avions donné. Nous les déterminions rarement à se servir de quelques-uns des nôtres, de préférence aux leurs, excepté de la scie dont ils s'empressoient de faire usage, depuis qu'ils avoient reconnu qu'elle offroit un moyen sûr d'abréger leurs travaux. Ils avoient imaginé de forger avec le fer qu'ils s'étoient procuré par la voie des échanges, une espèce d'outil qui leur servoit à creuser de gros arbres, et beaucoup mieux qu'aucun de ceux que nous

1783. Septembr. aurions pu leur fournir. Cette besogne demandoit des bras très-vigoureux. Ils prenoient une pierre plate dont ils se servoient comme d'enclume ; une autre pierre toute ronde faisoit l'office de marteau ; et avec ces instrumens, ils forgeoient un outil de fer qui ressembloit assez à une herminette de tonnelier. Ils attachoient cet outil à un manche de bois par le moyen de cordes faites de nerfs de quelqu'animal ; et en l'affilant vers le bout, ils le rendoient très-propre à l'usage auquel ils le destinoient.

Ils achevoient ordinairement leurs grands canots de guerre sur le lieu même où croissent les arbres dont ils coupoient le bois pour les construire ; ils les transportoient ensuite au bord de l'eau en les traînant. Nous avons vu quelques-uns de ces canots qui avoient cinquante-trois pieds de longueur et huit de largeur. Le milieu est la partie la plus large ; ils se rétrecissent insensiblement en forme de pointe à chaque extrêmité ; mais l'avant ou la proue est, en général, beaucoup plus haute que la pouppe.

Comme le fond en est arrondi, et que les côtés sont saillans, ils ont l'équilibre

nécessaire, et voguent sur l'eau d'une manière très assurée. Il n'y a point de sièges : mais on y place en travers plusieurs morceaux de bois, d'environ trois pouces de diamètre, pour soutenir les côtés, et les empêcher de déjetter (1). Les rameurs s'asseyent ordinairement sur leurs jarrets. Quelquefois aussi ils se servent d'une espèce de petit tabouret qui leur est très-commode. Ils sont extrêmement attentifs à tout en s'embarquant : chacun prend son poste accoutumé. Quelques-uns de ces canots sont polis et ornés de peintures, ou garnis avec beaucoup de recherche de dents d'homme, sur-tout à la pouppe et à la proue. Sur les côtés, on voit quelquefois la figure d'un dragon avec une longue queue, et de la même forme que ceux que nous remarquons sur la porcelaine de Chine, et dans les grotesques peintures qui se font en Angleterre. Nous en éprouvâmes une grande surprise, et prîmes beaucoup de

1788. Septembr.

---

(1) Une pièce de bois de construction est *déjettée*, quand elle est courbe dans le sens de sa largeur.

Note du Traducteur.

1788. Septembr. peine pour les amener à nous donner quelques détails à ce sujet : mais, entre plusieurs autres questions du même genre, celle-ci en fut une sur laquelle nous ne pûmes obtenir d'eux une réponse satisfaisante.

Lorsque nous eûmes passé quelque temps dans l'*entrée du Roi George*, les naturels commencèrent à faire usage de voiles faites de nattes, à l'imitation des nôtres. Nous avions eu la complaisance de garnir de manœuvres un des grands canots de Hanna ; on y avoit placé une flamme, etc. etc. Il est difficile de s'imaginer combien ce chef en étoit vain ; jamais il n'approchoit du vaisseau sans hisser son pavillon ; ce qui divertissoit beaucoup nos matelots.

Leurs pagayes sont proprement taillées et polies avec de la peau d'animal marin. Elles ont à-peu-près cinq pieds six pouces de long ; le palme (1) est long d'environ deux pieds, pointu comme une feuille. La pointe elle-même est alongée de plusieurs pouces ;

---

(1) Ou le plat de la rame.

Note du Traducteur.

elle

elle n'en a guère qu'un de largeur. Au bout du manche est un morceau de bois placé en travers comme le dessus d'une béquille. Les naturels manient ces pagayes avec un talent merveilleux, et impriment au canot, par l'adresse avec laquelle ils s'en servent, un mouvement dont la rapidité ne peut se concevoir. 1788. Septembre.

La pêche est de toutes les occupations des naturels de *Nootka* celle où ils déploient le plus de dextérité. Ils préféroient toujours à nos hameçons les leurs faits de coquilles, ou d'arêtes de poisson. Nous n'aurions même jamais pu les déterminer à se servir des nôtres. Mais ils trouvoient nos lignes bien supérieures à celles qui se faisoient chez eux. Pour fabriquer les leurs, ils employoient le nerf de baleine, qui leur fournit, en général, la matière pour leurs différens cordages, ou de l'algue marine qui croît sur la côte en abondance. Ils l'arrachent, la font bouillir et sécher ensuite : elle forme alors une ligne très-forte et très-solide.

Mais outre l'usage ordinaire de pêcher à la ligne, ils ont une manière particulière d'attaquer le hareng, la sardine, etc. Ils

1788. Septembr. prennent un bâton ou une perche d'à-peu-près dix-huit pieds de long, terminée par un palme de douze à quatorze pouces de large sur six pieds de longueur environ. Ils y attachent des deux côtés un certain nombre de morceaux ou pointes d'os très-affilés de la longueur d'à-peu-près trois pouces. Lorsque le poisson commence à se montrer en grande quantité, ils plongent cet instrument dans l'eau, et manquent rarement de retirer à chaque coup trois ou quatre poissons. J'ai souvent vu un de leurs petits canots se remplir en très-peu de temps de harengs, etc. par le moyen de ce genre de pêche si simple et si facile.

Ces peuples si adroits dans leurs travaux, si actifs dans leurs divers exercices, sont cependant indolens par caractère, et naturellement portés à la paresse. Il seroit plus dans leur goût de rester oisifs au milieu de leurs sales et dégoûtantes habitations, que de se livrer à l'occupation non moins utile qu'honorable de combattre la baleine et de chasser la loutre. Nous avons vu plus d'une fois l'infatigable Callicum obligé d'employer toute son autorité pour les arracher à leur lâche repos, et pour les

déterminer à jetter le harpon ou à décocher la flèche. 1788. Septembr.

Les femmes ont aussi leurs occupations marquées. C'est à elles qu'est dévolu le soin de nettoyer les peaux de loutres de mer, et de les étendre sur des formes, ce qu'elles font avec une adresse qui leur est habituelle. Tous les détails de la cuisine et ceux de l'économie domestique sont pareillement de leur ressort. C'est encore un devoir pour elles de faire sentinelle la nuit afin de donner l'alarme aux hommes livrés au sommeil dans les maisons, en cas d'invasion soudaine de la part de l'ennemi. Non-seulement elles préparent la nourriture de chaque jour; elles doivent encore amasser des provisions pour l'hiver. Tous les habillemens faits d'écorce d'arbre, et dont j'ai donné plus haut la description, sont l'ouvrage des femmes. Elles cueillent aussi dans les bois les fruits sauvages et les plantes bonnes à manger qu'on y trouve ; elles ramassent le poisson à coquille qui abonde dans les rochers, ou sur le bord de la mer. Lorsque les canots reviennent de leurs petites expéditions, ce sont elles qui les déchargent de leurs cargaisons : elles les trans-

1788. Septembr. portent à terre, et les couvrent de branches de pin, pour les mettre à l'abri des injures du temps. Dans toutes ces occasions, les esclaves du même sexe font une partie de la besogne. Les femmes ont aussi à remplir les devoirs qu'impose le lien conjugal, et les soins de la maternité ; et je m'empresse de rendre justice ici aux femmes de *Nootka* en déclarant qu'elles sont aussi bonnes mères que tendres épouses. Les preuves que je leur ai vu donner de leur amour pour leurs enfans, les attentions délicates qu'elles prodiguoient à leurs maris, ne permettent pas de douter que la nature ne les ait douées de cette sensibilité exquise qui forme la première et la plus noble qualité des femmes chez les nations les plus policées.

On doit regarder la mer comme le principal point de rendez-vous pour ces peuples. Elle est, ainsi qu'on a déjà pu le voir, un marché où ils achètent à force de travail une quantité prodigieuse de poissons de diverses espèces. Il résulte des renseignemens les plus positifs que nous soyons parvenus à nous procurer, que la glace, sur cette partie de la côte, ne ferme jamais aux

naturels l'approche de la mer. La précaution qu'ils prennent d'amasser des provisions pour l'hiver, et le récit que fait M. Maccay de l'affreuse détresse qu'ils endurèrent pendant son séjour parmi eux, sont pourtant des preuves incontestables que le manque de provisions les réduit à de cruelles extrêmités dans la saison des grands froids. Ils ne négligent jamais de réserver pour ces temps rigoureux tout ce qu'il est possible de garder de subsistances. Le frai de poisson est même considéré comme provision d'hiver. Voici la manière dont ils le recueillent. Dans les premiers jours de l'été, ils éparpillent sur le haut des baies et des *entrées*, une grande quantité de branches d'arbres. Le frai de poisson s'y dépose naturellement : ils viennent, à un temps marqué, l'en détacher, et le serrent avec beaucoup de soin dans des vessies de poisson. Les naturels regardent cette espèce de *caviaire* (1) comme un manger très-délicat,

1788. Septembr.

(1) C'est le frai d'un poisson appellé par les Russes *bellenguina*. On entend aussi par ce mot les œufs d'une espèce d'esturgeon préparés à la moscovite.

Note du Traducteur.

1788. Septembr. soit quand on l'a fait sécher, soit dans l'état même où le poisson le dépose. Ils emploient un semblable moyen pour s'approvisionner d'œufs de saumon ; mais ils les retirent du poisson même qu'on voit, pour ainsi dire, en regorger pendant l'automne, et qui leur fournit pour l'hiver un mets dont ils sont très-friands. Ils les mangent à l'huile, comme tout le poisson qu'ils ont fait sécher, et sans aucune autre préparation. Comme j'ai jugé à propos de faire connoître, en d'autres endroits de cet ouvrage, les divers animaux dont ces peuples se nourrissent, (car ils mangent, à-peu-près, tous ceux qu'ils prennent) je me dispenserai d'ajouter ici des détails qu'on pourroit regarder avec raison comme autant de répétitions inutiles.

Il est généralement reconnu que la vie sauvage est par-tout un état d'hostilités perpétuelles. Aussi les nations de *Nootka* sont-elles souvent en guerre, non-seulement avec les tribus les plus éloignées, mais encore entr'elles, sur-tout celles qui reconnoissent Wicananish et Tatootche pour chefs. La surprise et la ruse forment le systême offensif de leur art militaire : quant à leurs

moyens de défense, ils n'en connoissent 1788.
point d'autres que la précaution et la vigi- Septembr.
lance. Ils choisissent, en général, pour bâtir leurs villages, et pour fixer leur habitation, des positions où il n'est guère facile de les attaquer sans danger. Mais aucune ne leur inspire assez de confiance et de sécurité. Car, en paix comme en guerre, les femmes font constamment sentinelle pendant la nuit. Elles restent assises autour des feux, se tiennent sans cesse éveillées les unes les autres, en se faisant le récit des combats soutenus par leur nation, ou en racontant les traits de bravoure et les nobles exploits de leurs maris et de leurs enfans. Un homme seulement est aussi en sentinelle à l'extérieur de la maison ; il s'y poste de manière à pouvoir entendre le moindre bruit qui se feroit dans les bois, ou sur l'eau. Cette vigilance continuelle est la partie la plus importante de leur gouvernement, d'autant que, chez ces peuples sauvages, une occasion favorable de remporter quelqu'avantage suffit souvent pour devenir le signal de la guerre. Aussi, peut-on dire qu'ils ne sont jamais en paix. Sans cesse occupés de l'idée de voir arriver l'en-

1788. Septembr. nemi, ils ne relâchent rien de leur vigilance, et se tiennent continuellement en garde contre ces attaques et ces incursions où le vaincu n'a d'autre partage à espérer que l'esclavage ou la mort.

Les chefs de *Nootka* ont une coutume particulière qui semble tirer son origine des guerres que leurs différens États ont à soutenir les uns contre les autres, et dont, par cette raison même, il ne sera pas déplacé de parler ici. Cette coutume consiste à se céder réciproquement leurs femmes, ou à en faire l'échange de part et d'autre. Une beauté occasionnera souvent une guerre dans les déserts de *Nootka*, comme jadis elle en alluma une dans les champs de Troye : une femme y devient quelquefois nécessaire pour calmer la fureur d'un conquérant, ou pour conclure un traité avantageux. Aussi, est-ce peut-être à l'expérience que ces peuples ont faite des avantages politiques qu'on peut retirer des charmes d'une femme, en paix comme en guerre, que les chefs doivent le privilège dont ils jouissent, celui d'avoir autant de femmes qu'il leur plaît.

Nous remarquâmes facilement que dans

toute l'étendue du district de *Nootka*, le nombre des femmes n'étoit pas proportionné à celui des hommes. Vers le nord, au contraire, celui des femmes est de beaucoup supérieur. Cette particularité mérite quelqu'attention. Il en sera parlé ci-après avec plus de détails dans l'un des chapitres où se trouve la relation du voyage de l'*Iphigénie* de *Samboingan* à l'entrée de *Nootka*.

1788.
Septembr.

Les cérémonies du mariage chez ces peuples consistent tout simplement en un repas que donnent les amis des deux époux. Quant aux formalités ou rites religieux qu'ils observent pour déposer les morts dans leur dernier séjour, nous n'avons pas eu l'occasion d'en être les témoins. Je me souviens d'avoir vu suspendues aux branches des arbres, de petites boîtes de forme oblongue, qui renfermoient les corps de quelques enfans morts. J'ai compris qu'au bout d'un certain temps, ils enlèvent ces corps et les enterrent : mais je crois que l'usage dont il s'agit est particulier pour les enfans ; car je n'ai jamais remarqué qu'ils employassent les mêmes préliminaires pour rendre les honneurs funèbres aux personnes

1788. Septembr. parvenues au dernier période de la croissance.

Nous n'avons point d'idées bien exactes de la religion de ces peuples. Je me contenterai de publier ici ce que j'ai pu savoir de leurs principes sur les rapports de l'homme avec la Divinité, et sur ceux de la vie présente avec une vie future. Ils ont dans la plupart de leurs maisons, comme je l'ai déjà observé, quelques idoles ou images de forme monstrueuse, auxquelles nous ne les vîmes jamais apporter les plus simples marques de leur hommage, encore moins rendre un culte religieux, ou payer le tribut de leurs adorations. Ces bizarres et grotesques figures occupoient, à ce qu'il nous parut, une sorte de place de distinction, et qui leur étoit comme exclusivement destinée : c'étoit celle où nous les vîmes. Mais rien n'annonçoit d'ailleurs qu'elles eussent quelqu'autre privilège personnel, et elles partageoient la dégoûtante mal-propreté de ceux qui habitoient sous le même toit qu'elles. Ainsi, nous eûmes, pendant quelque temps, tout lieu de présumer que ces peuples n'avoient aucune

idée de la Divinité. Nous restâmes dans cette opinion jusqu'au jour où nous leur expliquâmes par quel motif nous suspendions tous nos travaux le dimanche ; et nous aurions quitté la côte d'Amérique dans l'ignorance la plus absolue de leurs principes en matière de croyance, si le fils de Hanapa, jeune garçon d'une sagacité extraordinaire dans un naturel de *Nootka*, ne nous eût raconté le très-court historique de l'établissement de leur religion, tel qu'on va le lire. Il suffira pour prouver que ces peuples partagent avec presque tous ceux qui habitent le globe, la consolante espérance d'une vie à venir et d'une existence plus heureuse. 1788. Septembr.

Ce fut en prenant des informations sur un article d'une nature toute différente, que nous fîmes cette découverte. Comme nous leur témoignions un jour le desir d'être instruits par quel moyen ils étoient parvenus à connoître le cuivre, et pourquoi ils en faisoient l'objet de leur admiration particulière, ce jeune homme intelligent nous apprit tout ce qu'il savoit, et, je le présume, tout ce que sa nation elle-même sait à cet égard. Lorsque les termes

1788. Septembr. lui manquoient, ou qu'il s'appercevoit que nous ne le comprenions pas, ce qui arrivoit souvent dans le cours de sa narration, il suppléoit au défaut d'expression par ces gestes si démonstratifs par lesquels la nature ou la nécessité semble avoir dédommagé les peuples dont la langue est pauvre et bornée; et ce jeune habitant de *Nootka* entendoit si bien l'art de nous communiquer ses idées par signes et par figures, qu'il nous rendoit son récit parfaitement intelligible, toutes les fois qu'il jugeoit à propos de recourir à ces utiles ressources. Voici comment il nous conta son histoire :

Il posa d'abord à terre un certain nombre de bâtons, à peu de distance les uns des autres, et donna un nom à chacun d'eux séparément. Ainsi, par exemple, il appella le premier, son père, et le suivant, son aïeul. Il prit ensuite ce qui restoit, et les mêla tous ensemble, autant qu'il falloit pour nous faire entendre que c'étoit l'allégorie de tous ses ancêtres qu'il ne pouvoit pas ranger individuellement par ordre. Nous montrant alors ce faisceau, il nous dit qu'au temps où ses pères vivoient, un vieillard parut dans l'*entrée*, porté sur un

canot de cuivre qu'il gouvernoit avec des pagayes aussi de cuivre, et que tout ce qu'il avoit étoit de même métal. Il ajouta que ce vieillard suivit, en ramant, le long de la côte sur laquelle tous les habitans se rassembloient pour contempler un spectacle aussi étrange, et qu'après avoir jetté sur le rivage une de ses pagayes de cuivre, il descendit lui-même à terre. Cet homme extraordinaire dit alors aux naturels, qu'il venoit du ciel (et ici le jeune homme nous montra le ciel avec sa main), qu'un jour viendroit où leur pays seroit détruit, qu'ils périroient tous, et qu'ils recevroient une nouvelle vie dans le lieu d'où il arrivoit vers eux. Notre jeune interprète nous expliqua cette partie de son récit en se couchant par terre, comme s'il eût été mort; et se levant ensuite tout-à-coup, il imita l'action et les mouvemens d'un homme qui prendroit son essor à travers les airs. 1788. Septembre.

Il continua son histoire en nous apprenant que les habitans avoient tué ce vieillard, et pris le canot. Il ajouta que telle étoit l'origine de leur amour particulier pour le cuivre. Il nous donna aussi à entendre que les images que nous voyions

1788. Septembr. dans leurs maisons étoient destinées à représenter la figure du vieillard descendu du ciel, et à perpétuer le souvenir de sa mission.

Telle est la tradition très-imparfaite qui nous fut transmise par ces peuples de ce qu'on peut appeller l'histoire sacrée de leur pays. C'est sur elle uniquement qu'ils fondent cet espoir qui leur est commun avec tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, et quelque forme que leur ait donné la nature, savoir qu'à notre existence passagère en succédera une autre où nous n'aurons plus rien à redouter des peines d'ici-bas.

Je termine ici ces détails sur les naturels de *Nootka*, sur leur pays, sur leurs mœurs. J'ai publié tout ce qui s'est présenté à mes observations. Je n'aurois pas eu le temps de m'y livrer aux recherches du philosophe et du naturaliste, quand même j'eusse été doué des talens nécessaires pour le faire avec succès. J'avois d'autres objets en vue, et c'est, pour ainsi dire, par occasion, et en cultivant habituellement ces peuples, que j'ai appris tout ce que je sais d'eux. Du reste, nous n'eûmes

point à nous plaindre de ce pays, et nous 1788.
quittâmes l'*entrée de Nootka*, emportant Septembre.
avec nous les sentimens de l'estime profonde que les habitans nous avoient inspirée.

1788.
Septembr.

CHAPITRE XXV.

La Felice *continue son voyage. — Elle fait une voie d'eau ; alarme à cette occasion. — Nécessité d'alléger le vaisseau. — Nous arrivons à la hauteur d'Owhyhee, l'une des îles Sandwich. — Nous mettons en panne dans la baie de* Toe-yah-yah. — *Nous recevons une grande quantité de provisions. — État actuel de cette île. — Présent fait au chef qui la gouverne, de la part de Tianna. — La* Felice *quitte Owhyhee. — Salaison de nos provisions. — Passage près des îles* Mowee, Ranai, Morotoi *et* Woahoo. — *Arrivée à Atooi ; situation politique de cette île. — Nous continuons notre route jusqu'à Oneeheow ; réception amicale qui nous est faite dans cette île. — Quantité considérable d'ignames dont nous nous approvisionnons. — Nous laissons à un naturel de confiance dans l'île une lettre pour le capitaine Douglas. — Continuation du voyage. — Isle de*

de Botol-Tobago-Xima. — Nous tournons les rochers de Ville-Rete. — Nous découvrons la côte de Chine. — Nous mettons à l'ancre dans la rade de Macao. 1788. Septembr.

Revenons maintenant à la continuation du voyage. Pendant la nuit qui suivit notre départ de l'*entrée du Roi George*, le vent souffla avec une terrible violence : la mer étoit très-grosse et s'élevoit à une prodigieuse hauteur. Le vaisseau fatiguoit extraordinairement. Le 25, à quatre heures du matin, on vint m'avertir qu'il y avoit quatre pieds d'eau dans la cale : l'alarme se répandit par tout le vaisseau. A huit heures, non-seulement l'eau commença à nous gagner, mais encore elle monta par dessus la rangée de tonneaux. Je craignis alors que les mouvemens du vaisseau et le roulis continuel n'eussent ouvert le passage à une voie d'eau, ce qui nous exposoit à un grand danger. Nous n'avions cessé de faire jouer les pompes ; mais, au bout de quelque temps, les ressorts se trouvèrent

1788. Septembr. tellement embarrassés par la quantité de petit lest qui s'y étoit glissé, qu'elles furent bientôt hors d'état de rejetter l'eau. Tandis que les charpentiers étoient occupés à les réparer, le reste de l'équipage travailloit à vuider l'eau de toutes les écoutilles. Nous hasardâmes pourtant de continuer notre route vers le midi. Les huniers et la misaine avoient tous leurs ris pris. Le vent étoit de nord-ouest. Il soufloit alors par grosses bouffées, et le vaisseau n'avançoit en mer que très-pesamment et avec beaucoup de lenteur, à cause de la grande quantité d'eau qui remplissoit la carène.

Vers dix heures, nos alarmes devinrent bien plus vives, lorsque nous découvrîmes que l'eau faisoit des progrès inquiétans malgré tous nos efforts. Dans cette situation critique, je donnai l'ordre de mettre en panne. Il fut exécuté sur le champ. Le grand hunier eut tous ses ris pris; et le vaisseau avoit les amures de babord. J'étois assez rassuré quant à la force du navire et à la solidité de sa construction. J'ordonnai de jetter sans délai par dessus le bord toutes les esparres et tous les mâts qui se trouvoient sur le côté du pont de dessous le

vent. Ce n'étoit pas une besogne facile en ce moment, attendu leur énorme grandeur, et le roulis continuel du vaisseau. Cependant, avec le secours des haches et des coignées, on parvint à débarrasser enfin cette partie du pont. A l'instant même, nous virâmes vent arrière, et amurâmes l'autre voile. Nous répétâmes la même opération de l'autre côté, ce qui dura jusqu'à trois heures que toutes les esparres furent enfin lancées par dessus le bord. Nous ressentîmes bientôt les heureux effets de ce travail; l'eau diminua considérablement, et nous en eûmes beaucoup moins à vuider. J'observe que les pompes ne pouvoient pas être réparées sur le champ. 1788. Septembr.

Nous reconnûmes alors la véritable cause du danger auquel nous avions échappé. Elle provenoit d'abord du poids excessif des pièces de bois de construction placées sur le pont. Ensuite, l'agitation violente des flots, en imprimant de fortes secousses au vaisseau, avoit ouvert les coutures qui sont entre les bordages, et donné passage à une aussi grande quantité d'eau. Quoi qu'il en soit, dès que cette opération fut achevée,

1788. Octobre. le navire, devenu plus léger, vogua sans obstacle, et nous poursuivîmes notre route avec une entière confiance et un nouveau courage.

Mercredi 15. Nous la continuâmes ainsi, sans aucun événement digne d'être rapporté, jusqu'au 15 du mois d'octobre, qui nous avoit amené un très-beau temps. A cette époque, comme nous nous trouvions dans la latitude de l'extrêmité orientale de l'île d'*Owhyhee*, nous gouvernâmes à l'ouest pour toucher à cette île dans la latitude parallèle. Nous étions, en ce moment, par les 205 degrés 65 minutes de longitude Est de Greenwich de notre estime, tandis que les observations du soleil et de la lune ne donnoient que 209 degrés 20 minutes. Dans l'incertitude où nous mettoit une différence si grave, je m'en tins de préférence à ce dernier calcul.

Jeudi 16. Le 16, d'après de nouvelles observations sur les distances du soleil et de la lune, et de la lune et des étoiles, nous nous trouvâmes par les 207 degrés 44 minutes de longitude Est; et une autre observation faite à midi rapporta 20 degrés 11 minutes

de latitude nord. Nous n'étions guère en ce moment qu'à trente lieues de l'île d'*Owhyhee*. 1788. Octobre.

Le 17, vers cinq heures du matin, à notre grande satisfaction, nous découvrîmes la terre. Elle couroit d'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, à six lieues de distance. Mais la brume étoit si épaisse que nous ne pouvions distinguer l'île que bien imparfaitement. Par un beau temps, on apperçoit à vingt lieues de distance la partie élevée d'*Owhyhee*. Vendredi 17.

Ce n'étoit pas sans raison que nous nous réjouissions à la vue de cette île ; car nous commencions à éprouver une grande disette de provisions. L'*Iphigénie* avoit emporté une grande partie des nôtres ; et comme nous n'étions pas arrivés aux *îles Sandwich* aussi promptement que nous l'avions espéré, l'idée seule de l'abondance et des secours qui nous attendoient, pour ainsi dire, à notre débarquement dans ces heureux climats, remplissoit tous les cœurs de consolation et de joie.

A mesure que nous approchions d'*Owhyhee*, nous ne voyions rien qui eût pu faire croire à celui qui n'auroit jamais visité cette île, qu'elle fût le siège de la plus riche

1788. Octobre. abondance. La terre paroissoit élevée et couverte de montàgnes : l'obscurité profonde dont le brouillard et les vapeurs l'enveloppoient, répandoit sur l'ensemble de la scène une sombreur universelle qui détruisoit tout espoir de trouver des habitans hospitaliers , et des terres fécondées par la culture.

Il étoit trop tard pour approcher de la terre. Nous mîmes donc en panne pendant la nuit, à quatre lieues environ de la côte, et attendîmes le lendemain matin avec une extrême impatience.

Samedi 18. Le 18 , à la pointe du jour, nous fîmes de la voile, et, favorisés d'une jolie brise, nous nous approchâmes de la terre. Vers neuf heures, nous arrivâmes près de la côte. A l'aspect sauvage que ce pays nous avoit offert d'abord, succéda une scène enchanteresse qui retraçoit à notre souvenir les fictions des romans et les descriptions fabuleuses des poëtes. Le brouillard du matin ne déroboit point à nos yeux les paysages variés qui embellissoient la contrée. La grande montagne ou *Mouna Kaah* qui est située sur la partie nord-est de l'île, étoit enveloppée de nuages qui sembloient,

pour ainsi dire, descendre en roulant sur sa déclivité, tandis que le sommet s'élevoit au dessus des vapeurs, et présentoit un des plus beaux spectacles de la nature entière. Les villages et les plantations qui occupoient toute l'étendue de cette montagne depuis sa base jusqu'à la mer formoient un superbe amphithéâtre. D'un autre côté, le rivage étoit couvert de naturels qui, pour se garantir de la fraîcheur de la matinée, portoient tous leurs habillemens de diverses couleurs. Nous mîmes alors en panne à l'entrée de la baie de *Toe-yah-yah*, qui est située sur le côté occidental de l'île, et par conséquent à l'abri de la violence des vents alizés. En moins de quelques instans, nous vîmes arriver près du vaisseau un nombre considérable de canots chargés de porcs, de jeunes cochons, de racine de *tarrow*, de fruits du plane, de la canne à sucre, et un petit nombre d'oiseaux de mer.

1788. Octobre.

Mon intention étoit de m'approvisionner de porc dans cette île, et d'avancer de là à *Oneeheow*, où j'espérois me procurer la quantité d'ignames nécessaire pour le reste du voyage. En conséquence de cette détermination, nous commençâmes avec les na-

1788. Octobre. turels un trafic infiniment avantageux ; et, avant la chûte du jour, nous avions déjà acheté plus de quatre cents cochons. Les ponts étoient chargés, et les chaloupes remplies de ces animaux, comme aussi de diverses productions végétales que nous reçûmes également de ces naturels par la voie de l'échange. Enfin, telle étoit la quantité des provisions qui nous furent apportées, que plusieurs de leurs canots s'en retournèrent sans avoir pu disposer de leurs cargaisons.

Dans le grand nombre d'insulaires qui vinrent nous rendre visite en cette circonstance, je ne remarquai qu'un seul homme d'un rang plus distingué que les autres. Il arriva jusqu'à nous dans deux canots dirigés le long de la côte par douze rameurs. Sa femme et deux jeunes filles l'accompagnoient. Il commença par envoyer à bord du vaisseau des cochons monstrueux, et une provision considérable de noix de cocos. Il suivit bientôt lui-même ses présens qu'il nous pria d'accepter avec les expressions de la plus sincère bienveillance, et en nous offrant ses services pour tout ce qui nous seroit agréable. Je m'empressai de recon-

noître des procédés aussi obligeans en les payant de retour d'une manière digne de lui. Ayant ainsi gagné sa confiance, je pris de lui des informations sur l'état actuel de l'île, par intérêt pour Tianna. Il m'apprit aussitôt que le vieux Tereeobeo avoit été empoisonné, et qu'un oncle de Tianna étoit son successeur. Il ajouta que, par suite de cette révolution, une guerre terrible s'étoit allumée entre les habitans d'*Owhyhee* et ceux de l'île *Mowee* où Titeeree régnoit en souverain. 1788. Octobre.

Pour répondre à sa confiance, je crus devoir lui donner avis que sous peu Tianna seroit de retour à *Atooi* dans un vaisseau comme le mien. J'ajoutai qu'il m'avoit chargé d'un présent pour le souverain d'*Owhyhee*, et que je desirois qu'il voulût bien l'offrir lui-même à ce prince, comme une preuve de l'attachement de Tianna pour son oncle. Par une attention placée si à propos, j'espérois rendre un bon office à mon ami; et j'ai appris depuis qu'il avoit produit un effet aussi heureux que je pouvois le souhaiter. Mais pour donner plus d'authenticité à ma mission, j'adressai ma requête à ce chef, et lui remis le présent

1788. Octobre. devant un grand nombre de naturels; il fut aussi *taboué* publiquement (1). Je pris cette précaution dans le dessein d'empêcher qu'il ne gardât le présent pour lui-même, ou qu'il n'y en substituât un autre de bien moindre valeur.

Au coucher du soleil, nous eûmes acheté une quantité de nouvelles provisions suffisante pour nous conduire jusqu'à la Chine. Nous nous disposâmes donc à remettre à la voile pour gagner *Atooi* et *Oneeheow*. Mais les naturels, et sur-tout les femmes, affluoient en si grand nombre sur le vaisseau, que nous fûmes obligés de leur prodiguer des présens de toute espèce pour obtenir d'elles qu'elles se déterminassent à partir. Non-seulement les ponts en étoient couverts et toutes les chambres remplies, mais elles s'attachoient encore aux manœuvres du vaisseau. Enfin elles nous quittèrent. Quelques-unes descendirent dans leurs

---

(1) C'est-à-dire, qu'on assujettit ce présent à une espèce d'interdiction ou embargo. On va voir plus bas dans une note ce que c'est que le *taboo* chez ces insulaires, et comment se fait cette cérémonie.

Note du Traducteur.

canots ; mais la plus grande partie plongea dans la mer, et gagna le bord à la nage. Nous ne fûmes pas plutôt débarrassés de ces visiteurs importuns, que le vent fraîchit ; les voiles de hune furent alors risées, et nous portâmes sans aucun obstacle vers l'île *Mowee*. 1788. Octobre.

Nous nous occupâmes sur le champ de tuer les porcs, et de saler les viandes destinées à être notre ressource en mer. Nous suivîmes la méthode prescrite par le capitaine Cook, qui mériteroit déjà la reconnoissance de son pays, de tous les peuples maritimes et de l'humanité en général, quand même ses découvertes se borneroient aux améliorations qu'il a établies dans l'administration intérieure des vaisseaux et des équipages. Conformément à ses instructions, nous remplîmes plusieurs tonneaux de porcs, les plus gras et les plus beaux du monde, et les salâmes de manière qu'ils se seroient conservés pour les besoins d'un vaisseau aussi long-temps que les circonstances l'eussent exigé. Nous imaginâmes aussi un moyen de plus d'assurer notre subsistance : ce fut de conserver le porc de moyenne grosseur avec les os. Cette pré-

1788. Octobre. caution ne nous réussit pas aussi bien pour les cochons plus forts. Lorsqu'on veut faire avec quelque succès une préparation semblable, il faut que les os soient en grande partie séparés de la chair, sans cependant l'être tout-à-fait, de manière que les parties de la chair qui restent attachées aux os puissent être bien imprégnées de sel. Nous nous sommes convaincus par expérience que le sel, tout seul, étendu par couches, vaut beaucoup mieux que la marinade ; et nous avons remarqué, non-seulement que la chaleur du soleil n'étoit pas favorable à cette préparation, mais que la lune même a aussi une influence propre à corrompre et à putréfier les viandes.

Jeudi 23. Les vents trop légers nous empêchèrent de gagner *Atooi* avant le 23, à midi. Ce jour, nous vînmes mouiller dans la baie de *Wymoa*. A mesure que nous passions le long des autres îles, les naturels venoient continuellement vers nous dans des canots chargés de jeunes cochons et de cannes à sucre, ce qui nous fournit l'occasion de compléter notre approvisionnement de ce dernier article. Ce fut un grand bonheur pour nous d'avoir trouvé des provisions

fraîches en abondance à *Owhyhee;* car, en passant près des îles *Mowee, Ranai, Morotoi* et *Woahoo*, on ne nous apporta pas un seul gros cochon. La raison est, selon toute apparence, que les naturels n'eurent pas le temps de venir jusqu'à nous pendant le court intervalle du passage du vaisseau. En outre, nous apprîmes qu'à *Woahoo* les porcs étoient en ce moment sous le *taboo*, espèce d'interdiction religieuse. Nous ne pûmes en savoir le motif (1). 1788. Octobre.

---

(1) Voici les détails que je trouve sur cette cérémonie dans le *Voyage à la côte nord-ouest d'Amérique* en 1785, 1786, 1787 et 1788, par les capitaines *Portlock* et *Dixon*, les mêmes que le capitaine *Meares* rencontra dans l'*entrée du Prince Guillaume*, et aux reproches desquels il a cru devoir opposer le récit de ses relations avec eux à la suite de cette rencontre.

« Dès le matin du 27, est-il dit dans la lettre XIII » du premier volume, écrite des *îles Sandwich*, » nous nous préparâmes à remplir nos futailles, nous » proposant d'y mettre toute la diligence possible; » mais le capitaine *Dixon* s'étant rendu à bord du » *King George* (Roi George) fut informé que les » habitans commençoient à devenir importans, et » qu'ils avoient *taboé* (mis embargo sur) leurs sources » d'eau douce : cette nouvelle nous contraria infini-

1788. Octobre. A peine eûmes-nous jetté l'ancre dans la baie de *Wymoa*, que le vent commença

---

» ment. La cérémonie de *taboer* se fait par leurs prêtres » et de la manière suivante : ils plantent une quantité » de petites baguettes surmontée d'une touffe de che- » veux blancs autour des endroits qu'ils veulent faire » regarder comme sacrés : dès-lors, personne n'ose » en approcher dans la crainte du châtiment qui, à ce » que je crois, n'est pas moins que la mort du sacri- » lège. Nous craignions d'abord que cela ne provînt » du souvenir des pertes qu'ils avoient essuyées après la » mort malheureuse du capitaine *Cook*, car c'est dans » ce même port qu'il a été tué : mais nous nous trom- » pions : la raison qu'ils nous en donnèrent fut que, » leurs chefs étant absens et engagés dans une guerre » contre les naturels d'une île voisine, ils n'osoient, » sous aucun prétexte, permettre à des étrangers de » débarquer dans la leur ».

Et, dans la lettre XXII du même volume, il est dit :

« Les naturels nous apportèrent en outre des porcs, » des patates et du tarrow ; mais la quantité ne suffi- » soit pas pour notre consommation journalière. En » ayant demandé la raison, on nous fit entendre que » les porcs et les végétaux étoient *taboués* jusqu'à ce » que le roi qui se proposoit de nous faire une visite » sous peu, fût venu à bord de nos bâtimens. Si j'ai » bonne mémoire, je t'ai dit ce que c'étoit que le » *taboo*, lors de notre dernier séjour dans cette île.

à souffler avec assez de violence pour empêcher les naturels d'approcher du vaisseau dans leurs canots. Je n'avois eu d'autre intention, en m'arrêtant dans cette baie, que d'informer Taheo, souverain du pays, que son frère Tianna seroit bientôt de retour. Je m'étois proposé aussi de lui faire des présens, et de prendre toutes les mesures qui pouvoient être utiles à ce chef, notre ami, lorsqu'il arriveroit dans sa patrie que la domination tyrannique du chef qui la gouvernoit alors avoit remplie, pendant quelque temps, de désolation et de troubles.

1788. Octobre.

Pendant toute cette journée, nous ne vîmes pas un seul canot. Mais le 24, sur

Vend. 24.

» Je me contenterai d'observer que cet embargo est » souvent très-étendu, et qu'on le met, non-seulement sur des endroits désignés, mais encore sur » toutes les choses nécessaires à la vie ».

Voyage autour du monde, et principalement à la Côte Nord-Ouest d'Amérique, *fait en* 1785, 1786, 1787 et 1788, à bord du *King George* et de la *Queen Charlotte*, par les capitaines *Portlock* et *Dixon*, traduit de l'anglois de *George Dixon*, par le citoyen *le Bas, Lettres XIII, page* 150 *et suiv.* et *XXII, pages* 258 *et* 259. *Note du Traducteur.*

1788. Octobre. le matin, quoique le vent continuât à souffler avec force, un canot arriva jusqu'au vaisseau, portant deux hommes et une jeune fille. Ils nous apportèrent un petit cochon et quelques noix de cocos. Mais je ne fus pas peu surpris lorsqu'en entrant dans le canot, ces deux hommes commencèrent à embrasser mes genoux et à crier : *Noota, Noota*, nom sous lequel, ainsi que je l'ai observé plus haut, j'étois connu dans ces îles, comme sur toute la côte d'Amérique. Ils fondirent alors en larmes, et me demandèrent des nouvelles de Tianna.

J'appris de ces naturels que Taheo, devenant infirme, se laissoit gouverner absolument par Abinui, dont il a déjà été parlé dans la relation de notre premier voyage, et qui étoit l'ennemi mortel de Tianna. Namaate-Haw, autre frère de Tianna, et qui passoit, après lui, pour le plus brave guerrier des *îles Sandwich*, avoit fui avec la femme et les enfans de son frère jusques dans la partie la plus reculée de l'île pour échapper au cruel pouvoir de Taheo. Cette petite partie de l'île étoit alors sous les armes, prête à le défendre. La prudence prescrivoit

prescrivoit donc naturellement à Taheo, comme une mesure sage, d'empêcher toute espèce de communication entre ses sujets et nous. Persuadé, comme il l'étoit, que nous ramenions une seconde fois Tianna, il avoit fait publier la plus barbare proscription contre lui. Sa mort étoit certaine s'il mettoit le pied dans l'île. Mais, malgré le *taboo*, ces fidèles et généreux insulaires avoient osé venir nous trouver, pour donner avis à Tianna qu'ils présumoient être à bord du vaisseau, des dangers qui le menaçoient. Outre le ton d'ingénuité avec lequel les deux naturels nous racontèrent ces détails, d'autres circonstances particulières nous convainquirent de la fidélité de leur récit. Aucuns canots ne vinrent nous visiter, et nous entendîmes de dessus les montagnes éloignées les conques qui leur servoient de trompettes, prélude certain de la guerre.

1788. Octobre.

Dans cette situation, et n'ayant d'autre connoissance de ce qui se passoit dans l'île que celle que les deux hommes s'étoient exposés à venir nous donner, déterminés uniquement par leur zèle et par un sentiment d'affection pour nous, toutes nos ressources

1788. Octobre. se bornèrent à informer par leur entremise la femme et le frère de Tianna, que l'arrivée de ce chef étoit prochaine, et qu'à son retour, il seroit en état de les défendre eux et lui-même contre les barbares projets du tyran, leur frère, et de son cruel ministre. Les deux naturels se chargèrent de porter à Namaate-Haw, et à la femme de Tianna, avec quelques présens, cet avis consolant, et si propre à relever leur courage. Ayant donc reçu ce que nous leur destinions pour eux-mêmes, ils prirent congé de nous, et ramèrent vers le rivage avec une légéreté admirable.

Nous passâmes le temps à attendre quelques nouvelles de l'île jusqu'au 25 à midi. Ne voyant alors aucun canot en mouvement, nous appareillâmes et avançâmes vers *Oneeheow*. Nous y mîmes à l'ancre vers six heures du soir, à-peu-près sur le même mouillage que nous avions occupé l'année précédente.

En arrivant à la hauteur de cette île, nous ne nous apperçûmes pas qu'il y eût aucune proscription prononcée contre nous. Nous fûmes, au contraire, bientôt environnés d'une foule de naturels parmi lesquels étoient

plusieurs de nos anciens amis. Nous les reconnûmes parfaitement. Le vaisseau ne tarda pas à se remplir de naturels de tout âge et de tout sexe qui s'empressoient de venir nous visiter. Mais parmi ceux qui nous témoignoient leur joie de nous voir, et qui se rappelloient les marques de bienveillance et d'amitié qu'ils avoient reçues de nous, étoit ce bon et sensible insulaire auquel plusieurs de nos officiers avoient autrefois donné le nom si connu, et j'ose ajouter, si honorable de *Vendredi* (1). Si quelqu'un des compagnons de mon premier voyage lit ces lignes, il se rappellera, je suis sûr, avec un sentiment de reconnoissance, les obligeans services de l'honnête *Vendredi*. Il s'empressa alors de nous en rendre de nouveaux. Dès qu'il apperçut le navire, il se jetta à la nage, et vint au devant de nous pour nous offrir ses bons offices que nous acceptâmes, et qui nous furent d'une extrême utilité. 1788. Octobre.

Nous n'avions, à cette époque, ni pain,

---

(1) Ce nom est, comme l'on sait, celui de l'intéressant et fidèle compagnon de Robinson Crusoé.

Note du Traducteur.

1788. Octobre. ni farine dans le vaisseau. Il falloit, pour assurer notre subsistance à venir, que nous réussissions à nous procurer la quantité d'ignames suffisante pour le reste du voyage. Mais comme nous n'étions pas dans la saison de ces plantes, et qu'elles étoient trop jeunes encore pour qu'on les arrachât de terre, il nous eût été singuliérement difficile de nous en approvisionner autant que nos besoins l'exigeoient, si notre ami *Vendredi* ne se fût chargé pour nous d'une négociation bien importante. Nous lui remîmes, en conséquence, tous les articles que nous jugeâmes les plus propres à accélérer le succès de son entreprise; et bientôt, à force de persévérance, et au moyen des présens que nous lui avions confiés, il eut le crédit de déterminer plusieurs de ses amis à cueillir les plus gros ignames qu'ils pourroient trouver, et à nous les apporter pour les acheter; de sorte que, le matin du

Lundi 27. 27, nous fûmes enfin possesseurs de plusieurs tonneaux de ces provisions si nécessaires; vers midi, nous nous disposâmes à remettre à la voile.

J'éprouve un véritable embarras à décrire la douleur marquée que témoignèrent

les habitans de cette île, autant par des 1788. Octobre.
paroles que par l'abattement plus expressif encore de leurs physionomies, lorsqu'ils furent avertis de notre prochain départ. *Vendredi* resta avec nous jusqu'au dernier moment. Je lui confiai une lettre pour le capitaine Douglas, en lui recommandant expressément de la lui remettre en main propre, à quelqu'époque qu'il arrivât. Il s'empressa d'accepter la commission, et s'en acquitta avec la plus grande exactitude, comme on le verra dans la partie du voyage de l'*Iphigénie* qui concerne les *îles Sandwich*. Cette lettre avoit pour objet d'informer le capitaine Douglas de la situation politique de l'île d'*Atooi*, et de lui prescrire, au sujet de Tianna, toutes les mesures qui pouvoient contribuer à le rétablir dans ses droits, ou du moins à le mettre à l'abri des persécutions qu'il avoit à craindre de la part d'un frère dénaturé. Je n'y oubliois pas non plus *Vendredi* dont le capitaine Douglas, qui étoit officier sur mon bord pendant toute la durée de notre premier voyage, connoissoit déjà le zèle et l'attachement. Je fis ensuite présent à ce brave insulaire de tous les articles dont je

1788. Octobre. savois que la possession devoit lui causer toute la satisfaction qu'il méritoit. Alors, après les avoir serrés dans son *marrow*, espèce de ceinture que ces naturels portent autour du corps, il se plongea dans la mer; et tout en nageant pour gagner le rivage, il tournoit la tête vers nous de temps à autre, et agitoit une main en signe d'adieu, tandis que, de l'autre, il repoussoit les vagues.

Au moment où nous levâmes l'ancre, le vent fraîchit d'est-nord-est; et nous eûmes bientôt perdu de vue l'île d'*Oneeheow*.

Novembr. Dimanche 16. Nous poursuivîmes alors notre route, jusqu'au 16 novembre. Il ne nous arriva rien d'assez remarquable pour mériter la peine d'être rapporté. Ce jour, d'après plusieurs observations du soleil et de la lune, et de la lune et des étoiles, nous étions par les 146 degrés 54 minutes de longitude Est de Greenwich. Une observation de la latitude nord donna 21 degrés 4 minutes. Nous faisions rarement, à cette époque, moins de cinquante lieues par jour, et nous avions un temps très-doux et très-agréable.

Notre premier soin étoit d'observer sans cesse, et avec beaucoup d'attention, comme

la prudence le demandoit de nous, la route 1788.
du vaisseau. Mais ensuite, nous nous oc- Novembre
cupions de faire sécher nos pelleteries et de les mettre à l'air. Chaque jour, on en retiroit des tonneaux un certain nombre pour les étendre au soleil, et on les y replaçoit ensuite en paquets. En exécutant cette opération nécessaire, nous eûmes la satisfaction de nous convaincre qu'il y avoit très-peu de nos fourrures endommagées ; nous attribuâmes ce bonheur au grand soin que nous avions pris de les emballer dans des tonneaux secs, et de les tenir à l'abri de toute humidité.

Le 19 novembre, nous éprouvâmes, pour Mercredi
la première fois, un léger changement dans 19.
le vent. Il souffla de l'ouest avec force. A la vérité, il ne resta pas long-temps à ce point, et il fit tout le tour du compas. Enfin, il se fixa tout-à-fait dans le rhumb d'ouest, et souffla avec tant de violence que nous fûmes obligés de mettre en panne. Ce vent si impétueux brisa notre grand
hunier, et ne s'appaisa que le lendemain Jeudi
qu'il retourna à l'est. Nous continuâmes 20.
donc notre voyage.

Il fallut alors s'occuper des dispositions

1788. Novembr. nécessaires pour éviter les dangers des mers tempêtueuses dans lesquelles nous étions sûr le point d'entrer. En conséquence, on détendit les vieilles voiles. Les vergues furent garnies d'un assortiment de voiles neuves. Tous ceux à qui la navigation des mers de Chine est familière, savent très bien que le passage à Canton dépend souvent d'un hunier ou d'une basse voile. Il est vrai que nous avions passé le temps du changement des moussons : mais on a éprouvé que, même après cette dangereuse époque, des vents violens désolent encore ces mers ; et la mousson de nord-est qui régnoit alors n'acquiert point, avant le mois de décembre, cette stabilité qui pourroit seule préserver de tous les accidens.

Vendredi 21. Le vent ne se fixa pas d'une manière certaine dans le rhumb d'est jusqu'au 21 du mois. J'attribuai ce contre-temps au voisinage des *îles Ladrone*, dont nous étions très-près, et qu'on sait changer, par fois, la direction des vents alizés.

Décembr. Lundi 1. Nous poursuivîmes notre route sans aucun événement remarquable jusqu'au premier décembre. Le soir de ce jour, nous découvrîmes les îles de *Botol-Tobago-Xima*.

Le temps étoit obscur, brumeux et triste. 1788.
Nous ne pûmes, pour ainsi dire, qu'entre- Décembr.
voir ces îles ; mais nous les apperçûmes cependant assez pour pouvoir en déterminer avec certitude le gisement. Au moyen des observations de la lune que nous nous empressâmes de faire sur le champ, nous nous trouvâmes à six lieues à l'est au moment où nous reconnûmes ces îles.

J'ai parlé de la nécessité de reconnoître ces îles dans la partie de mon Voyage où j'ai donné le détail des diverses routes par lesquelles on arrive de la mer Pacifique dans les mers de Chine. Il nous suffisoit de les avoir apperçues pour être convaincus que nous ne risquions rien à faire de la voile pendant la nuit ; et comme, à l'est de ces îles, il n'y en a pas d'autre que celle connue sous le nom de *Petit Botol*, nous fûmes très-satisfaits d'avoir constaté l'identité. En conséquence, nous portâmes en mer pour éviter les dangereux rochers de *Ville-Rete*, que nous estimâmes courir sud-ouest-quart-ouest, à trente lieues de cette île. Les nuages étoient extraordinairement noirs, et tout annonçoit que la nuit apportoit avec elle l'orage et la tempête.

1788. Décembr. Vers huit heures, nos craintes se réalisèrent. Le vent commença à souffler avec une terrible violence du nord-est. La pluie tomba par torrens. Nous continuâmes cependant notre route, gouvernant sud-ouest, qui est un point plus méridional que celui où les rochers nous restoient. Je crois fermement que, dans cette position, un vaisseau n'a point d'autre alternative que de faire de la voile. Car s'il met en panne, les courans impétueux et rapides l'entraînent si loin vers le midi qu'il deviendroit infiniment dangereux pour lui d'entrer dans les mers de Chine, et que, par conséquent, il seroit très-incertain qu'il pût effectuer son passage à Canton. Ajoutez qu'indépendamment de ces courans, le souffle des vents et la grosse mer le pousseroient avec force vers ce même point. Quoiqu'on ne doive pas regarder, à beaucoup près, comme quelque chose de fort agréable de traverser cet étroit canal par une nuit obscure et tempêtueuse, je ne balancerois cependant pas à conseiller aux navigateurs de s'y déterminer, s'ils avoient apperçu une seule fois les îles de *Botol-Tobago-Xima* dans la soirée du jour précédent.

La tempête continua d'agiter la mer avec 1788.
la même violence jusqu'à midi. Pendant Décembr.
qu'elle dura, nous poursuivîmes notre route au sud - ouest. Les huniers et la misaine avoient tous leurs ris pris. Nous serrâmes le vent à l'ouest - nord - ouest, ayant soin d'en conserver autant qu'il étoit nécessaire pour que le vaisseau portât bien ses basses voiles. Car nous croyions fermement être arrivés dans les mers de Chine. Vers une heure, la violence du vent redoubla à tel point que le vaisseau portoit très - mal la voile amurée. Mais quelque dussent être les suites d'une aussi fâcheuse position, il fallut se résoudre à avancer en cet état pour passer sûrement à Canton, le vent sur-tout portant aussi fort au nord.

A minuit, nous nous trouvâmes par les 21 degrés 30 minutes de latitude nord de notre estime. Cette position étoit celle où nous pouvions tourner de plus près, avec quelque prudence, les dangereux rochers de *Ville-Rete*. A une heure, lorsque nous boulinâmes les voiles, nous eûmes une si grosse mer qu'il nous devint impossible de mettre le cap en route au nord plus haut que dans le point d'ouest-quart-nord, quoi-

1788. Décembr. que le vent fût au nord-nord-est. Au moins, est-il certain que toute autre route que nous aurions pu prendre eût empêché le vaisseau de traverser la mer. De plus, comme nous avions quelque raison de craindre un courant contraire, nous n'étions pas très-rassurés sur notre passage à Canton.

Le 2 décembre, à la pointe du jour, rien n'annonçoit le voisinage de la terre. Nous avions donc tout lieu de croire que nous étions considérablement avancés dans la mer de Chine. Mais notre crainte d'être poussés sous le vent de Canton ne se dissipa entiérement que le 3. Ce jour, le temps devint plus doux, et le vent sauta au nord-est. Une observation faite à midi donna 22 degrés 7 minutes de latitude nord, ce qui prouvoit évidemment que nous n'avions point éprouvé un seul courant contraire. Nous serrâmes alors le vent au nord-ouest-quart-ouest, dans le dessein de découvrir la côte de Chine.

Mardi 2.

Mercredi 3.

Le 4, nous vîmes enfin cette terre de Chine desirée depuis si long-temps. Un spectacle d'une nouveauté bien agréable s'offrit dans le même moment à nos yeux. La mer étoit couverte d'une quantité in-

Jeudi 4.

nombrable de chaloupes qui alloient à la pêche. Nous passâmes près de quelques-unes d'elles; mais l'habitude où l'on est dans ces mers de voir des vaisseaux européens de la plus énorme grandeur, fit qu'un bâtiment aussi petit que la *Felice* ne fixa pas un seul instant leur attention. 1788. Décembr.

Comme la côte de Chine est déjà parfaitement connue, je ne retarderai par aucune observation la conclusion de mon voyage. Je me hâte d'ajouter que nous poursuivîmes notre route pendant toute la journée du 4, et que le soir, nous découvrîmes les *îles Lema* à la distance d'environ quatre lieues. Comme j'étois déjà familiarisé avec cette navigation, nous continuâmes notre route pendant la nuit au milieu de ces îles. Elles sont, sans contredit, le passage le meilleur et le plus sûr. Dans la soirée du jour suivant, nous vînmes mettre à l'ancre sans aucun obstacle dans la rade de *Macao*. La ville nous restoit au nord-nord-est à trois lieues de distance. Nous dépêchâmes sur le champ un exprès à Canton pour informer nos amis de l'heureuse arrivée de la *Felice*. Vendredi 5.

Ici, je dois prendre congé du lecteur qui a bien voulu m'accompagner dans le cours

1788. Décembr. de ce voyage long, pénible et fécond en événemens divers. Les deux vaisseaux (1) s'étant séparés à *Samboingan*, je puis dire n'en avoir réellement exécuté qu'une partie. On va lire dans les chapitres suivans celle dont a été chargé le capitaine Douglas.

---

(1) Savoir la *Felice* et l'*Iphigénie*.

VOYAGE DU VAISSEAU L'IPHIGÉNIE, CAPITAINE DOUGLAS,

DE SAMBOINGAN A LA CÔTE NORD-OUEST D'AMÉRIQUE.

CHAPITRE XXVI.

La Felice *quitte Samboingan. — Conduite tenue par le gouverneur de la place avec le capitaine Douglas après le départ de ce vaisseau. — Une partie de l'équipage est emprisonnée par ses ordres, et le vaisseau retenu dans le port. —Le droit des gens outragé par de tels procédés. — L'*Iphigénie *part de Samboingan. — Elle arrive à la hauteur d'une petite île, nommée aujourd'hui île de Johnston. — Communication avec les naturels ; leur description. —* Tawnee, *habitant des* îles Sandwich, *em-*

1788. Février.

1788. Février.

*barqué à bord de l'*Iphigénie*, tombe malade et meurt. — Maladie dans l'équipage.—Passage du vaisseau au travers des* îles Pelew. — *Communication avec les naturels. — Circonstance affligeante, ignorée du capitaine Douglas.*

Mardi 12. ON a vu dans la relation du Voyage précédent que, le 12 février, la *Felice* partit de *Samboingan* (1), laissant l'*Iphigénie* occupée de rétablir son mât de misaine (2) pour continuer ensuite son voyage. Il a été également parlé des motifs de la séparation de ces deux vaisseaux, et les instructions délivrées en cette circonstance au capitaine Douglas sont insérées dans l'*Appendix* (3). La suite de ce volume contient donc le récit du voyage de l'*Iphigénie* du moment où le vaisseau, qui jusqu'alors avoit fait

---

(1) Premier volume, chap. V, page 329.

(2) *Ibid.* chap. II, pages 239 et 240; et chap. IV, pages 279 et 280.

(3) Voyez le n°. II de l'*Appendix* du premier volume.

route

route de conserve avec elle, l'eut quittée. 1788. Fevrier.
Nous avons tout lieu de présumer qu'on y trouvera des éclaircissemens importans sur la géographie et le commerce de la *côte nord ouest d'Amérique*.

La *Felice* ne se fut pas plutôt éloignée de *Samboingan*, que le gouverneur de cette place prit un ton très-déplacé, et tint la conduite la plus déloyale à l'égard du vaisseau qui restoit. Il y a toute apparence que, voyant nos forces divisées, il avoit cru pouvoir outrager impunément le droit des gens par des procédés qui se terminèrent des deux côtés par une rupture ouverte, d'où il résulta un tort considérable pour les propriétaires.

L'*Iphigénie* avoit rétabli son mât, et se trouva en état de mettre à la voile le 19. Mardi 19.
Elle étoit aussi parvenue à obtenir du gouverneur plusieurs sacs de riz, une provision de végétaux et quelques bestiaux.

Comme on nous avoit assuré que le présent le plus agréable que nous pussions faire au gouverneur en reconnoissance de ses honnêtetés et de ses attentions pour nous étoit de lui donner quelques barres de fer, j'eus soin d'en laisser six au capitaine Dou-

1788. Février. glas, et le priai d'en ajouter quelques-unes de plus pour former le présent que nous nous proposions de lui offrir. Je l'autorisai également à tirer des lettres de change sur Canton, pour acquitter le montant des dépenses qu'il auroit pu être obligé de faire pour l'entretien du vaisseau ou pour les besoins de l'équipage.

Le capitaine Douglas s'empressa donc d'aller rendre visite au gouverneur, et l'invita à venir dîner à bord de l'*Iphigénie*, avant le départ de ce vaisseau. Le gouverneur accepta ; et tout se passa, du moins en apparence, à la grande satisfaction de tous les convives. Le gouverneur, à son tour, engagea la compagnie à se rendre à terre le soir même pour assister à un bal qu'il devoit donner. Mais sous les dehors de la politesse et de l'hospitalité, cet astucieux Espagnol cachoit le projet de tirer le plus d'avantage qu'il lui seroit possible de notre situation. Ayant découvert que la principale partie de notre cargaison consistoit en fer, il tourna toutes ses pensées vers l'acquisition de ce précieux métal. Je dis précieux, et c'est avec raison, puisqu'il sert à acheter de l'or à *Magindanao*. Le roi

d'Espagne a défendu rigoureusement la vente de ce métal dans les *Philippines* par toute autre personne que par ses commissionnaires, qui ont soin de le mettre à un très-haut prix. Le gouverneur avoit donc résolu de saisir l'occasion qui s'offroit de s'en procurer, et à des conditions d'autant plus avantageuses qu'il sentoit bien qu'il seroit le maître de les faire lui-même. En conséquence, à l'arrivée de l'officier que le capitaine Douglas envoya le jour suivant pour établir le compte qui ne montoit pas, je crois, à plus de deux cent cinquante dollars (1), le gouverneur leva le masque, et déclara, non-seulement qu'il entendoit que tout ce qu'il avoit à répéter lui fût payé en fer, mais encore qu'il se réservoit de fixer le prix, et de régler les poids suivant son bon plaisir.

1788. Février.

Mercredi 20.

Telle étoit la réponse que l'officier nous

(1) Ce compte étoit, sans doute, celui de la somme que devoit le capitaine *Douglas* au gouverneur de *Samboingan* pour les sacs de riz, les différentes productions du pays, et le bétail dont ce dernier venoit d'approvisionner son vaisseau.

Note du Traducteur.

1788. Février. rapportoit, lorsque lui et l'équipage de sa chaloupe furent arrêtés par une troupe de soldats, et conduits dans un donjon. Le capitaine Douglas étonné du long retard que cet officier mettoit à revenir, se détermina à envoyer une autre chaloupe pour connoître les causes qui le retenoient à terre. Mais le second détachement eut le sort du premier. Au même instant, le gouverneur envoya un *Proa* considérable, monté par cinquante hommes, pour s'emparer du vaisseau. Le capitaine Douglas auroit certainement coulé à fond ce bâtiment (comme il pouvoit le faire, sans beaucoup d'efforts,) s'il n'eût craint les suites fâcheuses qui en seroient résultées, non-seulement pour ceux de ses gens qui étoient à terre, mais encore pour quelques-uns d'entr'eux que le gouverneur avoit eu soin de faire placer dans la partie la plus apparente de la chaloupe. Il préféra donc laisser approcher sans obstacle cette force armée, et ne fit pas le moindre mouvement pour empêcher les soldats espagnols de venir à bord, et de se rendre maîtres du vaisseau.

Choqué de procédés aussi étranges, le capitaine Douglas se décida à venir lui-

même à terre pour s'informer du motif. Le gouverneur lui déclara qu'il n'avoit pas eu d'autre objet que de s'assurer que le montant de son mémoire lui seroit payé en fer; et il ajouta qu'il ne laisseroit pas partir le vaisseau que le fer n'eût été porté à terre. En vain le capitaine Douglas lui représenta-t-il qu'il s'étoit lui-même engagé, au moment de son arrivée, à prendre des billets en paiement de tout ce qu'on jugeroit convenable d'acheter pour les besoins du vaisseau. En vain lui remontra-t-il tout ce qu'il y auroit d'injustice et de cruauté à s'emparer de la cargaison d'un vaisseau qui n'étoit entré dans son port que sur des assurances réitérées de sa bienveillance et de ses dispositions amicales, et à lui faire perdre ainsi les principaux avantages de son voyage : cet homme avide tenoit trop à ses vues basses et intéressées pour se rendre à de pareilles raisons. Le capitaine Douglas fut donc obligé de retourner à bord, et de faire porter à terre soixante-dix-huit barres de fer (c'étoit presque la moitié de sa cargaison) et cent vingt dollars qu'il recueillit par tout le vaisseau. Mais l'affaire ne se termina pas là : le gouverneur persista à

1788. Février.

1788. Février. déclarer qu'il ne vouloit être absolument payé qu'en fer. Le capitaine Douglas refusa de se soumettre à une taxe aussi exorbitante, et du ton le plus ferme et le plus décidé, menaça le gouverneur de faire sauter le vaisseau, s'il persistoit dans des prétentions aussi déloyales. Cette vigoureuse résolution mit l'Espagnol à la raison. Il consentit enfin à recevoir le fer et les dollars, et donna ordre que les soldats sortissent du vaisseau. Il ne s'obstina pas moins à retarder le départ du capitaine Douglas jusqu'à ce que ce dernier eût envoyé du vin qu'il lui avoit promis auparavant ; et ce ne fut qu'après avoir reçu ce présent de peu d'importance qu'il rendit la liberté aux personnes de l'équipage qu'il avoit fait emprisonner.

Telle fut la conduite du gouverneur de *Samboingan*. On ne devoit pas, au reste, en attendre un autre traitement. Il est bien reconnu chez tous les peuples commerçans que les sujets de sa majesté catholique répandus dans l'Inde, sont le rebut de l'espèce humaine. Nous étions donc déjà arrivés

Vendredi 22. au 22 février, lorsque l'*Iphigénie* partit. Ce jour même, elle leva l'ancre, et remit à la

voile sans brûler un grain de poudre pour rendre honneur à un peuple si déloyal et qui en étoit si peu digne. 1788. Mars.

A l'époque du premier mars, l'*Iphigénie* n'étoit presque point avancée dans son voyage. Des vents légers et variables l'avoient retenue. D'un autre côté, le grand nombre d'îles qu'elle voyoit, et dont elle se trouvoit très-près à chaque moment, rendoit sa navigation, non-seulement pénible, mais encore fort ennuyeuse par la nécessité où elle étoit de n'avancer qu'avec beaucoup de prudence et de précautions. Samedi 1.

Le 2 mars, elle tomba dans une chaîne de rochers très-dangereux, et qui s'étendent à près de dix milles, tant à l'est qu'à l'ouest. Ces rochers n'ont point de gisement déterminé sur aucune des cartes que nous avions entre les mains. Ils s'élèvent hors de l'eau à-peu-près à la hauteur d'un grand corps de navire. Leur centre git par les 4 degrés 10 minutes de latitude nord, et, d'après plusieurs observations de la lune, par les 126 degrés 39 minutes de longitude Est de Greenwich. Dans la position qu'occupoit alors le vaisseau, il y avoit un fort courant qui portoit au sud-est. Dimanche 2.

1788. Mars. Jeudi 6.

L'Iphigénie continua sa route au milieu de cet Archipel de petites îles de rochers jusqu'au 6. Ce jour, à midi, la latitude nord étoit de 3 degrés 45 minutes, et la longitude Est de 129 degrés 7 minutes. La variation du compas étoit de 2 degrés 15 minutes ouest.

Dimanche 9.

Le 9 mars, en avançant au nord et à l'est, on apperçut une petite île qui couroit est-mi-nord, à la distance d'environ dix ou douze lieues. On continua de gouverner sur cette île jusqu'à neuf heures du soir que, remarquant un grand nombre de feux sur la côte, le capitaine Douglas imagina qu'on les tenoit allumés pour engager le vaisseau à s'arrêter. A onze heures, on pensa qu'il ne seroit pas prudent de faire de la voile pendant la nuit qui étoit très-obscure, et l'on se détermina à mettre en panne. Mais cinquante brasses de ligne ne rapportèrent point de fond.

Lundi 10.

Le 10, à la pointe du jour, on serra la côte le plus près possible, et l'on vit bientôt approcher plusieurs canots. On mit donc en panne une seconde fois, afin de laisser aux naturels de l'île la facilité de venir à bord. Ils se tinrent pendant quelque temps à une

certaine distance, nous montrant dans leurs mains des noix de cocos. Mais ils n'eurent pas plutôt apperçu les petites haches qu'on exposoit à leurs yeux pour leur faire entendre qu'on les leur donneroit en retour, que l'*Iphigénie* fut, à l'instant même, honorée de leur visite. D'après leur conduite avec l'équipage, il est aisé de se convaincre qu'ils n'avoient jamais vu un objet semblable à celui qui frappoit en ce moment leurs regards. Car ils paroissoient saisis d'étonnement; et à l'indifférence parfaite avec laquelle ils recevoient confusément tout ce qu'on leur offroit, il sembloit que le vaisseau seul fût l'objet de leur attention.

1788. Mars.

Il fut décidé que l'*Iphigénie* resteroit à la hauteur de cette île pendant une journée, afin de s'approvisionner d'eau dont on avoit appris par les naturels qu'il y avoit une grande abondance dans l'île. Les canots revinrent dans l'après-midi, chargés d'une plus forte quantité de noix de cocos et de racine de *tarrow*. Les habitans nous parurent avoir appris, depuis leur dernière visite, le prix du fer. En effet, ils ne vouloient plus recevoir que *Owashee, Owashee* (c'est le nom qu'ils donnent à ce métal.) Les armes

1788. Mars. à feu leur étoient entièrement inconnues. L'un d'eux ayant témoigné le desir d'avoir un pistolet, le capitaine Douglas le déchargea à l'instant ; il en fut tellement effrayé que pendant que cet officier le tenoit dirigé vers lui, il en embrassoit le canon ; mais on ne put le déterminer à lâcher prise.

Cette île, qui fut nommée alors *île de Johnston*, git par les 3 degrés 11 minutes de latitude nord, et par les 131 degrés 12 minutes de longitude Est. C'est par-tout une terre basse, couverte de verdure et de cocotiers. Elle a environ une lieue de circonférence. Elle est remarquable par un arbre qui s'élève tout seul au dessus des autres, et qui paroît, de loin, comme un vaisseau sous voiles. Quant aux productions de l'île, on ne put connoître que les noix de cocos et la racine de *tarrow*, les habitans n'ayant apporté pour leurs échanges avec nous que ces seuls végétaux. Le nombre des naturels ne parut pas monter à plus de deux cents. Ce sont des hommes robustes et vigoureux. Leurs canots qui en portoient douze ou quatorze, avoient absolument la même forme que ceux des *îles Sandwich* ; et, non-seulement les habitans déployoient

en mer la même activité que les naturels de ces îles, mais encore ils se servoient de plusieurs expressions que Tianna comprenoit sans peine. Le vent soufflant par jolies brises, le capitaine Douglas abandonna son projet de faire de l'eau dans cette île, et poursuivit sa route à l'est. 1788. Mars.

L'*Iphigénie* continua son voyage sans éprouver des changemens de temps bien considérables, jusqu'au 16 du mois. A cette époque, Tawnee, naturel des *îles Sandwich*, qui avoit prodigué tous ses soins à Tianna pendant sa maladie, étoit tombé malade lui-même des peines et des inquiétudes qu'elle lui avoit causées. Plusieurs personnes de l'équipage éprouvoient le même mal-aise, et le premier officier qui avoit été très-indisposé pendant plus d'un mois, ne se trouvoit pas encore parfaitement rétabli; il y avoit tout lieu de craindre qu'une épidémie ne se déclarât dans le vaisseau. Quant à Tianna, il avoit entièrement recouvré la santé; il devoit sa guérison à l'écorce du Pérou, remède qui produisit chez lui les plus heureux effets. Ce jour, une observation donna 2 degrés Dimanche 16.

1788. Mars. o minute de latitude nord, et 136 degrés 48 minutes de longitude Est.

Tous les soins que nous prîmes de ce pauvre insulaire devinrent à la fin inutiles, et ne purent nous le conserver. Un saignement de nez continuel fut le premier symptôme de son mal ; et lorsqu'il s'arrêta, la fièvre le prit. Elle parut céder pendant quelque temps au remède employé avec tant de succès par Tianna, c'est-à-dire à l'écorce. Mais la maladie augmenta, et devint bientôt si violente que Tawnee succomba. Le 23, vers une heure, il expira.

Dimanche 23.

Nous lui rendîmes les derniers devoirs au milieu des regrets et des gémissemens de tout l'équipage ; les flots lui servirent de tombeau.

Les vents continuant d'être légers et variables, et le temps étant par fois très-calme, l'*Iphigénie* ne faisoit que très-peu de progrès dans son voyage. On résolut donc le 28, sur-tout en voyant que le mal qui menaçoit l'équipage augmentoit de jour en jour, de profiter, autant qu'il étoit possible, de la direction que le vaisseau prenoit vers le nord. On le fit donc virer de

Vendredi 28.

bord, et quoiqu'il ne pût tenir une meilleure route que la route nord-ouest, et quelquefois nord-ouest-quart-ouest, il valoit encore mieux suivre cette direction que de conserver celle où le vaisseau avoit essuyé tant de contre-temps propres à y répandre un découragement universel. 1788. Mars.

Le 29, les vents furent légers et le temps calme ; la pluie tomba par fréquentes giboulées. Samedi 29.

Le 30, le vent souffla du nord et de l'est par jolies brises. Il fut également accompagné de pluies. Ce temps continua pendant plusieurs jours de suite. Dimanche 30.

Le 31, les vents varièrent du nord-est à l'est-nord-est : quelquefois même ils furent du nord-nord-est. Comme le vaisseau approchoit d'un groupe d'îles appellées les *Carolines*, le capitaine Douglas donna ordre d'étalinguer le second cable et le cable de touée, et de se tenir le plus possible en observation, attendu que, par un temps raffaleux et couvert, et à une époque du changement de la lune, on couroit de grands dangers, au milieu d'un grouppe d'îles très-basses qui n'avoient jamais encore été reconnues avec beaucoup de cer- Lundi 31.

1788. Avril. titude. On jugea qu'il étoit indispensable de tout risquer pour arriver au nord. C'étoit le seul moyen d'obtenir des vents variables, de nous dérober le plutôt possible à l'ardeur d'un soleil vertical, et d'avoir enfin un temps plus doux.

Mercredi 2. Le 2 avril, le vent fraîchit du nord et de l'est. Il souffla par raffales et fut accompagné d'une grosse pluie. Mais, vers les dix heures du matin, les nuages se dissipèrent, et, au moyen de plusieurs bonnes observations sur les distances du soleil et de la lune, le vaisseau se trouva par les 134 degrés 36 minutes de longitude Est de Greenwich; une autre observation rapporta 7 degrés 25 minutes de latitude nord.

Jeudi 3. Le 3, le vaisseau fut favorisé d'une jolie brise et d'un beau temps. A quatre heures et demie passées, on découvrit la terre; et au coucher du soleil, ses extrémités couroient d'ouest-sud-ouest en ouest-quart-nord, à la distance d'environ sept ou huit lieues. Comme l'*Iphigénie* commençoit à manquer de bois, et que, d'ailleurs, on espéroit se procurer sur terre des racines, de quelqu'espèce qu'elles fussent, ainsi que des noix de cocos, le capitaine Douglas se dé-

termina à saisir cette occasion qui se pré- 1788. sentoit d'approvisionner le vaisseau ; en Avril. conséquence, à huit heures, l'ordre fut donné de diminuer de voiles, et de hisser le grand hunier jusqu'au mât.

Le 4, à la pointe du jour, on vit deux Vendredi 4. îles basses, couvertes d'arbres. Elles gisoient nord-ouest-quart-ouest, à sept ou huit lieues de distance. La terre qu'on avoit apperçue dans la soirée du jour précédent, couroit alors ouest-sud-ouest, à la distance de dix ou douze lieues. Comme elle paroissoit être une terre élevée et d'une étendue considérable, on estima d'abord qu'elle seroit plus propre à offrir un sûr abri. Mais en approchant plus près, on découvrit qu'elle consistoit en un groupe d'îles ; alors on serra le vent, et on porta sur les deux îles basses.

A sept heures du soir, on vit venir plusieurs canots de ces îles vers le vaisseau. Lorsqu'ils furent arrivés bord à bord, on présenta aux naturels qui étoient dedans une petite hache et deux ou trois couteaux. Ils les prirent, et donnèrent en retour toute leur cargaison qui consistoit seulement en deux ou trois morceaux de racine de *tar-*

1788. Avril. *row*, et en quelques noix de cocos. Lorsqu'ils adressèrent la parole aux personnes de l'équipage, on remarqua qu'ils répétoient souvent les mots *Anglois* et *Moore* (1). On supposa, avec assez de raison, qu'en les prononçant, ils vouloient faire allusion à moi; on se persuada effectivement alors que j'avois traversé ces îles, et que dans mon passage, j'étois parvenu à me procurer quelque communication avec les naturels (2).

Comme il étoit impossible d'approcher de la partie sud-est de l'une ou de l'autre de ces îles, on porta au nord afin de tourner un rescif de rochers, et d'examiner le

---

(1) Ou probablement *Mora mey* qui, dans le langage des *îles Pelew*, signifie : *venez à moi.*

Note de l'Auteur.

(2) Il est inutile, sans doute, de faire remarquer au lecteur que c'est le capitaine *Meares* qui parle ici. Dans la relation qu'il nous donne du voyage de l'*Iphigénie*, il n'est plus qu'historien. Mais en cet endroit où il a occasion de nous entretenir un moment lui-même, on ne doit point être surpris de l'entendre parler à la première personne.

Note du Traducteur.

côté

côté nord ouest de la plus grande des deux. Mais en avançant vers celle-ci, on ne vit que rescif sur rescif, et l'on découvrit du mât de l'avant une chaîne de rochers qui s'étendoient au nord et à l'ouest aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Le rocher qu'on tâchoit de doubler étoit en ce moment à une lieue environ sous le vent du vaisseau. On serra donc le vent au nord.

1788. Avril.

Plusieurs canots suivirent le vaisseau de près; et en retour de quelques clous qu'on jetta par dessus la pouppe dans une corbeille, les naturels donnèrent une petite quantité de noix de cocos. Ceux qui se trouvoient dans l'un de ces canots parurent un moment vouloir plaisanter; et lorsqu'ils se virent maîtres des clous, ils refusèrent de donner ce qu'on attendoit d'eux en échange. Le capitaine Douglas tira sur le champ un coup de mousquet par dessus leurs têtes. Chacun d'eux sauta à l'instant à l'eau et resta sous le vent du canot; tandis que ceux qui étoient dans les autres canots ne laissèrent appercevoir aucune marque de frayeur, comme s'ils eussent été rassurés par le sentiment de leur innocence.

1788. Avril. Un de ces canots continua de suivre l'*Iphigénie* assez long-temps. Un des naturels crioit d'instant à autre avec force, *Eeboo, Eeboo*, et s'épuisoit en efforts pour engager les personnes du vaisseau par ses signes à revenir de son côté. Enfin, quand il vit que toutes ses invitations étoient inutiles, il commença à faire des gestes qui annonçoient un homme tombé dans une douleur vraiment frénétique. Au bout de quelques momens, on apperçut un autre canot, chargé d'environ vingt hommes, et qui avançoit, à force de rames, du côté du vaisseau. On crut d'abord sur l'*Iphigénie* qu'il portoit quelques Européens ; en conséquence, on mit en panne. Mais lorsqu'on découvrit qu'il n'y avoit que des Indiens, on fit de la voile à l'instant même, attendu qu'on commençoit à dériver rapidement vers les rochers placés sous le vent du vaisseau. Le canot ne mit pas moins d'activité à le suivre, et les naturels qui étoient dedans montrèrent la même impatience que les autres naturels de voir le vaisseau revenir vers eux. Mais comme il se trouvoit, en ce moment, dans une situation très-critique, on fit peu d'attention aux cris et

aux continuelles invitations de ces insulaires. 1788. Avril.

Le capitaine Douglas étoit alors au milieu des *îles Pelew*, dont nous devons une description infiniment curieuse et la connoissance particulière que nous en avons aujourd'hui, aux talens et à la sensibilité de M. Keate. Tout le monde en a lu la relation, composée par ce citoyen estimable, d'après les journaux du capitaine Wilson et d'autres personnes de l'équipage du paquebot l'*Antelope*, qui fit naufrage sur les rochers dont ces îles sont environnées (1). Je puis donc parler des circonstances de cette relation qui se trouvent avoir quelque rapport avec la situation présente de l'*Iphigénie*, comme d'un sujet générale-

(1) *Relation des îles Pelew*, situées dans la partie occidentale de la mer Pacifique, composée sur les journaux et les communications du capitaine *Henri Wilson*, et de quelques-uns de ses officiers, qui, en août 1783, y ont fait naufrage sur l'*Antelope*, paquebot de la compagnie des Indes orientales ; traduite de l'anglois de *George Keate*, écuyer, membre de la société royale, etc.

Note du Traducteur.

1788. Avril. ment connu. Le capitaine Douglas ne savoit pas que l'*Antelope* eût échoué dans ces parages (1) ; et que l'équipage eût construit dans l'une des *îles Pelew* un vaisseau (2) sur lequel il étoit retourné en Chine (3). Cet officier devoit donc nécessairement ignorer que ses compatriotes avoient reçu de la part des hommes hospitaliers qui les habitent, toutes sortes de secours, de consolations et de marques de bienveillance et d'amitié (4) ; et que le souverain de ces îles avoit confié son propre fils aux soins du capitaine Wilson pour l'emmener avec lui en Angleterre, et l'y instruire des mœurs et des arts de notre pays (5). Si le capitaine Douglas eût été informé de ces inté-

---

(1) *Relation des îles Pelew*, premier volume, chapitre II, page 34 et suiv.

(2) *Ibid.* chap. VII, page 117 et suiv.

(3) *Ibid.* second volume, chap. XXII, page 113 et suiv.

(4) *Ibid.* premier volume, chap. V et VI, page 77 et suiv.

(5) *Ibid.* second volume, chap. XX, page 73 et suiv.

Notes du Traducteur.

ressantes particularités, un sentiment natu- 1788.
rel d'humanité et de reconnoissance l'eût Avril.
certainement porté à faire tous ses efforts pour se procurer quelque communication avec ces insulaires. Car qui pourroit douter actuellement que les canots dont l'*Iphigénie* étoit suivie alors, fussent envoyés pour recevoir Lee Boo (1), ou, du moins, pour en apprendre quelque nouvelle ; qui doute que celui de ces naturels qu'on vient de représenter jettant des cris vers le vaisseau, et se portant aux excès les plus frénétiques, lorsqu'il vit que ses cris étoient inutiles, fût autre qu'Abba Thulle lui-même, père de ce jeune prince, et qu'agitoient cruellement alors la plus vive douleur et le plus affreux désespoir ?

Comme la compagnie des Indes orientales n'avoit donné à Abba Thulle aucune preuve de sa reconnoissance pour les généreux traitemens que l'équipage de son paquebot l'*Antelope* avoit reçus de lui, on

---

(1) C'est le nom du second fils d'Abba Thulle, roi de *Pelew*, et le même que ce prince avoit envoyé en Angleterre sous la garde du capitaine Wilson.

Note du Traducteur.

1788. Avril. croira sans peine que ce prince fut long-temps partagé entre l'espérance et la crainte. On peut donc se faire une idée des mouvemens qui l'agitèrent lorsqu'il apperçut pour la première fois les voiles de l'*Iphigénie*, brillantes des rayons du soleil. Il est également facile de s'imaginer avec quelle précipitation il fit lancer à la mer le canot qui devoit le porter jusqu'au vaisseau, avec quelle légéreté il fendit les flots pour aller (comme il l'espéroit) recevoir un fils qui revenoit enrichir et éclairer son pays des lumières et des connoissances qu'il avoit puisées en Europe. Mais ce qui ne pourroit ni se concevoir, ni se décrire, ce sont les sentimens qui déchirèrent son cœur lorsqu'il vit l'*Iphigénie* continuer sa route, et l'équipage occupé entiérement d'éviter les dangers qui l'environnoient, ne donner aucune attention à sa douleur dont la cause lui étoit absolument inconnue. Nous nous contenterons de compatir à l'affliction qu'éprouva ce généreux et infortuné chef en retournant dans son île, le cœur plein de tristesse et de douleur, et nous reprendrons la suite du voyage de l'*Iphigénie*.

A midi, on fit une très-bonne observa-

tion qui rapporta 8 degrés 20 minutes de latitude nord. Les gisemens des différentes îles étoient tels qu'on va les rapporter. La plus grande des deux îles que le capitaine Douglas nomma *îles de Moore*, en l'honneur de son ami M. Hugh Moore, couroit sud-quart-est-mi-est, à la distance d'environ cinq ou six lieues. Deux autres qui étoient basses et sablonneuses, et auxquelles il donna le nom d'*îles Good Look-Out* (1), restoient à l'ouest-sud ouest-mi-sud, à trois ou quatre lieues de distance. De la première à la dernière, il y a une chaîne de rochers qui prennent une direction de nord-ouest, et s'étendent à cinq lieues au nord des deux autres.

1788. Avril.

A une heure d'après-midi, on jetta la sonde, et l'on se trouva sur huit brasses d'eau. Comme le courant portoit à l'ouest, on mit le cap en route, de crainte qu'en virant de bord, on ne s'exposât à être poussé sur le rescif qui se trouvoit, en ce moment, droit par le travers du vaisseau. On jetta donc le plomb de sonde; et comme l'eau

(1) C'est-à-dire, *de bonne observation*. *Note du Traducteur.*

1788. Avril. étoit assez claire pour qu'on en vît le fond, l'ordre fut donné à quelques matelots de se tenir sur le mât de l'avant pour avertir du danger sur le champ, parce qu'alors il seroit facile de l'éviter, attendu que la mer présentoit une surface très-unie, et que le jour donnoit la plus vive clarté.

A deux heures et demie passées, l'*île de Moore* gisoit sud-quart-est, à la distance de quinze lieues; et jusqu'à six heures du soir, la sonde rapporta de huit à vingt brasses d'eau, sur un fond de grosses roches. On tint le plomb de sonde en mouvement à chaque demi-heure pendant toute la nuit, sans pouvoir trouver de fond, et dans la matinée, il venta bon frais. On étoit enfin sorti de tous les rochers et bas-fonds qu'on rencontre dans ces mers inconnues. Comme on avoit fait plusieurs bonnes observations sur les distances du soleil et de la lune avant de découvrir la terre, on étoit en état de déterminer la latitude et la longitude de l'*île de Moore*, ainsi que des rescifs et bas-fonds qui s'étendoient au nord de cette île. Le 3, à midi, une observation donna 8 degrés 20 minutes de latitude nord : l'*île de Moore* couroit alors sud-quart est-mi-est,

à cinq lieues de distance. Les *îles de Good Look - Out* portoient au même moment ouest-sud-ouest-mi-sud, à la distance de trois lieues ; d'où il résulte que la première gît par les 8 degrés 6 minutes de latitude nord, et les 134 degrés 6 minutes de longitude Est, réduite au moyen du loch ; et que ces dernières sont situées par les 8 degrés 13 minutes de latitude nord, et les 133 degrés 58 minutes de longitude. Le grand bas-fond s'étend au nord jusques par les 8 degrés 45 minutes, et à l'est par les 134 degrés 13 minutes. Quant à l'étendue que cette eau remplie de bas-fonds occupe dans la direction de l'ouest, elle se prolongeoit aussi loin que l'œil pouvoit atteindre en l'observant du haut du mât de l'avant ; c'est-à-dire, selon toute probabilité, jusques par les 133 degrés 30 minutes de longitude Est. 1788. Avril.

Pendant la nuit, on ne put trouver de fond avec cinquante brasses de ligne. Le 5, à huit heures du matin, étant dans la latitude de *Los Martines*, on monta de deux points, afin, s'il étoit possible, de parvenir à voir cette terre vers midi : mais rien n'annonçant qu'elle fût très-près, le capitaine Douglas serra le vent, et préféra s'exposer Samedi 5.

1788. Avril. à tous les inconvéniens qui pouvoient résulter du manque de bois au danger d'arriver sur la côte d'Amérique trop avant dans la saison. Il ne songea donc plus à chercher un havre au milieu d'un grouppe d'îles où, peut-être, on n'auroit jamais réussi à trouver un port assez avantageusement situé pour offrir un sûr abri.

1788. Avril.

CHAPITRE XXVII.

*Vue de l'île d'Amluk.—Vue d'une terre qu'on prend par erreur pour l'île de la Trinité. — Terrible bourrasque. — Description de la terre.—Vue de l'île de Kodiak. —Vue de l'île de la Trinité.—Arrivée du vaisseau à la hauteur de cette dernière.—Deux canots viennent lui rendre visite. — Le capitaine envoie un officier à terre sur l'iole pour chercher du poisson ; il revient avec une petite provision que lui ont donnée les naturels. — Vue du cap Greville. — Passage le long des îles Stériles. — Visite d'un Russe et de quelques chasseurs de l'île de Kodiak.—Le vaisseau remonte la rivière de Cook. — Communication avec les naturels.—La chaloupe est envoyée au haut de cette rivière.— Instructions données à l'officier chargé de la commander. — Retour de la chaloupe.—L'*Iphigénie *lève l'ancre et descend la rivière. — Elle gouverne sur*

1788. Avril. *l'extrêmité méridionale de l'île Montagu.—Elle porte sur la baie de Snug Corner. — Plusieurs canots viennent jusqu'au vaisseau.—On découvre que le vaisseau le* Prince de Galles *avoit quitté la baie dix jours auparavant, etc.*

Mai. Vendredi 30. LE vaisseau suivit naturellement sa route, sans éprouver aucun événement remarquable, jusqu'au 30 du mois de mai qu'il se trouva arrivé par les 50 degrés 29 minutes de latitude nord, et les 188 degrés 26 minutes de longitude Est de Greenwich. A cette époque, le temps étoit doux et couvert; le vent paroissoit fixé au nord-est. Le matin même de ce jour, on apperçut de bonne heure l'*île d'Amluk*. Elle couroit nord-quart-est, à la distance d'environ vingt-quatre lieues. A neuf heures, on vira vent arrière, et l'on courut sur la terre. A midi, le temps s'éclaircit, et l'on découvrit la terre gisant nord-nord-est, à vingt ou vingt-trois lieues de distance.

Samedi 31. Le 31, les vents furent maniables, et le temps très-calme. A dix heures du matin,

les nuages se dissipèrent, et il fit très-clair pendant une demi-heure. On profita de l'occasion favorable pour calculer les distances du soleil et de la lune; et au moyen des observations, on trouva 190 degrés 19 minutes de longitude Est de Greenwich, et 50 degrés 58 minutes de latitude nord. 1788. Mai.

Dans la matinée du jour suivant, le temps fut clair et modéré. Mais, l'après-midi, il se couvrit de nuages, et le vent fraîchit. Les gens de l'équipage furent alors occupés à raccommoder les voiles et à les faire sécher. La latitude nord étoit de 51 degrés 49 minutes, et la longitude Est de Greenwich de 193 degrés 32 minutes. Juin. Dimanche 1.

Pendant toute la journée du 2 juin, le vent souffla avec force de l'ouest, et le temps continua d'être très embrumé. Le 3, on changea la route de nord-est au nord-est-quart-nord. Ce jour, on nettoya les armes; on transporta la caisse d'armes du pont dans la chambre de l'officier pour les mettre à couvert des entreprises des matelots et des sauvages. Comme on approchoit de la terre, on avoit tout lieu de s'attendre à quelque visite de la part de ces derniers. Lundi 2. Mardi 3.

Le 5, à la pointe du jour, on découvrit Jeudi 5.

1788. Juin. l'*île de la Trinité*, gisant nord-nord-ouest, à sept ou huit lieues de distance. A neuf heures, elle couroit sud-mi-est, à la distance de six ou sept lieues ; et, sur le midi, le vent qui avoit soufflé pendant toute la matinée au nord-est, commença à devenir très-fort. A ce moment, une observation peu importante donna 56 degrés 29 minutes de latitude nord, et 204 degrés 54 minutes de longitude Est.

Vendredi 6. A midi, la violence du vent redoubla au point que l'on fut obligé de ferler la misaine. Le grand hunier eut tous ses ris pris. A huit heures du soir, l'extrêmité de la terre depuis le *cap de la Trinité*, couroit d'est-nord-est en nord-ouest quart-ouest, à six lieues de distance de la terre la plus proche. A onze heures, on vira vent arrière, et l'on porta au sud et à l'est. A six heures du matin, le *cap de la Trinité* gisoit nord-nord-est, à la distance d'environ douze ou treize lieues. La violence du vent augmenta de plus en plus, et, à six heures du soir, on vira vent arrière, et l'on porta au nord. Ce jour, il n'y eut aucune observation de faite.

Samedi 7. Le 7, à quatre heures du matin, un ter-

rible ouragan se déclara. La grande voile fut risée et ferlée à l'instant : capeya sous une voile de senau balancée (1), et l'on plaça trois palans sur le pic pour la soutenir. A cinq heures, on découvrit la terre dont les extrêmités depuis le *port de la Trinité* couroient de nord-nord-est en 1788. Juin.

---

(1) Je citerai pour justifier cette expression qui paroît n'être pas généralement adoptée par les marins, la note suivante que les traducteurs des voyages de *Cook* ont placée en tête du premier volume :

« Nous avons employé souvent cette expression, » *une voile balancée*. Quelques officiers de marine » nous ont dit que cette expression n'étoit pas connue » dans la marine françoise ; mais nous avons suivi le » dictionnaire de *Falconer*, le meilleur de tous ceux » qui existent, et où l'on trouve ces mots anglois *a* » *sail balanced*, traduits littéralement par *une voile* » *balancée*. Il dit qu'on dispose ainsi la voile lorsque, » *dans une tempête*, on la resserre en un petit espace, » et qu'on en roule une partie par un coin. Il ajoute » qu'on emploie cette manœuvre par opposition à celle » de *riser* qui est commune à toutes les principales » voiles, au lieu qu'on n'en balance que quelques-» unes, telles que la misaine, etc. ».

Voyez *le premier volume des Voyages de Cook*, édition in-8°. page xxv.

Note du Traducteur.

1788. Juin. ouest-sud-ouest ; la *Pointe à deux Têtes* gisoit ouest-nord-ouest, à douze ou quatorze lieues de distance du corps de la terre. A six heures, on vira vent arrière, et on mit à la cape avec les amures à babord. Ce fut en ce moment que se déchaîna sur la mer la plus affreuse tempête qu'aucune des personnes à bord se souvînt d'avoir jamais vue. A quatre heures de l'après-midi, comme le vent souffloit toujours avec une égale violence, on jetta sur le pont les mâts de perroquet, et l'on mit en panne, l'avant du vaisseau tourné au sud et à l'est. Vers cinq heures, le vent commença à tomber, mais la mer restoit encore dans une agitation effrayante. A neuf heures, on fit de la voile, et l'on rétablit les mâts

Dimanche 8. de perroquet et les vergues. Le 8, le vent continua de souffler au nord et à l'est, ou plutôt il fut variable. On apperçut la terre gisant au nord-ouest, à cinq ou six lieues de distance. Une observation rapporta 56 degrés 26 minutes de latitude nord, et 205 degrés 36 minutes de longitude Est.

Lundi 9. Le 9, on eut un beau temps. Il fit très-doux ; le vent souffla par brises légères de l'est.

l'est. L'île que le capitaine Douglas prit pour l'*île de la Trinité*, parce qu'elle est située dans la même latitude et dans la même longitude que celle où se trouve cette dernière sur les cartes, git à la hauteur de l'embouchure d'une grande baie, environnée de terres basses. Les montagnes étoient couvertes de neige, tandis que la plus éclatante verdure paroit la surface de ces terres; mais on ne voyoit d'arbres ni sur la terre ni sur les montagnes. Cette baie offre un excellent abri contre les vents de nord-ouest. Si le capitaine Douglas en eût eu connoissance, l'*Iphigénie* y auroit certainement trouvé un refuge dans le dernier ouragan qu'elle venoit d'essuyer. Cette terre forme une partie de la côte entre l'*île Foggy* (1) et l'*île de la Trinité* dont a parlé le capitaine Cook, et ne présente pas, à beaucoup près, l'aspect sauvage de celle qu'on voit au nord de l'*île de la Trinité*, et au sud du *cap Greville*. Comme le vent étoit toujours de l'est, on orienta les voiles au plus

1788. Juin.

(1) C'est-à-dire, de *brume*, ou *brumeuse*.
Note du Traducteur.

1788. Juin. près du vent, et on fit route sur huit brasses d'eau avec un fond de sable.

Mardi 10. Le 10, le temps fut doux, mais très-embrumé. A six heures d'après-midi, on découvrit la terre. Elle portoit est-nord-est, à la distance d'environ dix lieues. Cette terre forme un cap qui avance dans la baie. On lui donna le nom de *cap Hollings*. Il gît par les 57 degrés 12 minutes de latitude nord, et les 207 degrés 3 minutes de longitude Est. Pendant la nuit, on ne put trouver de fond avec soixante-dix brasses de

Mercredi 11. ligne. Le jour suivant, à midi, les extrémités de la terre couroient d'ouest-nord-ouest en est-quart-sud. L'*île de Kodiak* gisoit à l'est. La latitude nord étoit alors de 56 degrés 56 minutes, et une observation de la lune donna 205 degrés 1 minute 36 secondes de longitude Est de Greenwich. Le temps avoit été assez calme pendant la journée; mais, sur les cinq heures de l'après-midi, le vent souffla avec violence du sud et de l'est, et tourna continuellement à l'est. On serra la côte, et on porta la bordée à terre sur neuf brasses d'eau, fond de vase molle, attendu que le courant étoit alors très-contraire. Le 12, à midi, l'*île*

de la Trinité gisoit est-mi-sud : les extrê- 1788.
mités du continent couroient d'est-nord- Juin.
est-mi-est en nord-mi-ouest. Le vaisseau Jeudi
faisoit route en ce moment à sept lieues de 12.
distance de la terre la plus proche. On étoit par 56 degrés 48 minutes de latitude nord ; et au moyen de huit observations sur les distances du soleil et de la lune faites vers midi trois quarts, on trouva 205 degrés 5 minutes de longitude Est de Greenwich.

A sept heures du soir, on eut une jolie brise de nord-nord-ouest. On gouvernoit alors au travers du passage qui sépare l'*île de la Trinité* du continent. La sonde rapportoit réguliérement de dix-sept à sept brasses d'eau, sur un fond de très-beau sable.

Vers la partie nord de l'île du côté de la mer, est une baie d'une vaste étendue où les vaisseaux peuvent naviguer avec toute sûreté. L'eau descendoit par torrens des montagnes; et une grande quantité de bois flottoit le long de la côte. Vers huit heures, un naturel arriva près du vaisseau dans un petit canot, et ôtant une tête de veau marin qu'il portoit sur la sienne, il fit une salutation aux gens de l'équipage, et leur

1788. Juin. demanda, en langue russe, comment ils se portoient. Ayant ensuite examiné le vaisseau, il regagna le rivage à force de rames. Bientôt après, un autre canot dans lequel il n'y avoit également qu'un seul homme, vint rendre visite au vaisseau. En retour de quelques grains de verre qui parurent lui être extrêmement agréables, il offrit la peau d'un renard gris. Mais se trouvant hors d'état de la remettre sur le vaisseau qui, en ce moment, venoit de faire beaucoup de chemin, il la remporta avec lui. La langue que parloit cet homme n'étoit ni celle des habitans de la *rivière de Cook*, ni celle des naturels de l'*entrée de Nootka*.

Vendredi 13. Le matin du 13, les vents furent légers et le temps calme. A dix heures, on étoit sorti du passage. A midi, une observation donna 56 degrés 45 minutes de latitude nord ; et, dans l'après-midi, l'on en fit successivement plusieurs autres, d'où il résulta qu'on étoit par les 206 degrés 6 minutes de longitude Est. Les extrêmités de l'*île de la Trinité* couroient de sud-est-quart-est en sud-ouest ; et celles de la côte, d'ouest-sud-ouest en nord-nord-est, à

quatre ou cinq lieues de distance. La variation du compas étoit de 24 degrés 51 minutes Est. A huit heures du soir, les extrêmités du continent restoient de sud ouest-mi-sud au nord-nord-est. A neuf heures, on essaya le courant, et l'on trouva qu'il parcouroit quatre brasses d'eau par heure. 1788. Juin.

Samedi 14.

Ce jour, comme le temps étoit calme, que rien ne faisoit craindre un vent violent, et que le vaisseau, éloigné alors de quatre lieues de la terre, ne trouvoit plus de fond avec la ligne de sonde, le capitaine Douglas se détermina à envoyer l'iole jusqu'au rivage pour se procurer du poisson. A midi, les extrêmités de la côte portoient de sud-ouest au *cap Greville* nord-nord-est, et l'*île de la Trinité* gisoit sud-ouest-quart-sud, à dix lieues de distance. A cette heure, une observation rapporta 56 degrés 59 minutes de latitude nord, et 206 degrés 3 minutes de longitude Est. Vers une heure d'après midi, le vent commençant à fraîchir, le vaisseau gouverna sur la côte, et l'on tira un coup de canon pour en donner avis à l'iole. A quatre heures, elle revint avec une petite provision de halibut. M. Adamson (c'est le nom de l'officier qui la

1788. Juin. commandoit) informa le capitaine Douglas qu'il avoit rencontré quelques canots pêcheurs, et que les hommes qui les dirigeoient s'étoient empressés de céder tout leur poisson, mais qu'en retour, ils avoient demandé du tabac, présentant leurs boîtes pour qu'on les leur remplît. On présuma d'abord que c'étoient des Russes (1); mais à leur habillement, et sur-tout à l'incision qu'on remarquoit sous leur lèvre inférieure, il étoit impossible de ne pas les reconnoître ou pour des chasseurs de *Kodiak*, ou pour quelques-uns des naturels de la *rivière de Cook*. Ce n'est pas que, deux ans seulement auparavant, ces derniers ne montrassent une extrême aversion pour le tabac.

Dimanche 15. Le 15, le vent fut du nord et de l'est. Une brume épaisse étoit répandue dans l'athmosphère. A quatre heures de l'après-

---

(1) Ce qui avoit pu donner à l'officier commandant l'iole cette idée des hommes qu'il venoit de voir, est le goût particulier que les Russes ont pour le tabac. Voyez le premier voyage du capitaine *Meares*, fait en 1786 sur le vaisseau le *Nootka*, premier volume, page 14.

Note du Traducteur.

midi, le vent fraîchit, mais le temps continua d'être très-couvert pendant tout le jour. Le 16, vers les cinq heures du matin, le temps s'éclaircit; on distingua le *cap Greville* droit par le travers du vaisseau; il gisoit à l'ouest, à neuf lieues de distance. On changea alors la route au nord-nord-ouest, avec une jolie brise. A midi, le *cap White Sunday* couroit ouest-mi-sud. Les extrêmités de la terre depuis l'*île Saint-Hermogènes* couroient de nord-ouest-quart-nord, à dix lieues de distance, en sud-ouest-quart-ouest. On vit en ce moment plusieurs loutres de mer qui se jouoient dans l'eau et un grand nombre de baleines. La latitude étoit alors de 58 degrés 0 minute nord, et la longitude de 207 degrés 33 minutes Est de Greenwich. A minuit, il venta bon frais du sud; le vaisseau passoit à cette heure le long des *îles Stériles*. Le 17, à six heures du matin, deux canots partis de la *Pointe Bede* arrivèrent bord à bord; ils furent suivis bientôt après d'un Russe de la même place, et de quelques chasseurs de *Kodiak*. Ils apportèrent en présent à l'équipage une douzaine de saumons frais, et reçurent en retour une pe-

1788. Juin. Lundi 16.

Mardi 17.

1788. Juin. tite quantité d'eau-de-vie et du tabac. A midi, les extrêmités de la terre de babord couroient de sud-mi-ouest en nord-ouest-quart-nord, et celles de tribord, de sud-sud-est en nord-mi-ouest; le *cap Douglas* gisoit ouest-mi-sud; le *Mont-Saint-Augustin*, nord-ouest-mi-ouest; la *Pointe Bede*, sud-est mi-est, et la *Pointe Ancre*, nord-mi-ouest, à la distance d'environ six ou sept lieues de la terre de tribord qui étoit la plus voisine.

A midi, on se trouva par les 59 degrés 41 minutes de latitude nord. Les vents furent maniables pendant le temps qu'on mit à monter la *rivière de Cook*; et, vers deux heures de l'après-midi, sept ou huit canots arrivèrent bord à bord du vaisseau. Ils venoient de quelques cabanes qu'on appercevoit à peu de distance en avant du vaisseau. Tous les naturels de cette place étoient porteurs d'un *ticket* (1), et chacun d'eux produisit sur le champ le sien, comme le passe-port

---

(1) Ce mot signifie en anglois un billet ou écrit. L'auteur va nous expliquer lui-même dans quel sens il faut l'entendre ici.

Note du Traducteur.

qui devoit lui assurer de bons traitemens (1). Mais ils étoient si pauvres qu'ils ne possédoient pas entr'eux tous un pouce de fourrure. Vers trois heures de l'après-midi, la marée porta avec tant de force contre le navire aussi bien que sur la côte, qu'on fut obligé de jetter l'ancre sur cinq brasses et demie d'eau, à deux milles environ du rivage. Les extrêmités de la terre gisoient ainsi qu'il suit : la terre de tribord couroit de sud-quart-est en nord-mi-ouest ; celle de babord, de sud-sud-ouest en nord-ouest- 1788. Juin.

(1) Ces *tickets* (ou billets) sont vendus excessivement cher aux Indiens par les trafiquans russes, sous prétexte qu'ils les mettront à l'abri de tout mauvais traitement de la part des étrangers qui pourroient visiter la côte ; et comme les trafiquans ne manquent point d'exercer de grandes cruautés contre ceux des naturels qui ne sont point munis d'une pareille sauvegarde, ces pauvres gens se trouvent trop heureux de les acheter, à quelque prix que ce soit. Tel est le degré d'avilissement où le systême de commerce adopté en Russie réduit les hommes dans ces parages : il forme un contraste bien frappant avec les principes d'humanité et de générosité qui président à toutes les opérations de commerce en Angleterre.

Note de l'Auteur.

1788. Juin. quart-ouest; le *cap Douglas* portoit ouest-quart-sud ; le *Mont-Saint-Augustin* gisoit ouest ; la *Pointe Ancre*, sud-quart-est-mi-est, à dix ou douze milles de distance.

Le capitaine Douglas ordonna alors de préparer la chaloupe pour aller à terre chercher une aiguade, et observer la conduite des naturels. En prenant terre, on trouva une petite rivière qui couloit près des cabanes. Les naturels parurent fort réservés. Environ cinquante ou soixante d'entr'eux se tenoient assis au soleil sur l'autre bord de la rivière. Aucun d'eux ne témoigna le moindre empressement pour faire connoissance avec l'équipage de la chaloupe. Comme l'*Iphigénie* avoit le plus grand besoin de bois et d'eau, il devenoit absolument nécessaire pour elle de rester dans la position où elle étoit alors, jusqu'à ce qu'on eût réussi à amasser une provision suffisante de ces articles si essentiels. Ajoutez qu'il n'y avoit plus à bord que deux bariques de bœuf et une de porc pour nourrir l'équipage le reste de l'été. Il pouvoit même arriver qu'on n'eût pas d'autres comestibles jusqu'aux *îles Sandwich*. Il falloit donc indispensablement faire provision

de poisson pour être en état de gagner le midi en descendant la côte. Une fois arrivés, on espéroit recueillir une grande quantité de fourrures. On se flattoit aussi d'attraper beaucoup de saumons dans cette rivière, et l'on se proposoit de les saler pour le reste du voyage. 1788. Juin.

Le matin du 18, on résolut de monter plus haut, afin de se trouver en face de l'embouchure de cette rivière. Mais avant que la marée devînt favorable, le vaisseau toucha le fond. L'ancre de touée fut donc portée avec toute la célérité possible ; on vira dessus à l'instant, et l'on fila le grelin. On fit ensuite de la voile, et l'on trouva un banc de sable sur le côté extérieur, à deux brasses et demie d'eau seulement. La mer étant en ce moment très-basse, on envoya la chaloupe en avant pour sonder. On parcourut alors environ dix-huit milles en remontant la rivière, et l'on vint mettre à l'ancre, avec le secours du courant, sur un fond de sable, à la distance d'environ un mille et demi de la côte qui présentoit un fort escarpement. On envoya alors la chaloupe chercher un lieu commode pour faire de l'eau. Mercredi 18.

1788. Juin.

Bientôt après qu'on eut jetté l'ancre, plusieurs canots se rendirent au vaisseau. Ils venoient de ces mêmes cabanes qu'on avoit vues la veille; et quoique les naturels n'eussent rien à vendre, ils restèrent près du vaisseau jusqu'au soir. Quelques-uns d'eux, pourtant, attrapèrent des saumons qu'on leur paya en grains de verre. On auroit dit que ces naturels se tenoient ainsi en sentinelle pour qu'aucun des habitans de la *rivière de Cook* n'approchât du vaisseau. Le jour suivant fut employé tout entier à faire de l'eau, à couper du bois, à débarrasser la cale, et à brasser de la bière de spruce.

Jeudi 19.

Le 20, les vents furent maniables, et l'on eut assez beau temps. Dans la matinée, on affourcha le vaisseau, et tout l'équipage fut occupé à faire du bois et de l'eau. On jetta aussi la senne à l'embouchure de la rivière pour attraper du saumon, mais sans succès.

Vendredi 20.

Le lendemain, même temps, mêmes travaux. Vers trois heures de l'après-midi, cinq canots descendirent la rivière, et les naturels qui venoient dedans crioient de toutes leurs forces : *Noota*, *Noota*, à mesure qu'ils arrivoient bord à bord. On acheta de ces sauvages cinq peaux de loutres; mais

Samedi 21.

ils ne voulurent accepter en paiement que de grosses barres de fer; on leur en donna deux pieds pour chaque pelleterie. 1788. Juin.

Il y avoit tout lieu de présumer que ces naturels se trouvoient alors en guerre avec les chasseurs Russes et Kodiaks, en ce que chacun d'eux étoit armé de deux poignards. Ils engagèrent avec beaucoup d'instances le capitaine Douglas à monter plus haut dans la rivière, et lui donnèrent à entendre que c'étoit par les coups de canon tirés matin et soir par son ordre, qu'ils avoient été instruits de son arrivée. Enfin, ils l'informèrent encore qu'ils étoient possesseurs d'une quantité considérable de *Natunichucks* ou peaux de loutres de mer, mais qu'ils n'avoient pas osé les apporter avec eux, de crainte de rencontrer les Russes.

Le matin du 22, il venta bon frais; la lame grossissoit sur la côte à tel point qu'il devint impossible d'apporter de l'eau ou du bois au vaisseau. Tous les tonneaux pleins ayant été placés sur la berge, on prit le parti de laisser à terre pendant toute la nuit quatre hommes avec le second officier pour les garder. Vers minuit, le vent sauta Dimanche 22.

1788. Juin. du sud-ouest à l'est, et amena avec lui un très-beau temps.

Lundi 23. Le 23, on eut un temps couvert; le vent souffla par brises légères du sud et de l'est. On porta alors à bord l'eau dont on avoit fait provision, et l'on roua les cables par en bas. Comme la chaloupe se trouvoit aussi un peu endommagée, on la hala sur le rivage, où les charpentiers et les calfats travaillèrent à la radouber. Ils se mirent également à l'ouvrage pour préparer un couple de mâts et de vergues dont elle avoit besoin; attendu qu'on se proposoit de l'envoyer remonter la rivière jusqu'à la hauteur de la *Pointe Possession*, pour y prendre connoissance des naturels qui habitent ces parages.

Mardi 24. Dès qu'on eut achevé la chaloupe, elle fut mise en mer le matin du 24; et à dix heures et demie passées, au moment même où la marée redescendoit, elle partit bien armée et bien équipée pour l'expédition à laquelle on la destinoit. Le premier officier la commandoit. Les instructions qu'il avoit reçues du capitaine Douglas rouloient sur les points suivans :

«Il lui étoit ordonné de monter la rivière jusqu'à la *Pointe Possession ;* de chercher avec soin dans les plus petites baies ou sur les terres les plus basses les naturels qui les habitoient, et d'échanger son fer ou ses grains de verre contre des peaux de loutres de mer, des peaux de renards noirs, et du saumon. S'il rencontroit quelques Russes, il lui étoit recommandé de les traiter avec beaucoup d'égards ; mais, en même temps, de se tenir sur ses gardes, et de ne pas permettre qu'aucun d'eux ou des naturels entrât dans sa chaloupe. En cas de mauvais temps, ou de quelqu'accident imprévu qui le retiendroit quatre ou cinq jours, le capitaine Douglas le prévint de l'intention où il étoit de le suivre, au bout de ce temps, en faisant remonter le vaisseau jusqu'à la *Pointe Possession ;* il l'avertit de plus qu'il tireroit du canon pour lui donner à connoître qu'il approchoit. Dans tous les cas, l'officier devoit faire tous ses efforts pour être de retour au vaisseau dans l'espace de cinq jours».

1788. Juin.

Le charpentier et le calfat ayant reçu l'ordre de se rendre à terre pour chercher des esparres propres à former des avi-

1788. Juin. rons dont on avoit le plus grand besoin, furent obligés de suivre les bords de la rivière jusqu'à une distance assez considérable, avant de pouvoir trouver du bois qui pût servir à l'usage qu'ils se proposoient d'en faire. De retour à bord, ces ouvriers déclarèrent qu'au moment où la chaloupe tournoit la pointe, ils avoient entendu une décharge de onze coups de canon très-forts. Le capitaine Douglas fut alarmé jusqu'à un certain point en recevant cet avis : cependant, comme il tenoit d'un Russe qui étoit venu à bord de l'*Iphigénie* à la *Pointe Bede* qu'aucuns de ses compatriotes n'habitoient à cette hauteur de la rivière ; et comme la chaloupe, en cas d'attaque, n'eût pas manqué de revenir au vaisseau, le vent étant sur-tout très-favorable pour son retour, on en conclut, comme l'événement le prouva depuis, que ces terribles canons n'étoient autre chose que des coups de mousquet tirés par les gens de la chaloupe sur quelques canards, et dont le bruit avoit été apporté par le vent qui souffloit avec force dans l'endroit où les charpentiers étoient à l'ouvrage.

Le

Le 25, vers trois heures de l'après-midi, deux canots descendirent la rivière, et apportèrent une loutre marine, dont le corps étoit coupé par le milieu et déchiré en morceaux. Il parut que ces naturels croyoient que c'étoit la chair et non la peau de l'animal qu'on recherchoit : mais on n'en put tirer d'explication satisfaisante, attendu qu'ils ne comprenoient aucune des paroles qu'on leur adressoit. On ne remarqua rien en eux qui laissât présumer qu'ils eussent jamais trafiqué avec des Européens. Ils n'avoient pas un seul grain de verre en leur possession, et le peu qu'on leur en donna dans cette rencontre sembla exciter parmi eux cette espèce d'admiration et de surprise que réveillent toujours en nous les objets que nous n'avons jamais vus, ou, du moins, qui ont rarement frappé nos regards. On conjectura que ces naturels étoient quelques-uns de ceux de l'intérieur des terres qui habitent le pays pendant l'hiver ; et qu'ils avoient descendu une des rivières qui se décharge dans la *baie Smoaky* (1) ;

1788. Juin. Mercredi 25.

(1) C'est-à-dire, *baie Fumeuse*, ou *de la Fumée*. *Note du Traducteur*.

1788. Juin. c'étoit, en effet, de ce côté qu'ils paroissoient venir. Comme il ventoit bon frais, et que la marée élevoit de grosses houlles, ils quittèrent le vaisseau, et s'avancèrent vers le rivage.

Jeudi 26. Le 26, on eut un temps doux et agréable. Vers neuf heures du matin, il arriva du midi deux canots, dont l'un amenoit le Russe qui étoit venu de la *Pointe Bede* rendre une visite à l'*Iphigénie*. Il apportoit en présent du saumon; on lui donna en retour une petite provision de tabac. Dans l'après-midi, à sept heures, deux canots doubles approchèrent bord à bord du vaisseau. Ils venoient du midi. Les hommes qui les conduisoient étoient des chasseurs Kodiaks; mais ils n'avoient ni pelleteries, ni poisson, quoiqu'ils eussent promis le matin d'apporter une provision de ce dernier article.

Vendredi 27. Le 27, à une heure du matin, on apperçut la chaloupe qui descendoit avec la marée. A deux heures, elle arriva bord à bord de l'*Iphigénie*, n'ayant trouvé qu'une seule peau de loutre de mer de très-peu de valeur, et deux douzaines environ de saumons fendus. L'officier, M. Adamson, rapporta

qu'à la hauteur de la rivière qui gît par les 1788.
60 degrés 42 minutes de latitude nord, il Juin.
avoit rencontré des chasseurs Russes et Kodiaks qui le suivirent de village en village, et qui avoient pris possession de toute la rivière. La chaloupe étant de retour à six heures, on désaffourcha le vaisseau, et au moment du retour de la marée, on appareilla, et l'on fit voiles en descendant la rivière. A midi, la latitude observée étoit de 59 degrés 58 minutes nord.

Vers trois heures de l'après-midi, comme la marée montoit, on laissa tomber l'ancre précisément au dessous de la *Pointe Ancre*, par soixante-dix brasses d'eau. Les extrêmités de la côte occidentale couroient de nord-ouest-quart-nord en ouest-quart-sud; le *cap Douglas* gisoit ouest; le *Mont-Saint-Augustin*, ouest-nord-ouest-mi-nord, et la *Pointe Bede*, sud-sud-est, à trois ou quatre lieues de distance. A neuf heures du soir, à la marée descendante, on leva l'ancre, et on fit de la voile par une jolie brise du sud et de l'ouest.

Le 28, à midi, le *cap Elisabeth* portoit Samedi
est-sud-est, et la plus orientale des *îles* 28.
Stériles, également est-sud-est. A cinq

1788. Juin. milles environ de la côte, on ne trouvoit point de fond avec soixante brasses de ligne. On n'observa point la latitude: la longitude étoit de 207 degrés 46 minutes Est.

Dimanche 29. Le 29, à onze heures du matin, la plus orientale des *îles Stériles* gisoit sud-sud-est, et le *cap Elisabeth*, nord-nord-est, à la distance d'environ cinq lieues. Le temps étoit brumeux; on ne put donc faire une seule observation.

Lundi 30. On fit route au nord et à l'est jusqu'à quatre heures du matin du 30, par une brise modérée du nord et de l'est, accompagnée de brouillards et de pluie. A dix heures, l'*île Saint-Hermogènes* restoit au sud-ouest, à sept lieues de distance. Il n'y eut aucune observation de faite.

Juillet. Mardi 1. Le premier juillet, on eut des vents légers et calme tout plat. Un fort courant portoit au sud et à l'ouest. A la pointe du jour, les extrêmités du continent couroient de nord-ouest en nord-est-mi-nord, à la distance d'environ douze lieues. A huit heures, le grouppe des *îles Stériles* gisoit nord-ouest-quart-ouest, à quatorze lieues de distance.

Comme on avoit été trompé dans l'es-

poir qu'on avoit conçu de trouver une provision de saumon dans la *rivière de Cook*, et qu'il ne restoit pas plus de trois tonneaux pour toute ressource, le capitaine Douglas se vit dans la nécessité de se réduire lui-même, ainsi que les officiers et les matelots, à une très-modique ration. La latitude étoit de 59 degrés 2 minutes nord. 1788. Juillet.

Le vent continuoit de souffler au nord-est et à l'est-nord-est, c'est-à-dire, précisément dans la direction qu'on cherchoit à tenir; la mer, en grossissant, élevoit des houlles prodigieuses; le vaisseau fatiguoit excessivement, et n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur le long de la côte. Vers six heures du matin, on courut sur la terre-ferme, à une lieue de distance. A neuf heures, on détacha la voile du grand hunier pour la raccommoder, et l'on en envergua une vieille. La voile d'étai du grand mât de hune avoit aussi considérablement souffert des raffales successives qu'on venoit d'essuyer; ajoutez qu'on s'étoit vu obligé de forcer de voiles pour éviter que le vaisseau ne fût poussé par le courant au milieu des *îles* Mercredi 2.

1788. Juillet. *Stériles*. Le temps étoit brumeux et couvert, de sorte qu'on ne put faire une seule observation, ni parvenir à appercevoir la terre.

Jeudi 3. Le 3, à cinq heures du matin, le vent passa au sud-est ; le temps fut assez doux. A midi, les extrêmités du continent couroient de nord-nord-ouest en ouest-quart-sud, à dix lieues de distance. La latitude observée étoit de 59 degrés 18 minutes nord.

Vendredi 4. Le 4, à quatre heures du matin, on se trouva à dix ou douze lieues du continent. A midi, les extrêmités de la terre restoient de nord-est en sud-ouest-mi-ouest, à quatre lieues de distance de la côte. La latitude étoit de 59 degrés 47 minutes nord. Dans l'après-midi, le vent fraîchit de nord-est, et souffla par raffales, accompagnées de pluie. Dans la soirée, les extrêmités du continent couroient de nord-nord-est-mi-est en ouest-mi-sud, à la distance de dix ou onze lieues.

Samedi 5. Le 5, à midi, les extrêmités de la terre portoient de nord-mi-est à l'ouest-mi-sud, à dix ou onze lieues de distance. Une observation donna 59 degrés 17 minutes de

latitude nord. Dans la soirée, il venta grand frais ; on eut de gros grains et une pluie abondante. 1788. Juillet.

Le 6, à midi, les extrêmités de l'*île Montagu* couroient de nord-quart-est en nord-quart-ouest. L'intention du capitaine Douglas étoit d'éviter l'*île Montagu*, à cause du grand nombre de rochers cachés sous les eaux dans le passage intérieur. Mais lorsqu'il vit que le vent fraîchissoit si fort, et lui souffloit droit dans le visage, il fut contraint de renoncer à son projet. Une observation faite en ce moment rapporta 59 degrés 36 minutes de latitude nord. On eut alors un beau temps. Le vent fraîchit de l'est ; et à trois heures de l'après-midi, ayant jetté la sonde, on trouva fond à vingt-cinq brasses d'eau. A six heures, comme la marée portoit contre le vaisseau, on laissa tomber l'ancre de touée par huit brasses d'eau, à trois milles environ du bord de l'*île Montagu*, dont les extrêmités restoient d'est quart-sud-mi-sud en nord-mi-est : celles du continent couroient de sud-ouest-quart-sud en nord-nord-est. A huit heures et demie passées, on appareilla, et on tourna par ce passage. Dimanche 6.

1788. Juillet. Lundi 7. Le 7, à une heure du matin, on jetta l'ancre par vingt-sept brasses d'eau, à huit milles environ vers le nord, et à six milles de la côte. A neuf heures, on remit à la voile, et on courut sur le continent à la distance d'un mille. On ne trouva point de fond avec trente-six brasses de ligne de sonde. A midi, on fut environné de terres, excepté du côté du passage par lequel on étoit entré, et qui gisoit au sud. Une observation rapporta 60 degrés 0 minute de latitude nord. On eut des vents légers et un fort beau temps au moment où l'on tourna entre l'*île Montagu* et le continent. A six heures du soir, on laissa tomber l'ancre de touée par treize brasses d'eau, environ à un mille et demi du bord de l'*île Montagu*. A dix heures, on appareilla. Le vent souffloit alors par brises légères à l'est-sud-est.

Mardi 8. Le jour suivant, à huit heures du matin, on se trouva au milieu du canal, entre l'*île Montagu* et les *îles Vertes*. A midi, les extrêmités de la première couroient d'ouest-mi-sud en nord-nord-est, et le groupe des autres îles gisoit sud-quart-ouest. Le *cap Hinchinbroke* restoit à l'est-nord-est; et

une île située à la hauteur de *Snug Corner Cove* (1), portoit nord-quart-est, à trois ou quatre lieues de distance des *îles Montagu*. On tira alors plusieurs coups de canon pour donner avis aux naturels de l'arrivée du vaisseau. La latitude observée étoit de 60 degrés 23 minutes nord. A quatre heures d'après-midi, on courut sur la côte occidentale; les vents étoient légers, et le temps très-beau et très-agréable. A huit heures du soir, on vira vent arrière, et l'on courut sur l'*anse;* on eut des souffles légers et calme tout plat. Le 9, à neuf heures, on laissa tomber l'ancre par cinq brasses d'eau, dans l'*anse fermée*. Le reste du jour fut employé à détacher les voiles, à équiper les chaloupes, et à d'autres travaux non moins essentiels.

1788. Juillet.

Mercredi 9.

Le 10, six canots dirigés par des naturels de la tribu des *Chenouways* (2) arri-

Jeudi 10.

---

(1) Ou l'*anse fermée*. Voyez la relation du voyage fait en 1786 sur le vaisseau le *Nootka*, par le capitaine *Meares*, premier volume, note de la page 52.
Note du Traducteur.

(2) Ainsi nommés, sans doute, de leur roi *Shenoway*. Voyez le premier voyage du capitaine *Meares*

1788. Juillet. vèrent bord à bord. Il ne se trouva parmi eux qu'une seule peau de loutre. On la leur acheta, de même que cinq ou six peaux de veaux marins nécessaires pour les manœuvres. Kennoonock (1) informa le capitaine Douglas que, dix jours seulement auparavant, il y avoit un vaisseau dans ces parages, qu'il étoit parti chargé d'une provision considérable de pelleteries, et qu'il paroissoit faire route vers la *rivière de Cook*. Cet avis lui fut bientôt confirmé par le détachement qu'on avoit envoyé à terre pour faire du bois, et qui avoit lu ces mots gravés sur deux arbres : *J. Etches, du vaisseau le Prince de Galles, 9 mai 1788, et J. Hutchins.*

---

sur le vaisseau le *Nootka*, en 1786, premier volume, pages 50, 72 et 73.

Note du Traducteur.

(1) C'étoit probablement le chef de ces naturels.

Note du Traducteur.

1788. Juillet.

CHAPITRE XXVIII.

*L'*Iphigénie *fait voiles de la baie de Snug Corner. — Elle passe l'île de Kaye. — Elle serre de près le cap Suckling. — Les vents d'est ne lui permettent d'avancer que très-lentement le long de la côte. — On envoie la chaloupe dans la baie de Beering ; elle revient après avoir été poussée avec violence en mer. — On voit des îles de glace. — On achète une grande quantité de peaux de loutres de mer, etc. des naturels du cap la Croix. — Exemple singulier du pouvoir des femmes parmi ces naturels. — Le vaisseau fait route dans la baie de la Loutre de Mer. — Il passe l'île Douglas. — Il entre dans une baie à laquelle on donne le nom de Port Meares. — Il passe la Pointe Rose. — Observations sur la côte. — L'*Iphigénie *rejoint la* Felice *dans l'entrée de Nootka.*

L'ÉQUIPAGE de l'*Iphigénie* fut occupé jusqu'au 14 à couper du bois, à faire de l'eau, Lundi 14.

1788. Juillet. et à raccommoder les voiles. Pendant cet intervalle, on reçut la visite de quelques canots qui apportèrent du poisson, deux peaux de loutres de rivière, et quelques peaux de veaux marins. Parmi les naturels qui vinrent dans ces canots, il y en avoit un de la tribu *Tanglekamute*, qui informa le capitaine Douglas qu'on trouveroit une grande quantité de pelleteries dans le district qu'il habitoit, et qui lui promit de revenir le lendemain matin pour y conduire le vaisseau. A trois heures d'après-midi, il s'éleva une brise légère de l'ouest; on leva l'ancre, et l'on sortit de l'anse. A dix heures du soir, le *cap Hinchinbroke* gisoit sud-est-quart-sud-mi-sud, et l'extrêmité nord de l'*île Montagu*, sud-mi-est, à quatre ou cinq milles de distance de la terre la plus proche.

Mardi 15. Le 15, à huit heures du matin, des naturels de la tribu des *Chenouways* arrivèrent bord à bord dans deux canots, apportant quelques pelleteries, et particuliérement des peaux de jeunes loutres. Le capitaine Douglas leur observa en cette occasion qu'ils avoient tort de détruire ces animaux. A midi, le temps étoit calme et couvert de

nuages. Le *cap Hinchinbroke* portoit sud-sud-est, et l'extrêmité nord-est de l'*île Montagu* gisoit sud, à la distance de trois ou quatre lieues. A huit heures du soir, le *cap Hinchinbroke* restoit au sud-est-mi-sud, et l'*île Montagu* portoit sud, à quatre ou cinq milles de distance du continent. 1788. Juillet.

Le 18, à midi, l'extrêmité sud de l'*île de Kaye* gisoit nord-est-quart-est-mi-est, à dix lieues de distance. Les extrêmités du continent couroient de nord-nord-est-mi-est en ouest-quart-nord, et l'*île Montagu*, d'ouest-mi-nord en ouest-sud-ouest. D'après une observation, la latitude étoit de 59 degrés 52 minutes nord, et la longitude de 214 degrés 2 minutes Est de Greenwich. A une heure de l'après-midi, il s'éleva une brise du sud et de l'ouest. On déploya donc toutes les voiles, et l'on courut sur l'extrêmité sud de l'*île Kaye*. On savoit par expérience qu'il n'y avoit point de passage pour un vaisseau au travers de la *baie des Contrôleurs*. Vendredi 18.

Le 19, à six heures du matin, on serroit de près le cap. On trouva fond argilleux de dix à vingt brasses. A midi, le vent fut variable, et le cap *Suckling* couroit ouest- Samedi 19.

1788. Juillet. quart-nord, à la distance de trois ou quatre lieues. La latitude observée étoit de 59 degrés 57 minutes nord, et la longitude de 215 degrés 51 minutes Est. On eut une brise légère du sud et de l'est jusqu'à trois heures et demie passées de l'après-midi. A ce moment, le vent prit le vaisseau en pouppe, et souffla de l'est-nord-est par gros grains accompagnés de pluies. Comme on serroit alors de près la terre basse qui est à la hauteur du cap *Suckling*, et que le courant poussoit le vaisseau sur l'*île Kaye*, on força de voiles pour s'éloigner de l'extrêmité sud de cette île.

Dimanche 20. Le 20, à deux heures du matin, le temps fut doux, et le vent souffloit à l'est. A midi, l'*île de Kaye* gisoit sud-ouest; les extrêmités du continent depuis le cap *Suckling* couroient d'ouest-quart-sud en nord-est mi-est, à huit lieues de distance. D'après les observations, la latitude étoit de 59 degrés 57 minutes nord, et la longitude de 216 degrés 14 minutes Est. Le vent souffla par brises légères de l'est jusqu'à six heures de l'après-midi, qu'il tourna au nord. A huit heures, il sauta au nord-est.

Lundi 21. Le 21, au lever du soleil, l'*île Kaye*

gisoit ouest-mi-nord, à quatorze lieues de distance. A onze heures, il venta bon frais, et l'on vit la terre. A midi, une observation rapporta 59 degrés 18 minutes de latitude nord, et 216 degrés 23 minutes de longitude Est. A cinq heures de l'après-midi, on mit à la cape sous la grande voile : le vent souffloit avec force du nord-est, et il faisoit un froid excessif. 1788. Juillet.

Le matin du 22, on vit la terre. Elle couroit nord-nord-est, à la distance de quinze ou seize lieues. A huit heures, le vent tomba. On courut alors sur la terre, dans l'intention où l'on étoit de ne passer sans la reconnoître aucune partie de la côte que l'on pouvoit présumer habitée. A midi, le temps devint plus doux, et, d'après les observations, la latitude étoit de 59 degrés 5 minutes nord, et la longitude de 217 degrés 10 minutes Est. A six heures de l'après-midi, le vent fraîchit de l'est, et de l'est-quart-nord. La pluie tomba par torrens. A onze heures du soir, le vent souffla avec tant de violence qu'on fut obligé de virer vent arrière, et de porter au midi avec les basses voiles. On avoit pris deux ris au grand hunier. Mardi 22.

1788. Juillet. Mercredi 30.

Ce fut de cette manière, et par un temps toujours variable, que l'*Iphigénie* continua jusqu'au 30 à faire voiles dans une direction parallèle avec la côte. Quelquefois on découvroit la terre ; souvent aussi, on en étoit à une trop grande distance pour l'appercevoir, ou bien, une brume épaisse répandue dans toute l'athmosphère la déroboit entièrement à la vue. Le 30, à quatre heures du matin, on distingua la terre dont les extrêmités couroient de nord-ouest-mi-nord en nord-est, à la distance de six ou huit lieues. Depuis six heures jusqu'à dix, on eut une brise légère de sud-sud-ouest avec laquelle on fit route dans la baie. A midi, temps couvert et calme tout plat. Une observation peu essentielle, la seule qu'on pût faire, rapporta 59 degrés 27 minutes de latitude nord, et 219 degrés 42 minutes de longitude Est.

A midi et demi passé, il s'éleva une brise légère de l'ouest avec laquelle on gouverna nord jusqu'à six heures du soir qu'on eut calme tout plat. Comme on étoit, en ce moment, à quelques lieues de la terre basse, et sur la partie orientale de la baie, on

apperçut

apperçut une espèce de fumée, et en conséquence, on porta vers le côté d'où elle sembloit sortir. Le vent étant tombé alors, et la marée commençant à descendre, on tint la chaloupe toute prête à huit heures pour l'envoyer au haut de la baie. Mais la crainte du mauvais temps dont on étoit menacé, détermina le capitaine Douglas à ne la faire partir que le lendemain matin. A neuf heures, on cargua les huniers, et on laissa tomber l'ancre de touée par vingt-huit brasses d'eau, fond de roche. A minuit, l'on s'apperçut que le vaisseau avoit dérivé en s'éloignant du banc, et se trouvoit sur une eau beaucoup plus profonde. On fila donc du cable, et avec d'autant plus d'empressement qu'on avoit un mauvais mouillage. Mais comme le vent et le flot étoient également contraires, on tint l'ancre dans l'eau jusqu'auprès de la *morte mer* (1).

1788. Juillet.

(1) *Morte mer* ou *morte eau*, est l'intervalle entre le flux et le reflux, ou entre le reflux et le flux. Pendant cet intervalle, l'eau n'a aucun mouvement. Voyez le Vocabulaire de Marine du citoyen *Lescallier*, partie angloise et françoise, au mot *Slack Water*, p. 68.
Note du Traducteur.

1788. Juillet. Jeudi 31.

Le 31, à trois heures du matin, on vira dessus, et l'on gouverna vers la terre basse où l'on avoit apperçu de la fumée. A quatre heures, comme il faisoit très-doux, et qu'aucuns nuages n'obscurcissoient le jour, la chaloupe partit, bien armée et bien équipée, sous le commandement du premier officier qui reçut l'ordre d'avancer vers l'extrêmité de la baie, de l'examiner avec autant de soin qu'il lui seroit possible, et de parvenir à une communication assez familière avec les habitans qu'il y rencontreroit, pour se procurer par eux des fourrures, des provisions, etc. A l'entrée de cette baie, on avoit quinze, dix et onze brasses d'eau, sur un fond de roche : mais plus haut, cinquante brasses de ligne de sonde ne rapportoient point de fond. A midi, l'on étoit, par estime, au 59e degré 41 minutes de latitude nord, et au 219e degré 47 minutes de longitude Est. A trois heures de l'après-midi, on eut perdu de vue la chaloupe. Quand on s'apperçut qu'elle étoit emportée très-loin en mer, on vira vent arrière, et l'on courut sur elle. A quatre heures et demie passées, on la revit, et au bout d'une heure, on arriva

bord à bord ; on la trouva dans une situation très-critique à cause de la grosse mer. On la rétablit à l'instant, et l'on gouverna sud et est. 1788. Août.

Vendredi 1. Le premier août, à trois heures du matin, le vent souffla avec force du nord-est. Il tomba une pluie abondante. A midi, la latitude nord étoit de 59 degrés 10 minutes, et de 219 degrés 33 minutes de longitude Est par estime. A trois heures de l'après-midi, le temps s'adoucit ; on vira vent devant, et l'on porta au nord et à l'est.

Samedi 2. Le 2, au lever du soleil, on vit la terre dont les extrêmités couroient de nord-est-mi-est à l'ouest, à six ou sept lieues de distance. A midi, les extrêmités de la terre restoient de nord-ouest à l'est-sud-est, à la distance de dix lieues. La latitude observée étoit de 59 degrés 16 minutes nord, et la longitude de 220 degrés 11 minutes Est. Dans l'après-midi, les nuages en s'élevant de dessus la terre, permirent de distinguer le *Mont-Saint-Elie*. Il gisoit nord-ouest-quart-ouest, à la distance d'environ vingt lieues. En ce moment, on vit quelque chose flotter sur l'eau, sans pouvoir déterminer ce que c'étoit. Comme le vent souf-

1788. Août. floit très-légérement, on envoya l'iole pour l'examiner de près. On ne tarda pas à reconnoître que c'étoit un gros oiseau mort. Le capitaine Douglas n'a pas jugé qu'il méritât l'honneur d'une description.

Dimanche 3. Le matin du 3, l'iole partit avec ordre d'avancer jusqu'à la distance d'un mille de la côte pour reconnoître si elle étoit habitée. Vers midi, elle revint avec un grand canot chargé d'environ trente Indiens. On laissa alors tomber la seconde ancre par vingt-sept brasses d'eau, et l'on acheta des naturels plusieurs *cotsacks*, ou habillemens de peaux de loutres de mer, et une paire de gants de même fourrure. Pendant qu'on étoit à l'ancre, les extrêmités de la terre couroient d'ouest-nord-ouest à l'est-quart-sud-mi-sud, à quatre ou cinq milles de distance. Une observation donna 59 degrés 10 minutes de latitude nord, et 221 degrés 27 minutes de longitude Est.

Mardi 5. Le lendemain matin, de bonne heure, les naturels revinrent, vêtus, ainsi que le remarquèrent nos matelots, de tous leurs vieux habillemens. En effet, les *cotsacks* qu'ils proposèrent de vendre en ce moment avoient déjà beaucoup servi. Quoi qu'il en

soit, on les leur acheta, ainsi qu'une assez grande quantité de saumons. A neuf heures, on appareilla, et l'on fit route le long de la côte. A midi, les extrêmités de la terre restoient d'ouest-quart-nord à l'est. D'après une observation, la latitude nord étoit de 59 degrés 1 minute, et la longitude Est de 221 degrés 33 minutes. L'endroit où le vaisseau avoit mis en panne, reçut le nom de *Bade de Tianna* en l'honneur de ce chef. Le climat où l'on se trouvoit alors déplaisoit beaucoup à cet Indien, qui ne pouvoit se garantir de l'extrême rigueur du froid, quoique vêtu de tous les habillemens qu'il pouvoit porter. Il tardoit beaucoup à son impatience de revenir à *Owhyhee*. 1788. Août.

Le 6, au lever du soleil, il fit calme tout plat. Ce temps dura jusqu'à onze heures que le vent commença à souffler par brises légères du sud-ouest. A midi, le *cap Beau-temps* gisoit nord est-quart-nord, et le *cap la Croix* restoit au sud-est-quart-est, à quatre milles de distance de la terre la plus proche. On courut alors sur l'*entrée de la Croix*. La latitude nord étoit de 58 degrés 10 minutes, et la longitude Est de 223 degrés 15 minutes, par estime. A trois heures Mercredi 6.

1788. Août. de l'après-midi, on se trouva tout au haut de l'*entrée*. On apperçut alors comme des îles dont on étoit environné de toutes parts, aussi loin que la vue pouvoit atteindre. L'iole fut envoyée sur le champ à la découverte pour s'assurer si c'étoient des rochers ou des îles de glace. A son retour, l'officier rapporta que l'île où il avoit touché étoit toute de glace, de même que deux ou trois autres plus petites près desquelles il avoit passé. On en conclut avec assez de fondement que les îles qu'on découvroit de l'autre côté pourroient bien être aussi des îles de glace ; en conséquence, on serra de près la côte, et l'on envoya la chaloupe en avant pour sonder.

A six heures du soir, un canot parti du *cap la Croix* arriva bord à bord du vaisseau. Il ne portoit qu'un seul homme qui entra dans le vaisseau, presque nud. Il reçut avec toutes les marques d'une extrême satisfaction le présent qu'on lui fit d'une jaquette, d'une paire de culottes et d'un chapeau. Il demanda avec instance que le vaisseau le suivît jusqu'à ce qu'il pût montrer le village qu'il habitoit. Il descendit donc dans son canot, et se porta en avant

du vaisseau qu'il conduisit au milieu d'un groupe de rochers où l'on avoit tout au plus trois ou quatre brasses d'eau. Dans une situation aussi critique, le capitaine Douglas crut devoir se charger de piloter lui-même le navire ; et comme le temps étoit obscur et brumeux, ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il parvint à se tirer du danger auquel il se trouvoit exposé. Enfin, à dix heures et demie du soir, on vint mettre à l'ancre par dix-sept brasses d'eau, sur un fond de roche.

1788. Août.

Le 7, de très-grand matin, cinq canots arrivèrent bord à bord. Ils apportoient des peaux de loutres. On leur en acheta quarante, ainsi que plusieurs *cotsacks*. Mais les naturels avec lesquels on traitoit alors parurent connoître la valeur de leur marchandise, et le capitaine Douglas fut obligé de leur donner le prix qu'ils en demandoient. Vers huit heures, ils avoient déjà quitté le vaisseau. Mais, avant de prendre congé d'eux, il est à propos d'instruire le lecteur d'une circonstance particulière qu'on ne remarque, à ce qu'il paroît, que chez les Indiens de cette tribu. Les femmes y dominent absolument, et jouissent d'une

Jeudi 7.

1788. Août. supériorité que les hommes ne font nulle difficulté de reconnoître. On en eut en cette rencontre un exemple bien frappant.

Un des chefs ayant, par mégarde et sans intention, empêché un canot dans lequel se trouvoit une femme d'arriver près du vaisseau, elle saisit à l'instant une pagaye, et le frappa avec tant de violence sur la tête, qu'elle le mit presque hors d'état de se servir d'un instrument semblable pour se garantir des coups qu'elle continuoit de lui donner. Le combat dura ainsi près d'une demi-heure, la femme ne cessant de frapper, et l'homme occupé uniquement de se défendre. Enfin, le capitaine Douglas voulant terminer la rixe, tira un coup de mousquet par dessus leurs têtes, et accompagna cet acte de rigueur de signes qui marquoient son mécontentement. Mais ce fut sans succès ; car la femme sauta alors dans le canot de cet homme qui paroissoit être dans l'état de l'humiliation la plus complète, et tirant un couteau de dessous ses habits, elle lui adressa quelques paroles, et lui plongea ensuite le fer meurtrier au travers de la cuisse. Quoique le sang ruisselât de la blessure, elle alloit recommencer de plus belle,

lorsque le capitaine Douglas s'interposa entr'eux d'un ton assez vigoureux pour que cette furie fût obligée de retourner dans son canot, et de laisser au malheureux tout couvert du sang qu'elle venoit de verser pour assouvir sa vengeance, le temps de gagner le rivage à force de rames. Pendant toute la durée de l'action, si l'on peut s'exprimer ainsi, aucun des hommes présens au combat n'osa se mêler de la querelle. Il parut, au contraire, qu'ils étoient dans une telle dépendance des femmes qu'ils n'auroient pu disposer d'une seule pelleterie sans qu'elles leur en eussent accordé la permission.

1788. Août.

Comme ces naturels avoient disposé de toutes leurs fourrures, le capitaine Douglas partit à midi, et fit voiles vers le sud-est avec le vent de nord-ouest. La latitude observée étoit à 58 degrés 2 minutes nord, et la longitude à 223 degrés 26 minutes Est. Il faisoit un temps très-doux et très-agréable. On se tenoit sans cesse en vigie sur le mât de l'avant pour tâcher de découvrir des canots ou d'appercevoir de la fumée. A sept heures du soir, on vit un canot qui approchoit du vaisseau. Il arriva bientôt

1788. Août. après avec deux grandes loutres et une plus petite. Elles venoient d'être tuées tout récemment. On les acheta. L'homme qui gouvernoit le canot donna à entendre aux gens de l'équipage que, le lendemain, dans la matinée, il leur seroit apporté une plus grande quantité de pelleteries. En conséquence, à huit heures, on laissa tomber la seconde ancre par vingt-trois brasses d'eau, fond de sable et de coquillages.

Vendredi 8. Le 8, au lever du soleil, huit canots arrivèrent bord à bord. On acheta des naturels cinquante-six peaux de loutres de mer, dont quelques-unes avoient déjà reçu la forme des habillemens du pays. A onze heures, on leva l'ancre et l'on gouverna sud-est en suivant le long de la côte. Les extrêmités de la terre couroient d'ouest-sud-ouest en sud-est-quart-sud, à trois ou quatre milles du rivage. A midi, une observation rapporta 57 degrés 38 minutes de latitude nord, et 224 degrés 15 minutes de longitude Est. Le temps continua d'être très-doux. Le vent souffloit du nord-ouest. A deux heures de l'après-midi, on vit une grande baie : mais comme on se trouvoit très-près de la terre, et qu'on n'y appercevoit au-

cunes traces d'habitation, on vira vent devant, et l'on porta au large. A dix heures, l'on eut calme tout plat; et ce temps dura jusqu'au lendemain à midi qu'il tomba une brume si épaisse qu'on fut dans l'impossibilité de faire une seule observation exacte. La baie qu'on avoit vue dans la soirée du jour précédent gisoit nord-est, à deux lieues environ de la côte. A trois heures d'après-midi, le vent fraîchit de l'ouest. On apperçut, en ce moment, une baie qui restoit à l'est du vaisseau. On porta vers cette baie pour s'assurer si elle étoit habitée. Mais ne découvrant rien qui annonçât qu'elle le fût, on s'en éloigna également, et l'on diminua de voiles à cause de la nuit pendant laquelle on ne desiroit pas avancer de peur de passer quelques parties de la côte qui pourroient être habitées, et de perdre ainsi l'avantage de trafiquer avec les naturels.

1788. Août.

Samedi 9.

Le matin du 10, on fit de la voile, et l'on apporta tout le pain sur le pont pour le faire sécher. A midi, le *Mont-Edgecombe* gisoit nord-ouest-quart-ouest-mi-ouest. Les extrêmités de la terre couroient aussi de nord-ouest-mi-ouest à l'est-sud-est, à quatre

Dimanche 10.

1788. Août. milles de distance de la côte. La latitude observée étoit de 56 degrés 19 minutes nord. Au moyen de plusieurs observations sur les distances du soleil et de la lune, la longitude étoit de 224 degrés 50 minutes Est de Greenwich. A huit heures du soir, le vent fraîchissant, on risa les huniers et l'on diminua de voiles pour la nuit. Deux petites îles restoient au sud-quart-est-mi-est du vaisseau. Les extrêmités de la terre couroient de nord-ouest-quart-ouest-mi-ouest en sud-est-quart-est, à cinq lieues de la côte.

Lundi 11. Le 11, de grand matin, on courut sur la terre, et à midi, elle n'étoit qu'à huit ou neuf lieues de distance. Une observation donna 55 degrés 21 minutes de latitude nord, et 225 degrés 57 minutes de longitude Est. Un vent frais commençant à souffler du nord et de l'ouest, on fit voiles, vers trois heures de l'après-midi, au travers d'une vaste baie qui forme deux caps. L'un, situé au midi, fut nommé le *cap Adamson*. C'est une pointe de terre montagneuse et saillante. Elle git par les 55 degrés 28 minutes de latitude nord, et les 226 degrés 21 minutes de longitude Est. L'autre, qui est au nord, reçut le nom de *cap Barnett*.

Il baisse insensiblement du côté de la mer ; mais, à mesure qu'il s'en éloigne, il s'élève par degrés à une hauteur prodigieuse. Il est situé au 55e degré 39 minutes de latitude nord, et au 226e degré 4 minutes de longitude Est. 1788. Août.

Après avoir fait un trajet considérable en remontant la baie, on arriva en gouvernant nord à l'embouchure d'un passage tellement étroit qu'un rivage n'étoit pas séparé de l'autre par une distance de plus d'un demi-mille. Au grand nombre de baleines dont le souffle laissoit de longues traces dans le passage, il fut aisé de se convaincre qu'on y trouveroit de l'eau en abondance pour le vaisseau. A huit heures du soir, on jetta la seconde ancre par dix-sept brasses, fond de sable, à un demi-mille de la côte. Le vaisseau étoit alors fermé de toutes parts entre les terres, excepté à l'entrée. L'endroit où il mouilloit en ce moment fut nommé *Havre de la Loutre de Mer*, à cause du grand nombre de ces animaux qu'on découvrit dans l'eau, et qui sembloient une troupe de canards. Le matelot qui faisoit la vigie au haut du mât les prit pour des rochers ; et ayant en conséquence

1788. Août. donné l'éveil, il occasionna un retard considérable dans la route du vaisseau.

Mardi 12. Le 12 de grand matin, on envoya l'iole pour sonder, et la chaloupe partit pour chercher une aiguade. A neuf heures, cette dernière revint sans avoir rien découvert. Bientôt après, cependant, le capitaine Douglas trouva sur l'autre partie de la côte un courant d'eau également profond et commode. Il vit aussi plusieurs places où il y avoit eu des feux allumés, mais n'apperçut aucunes traces d'habitation. En montant la baie, il découvrit un passage qui conduisoit à la mer. C'étoit une île. Le vaisseau y mit en panne. Son opinion est aussi que la terre qui formoit les détroits au nord doit consister en un grouppe d'îles. Tous les gens de l'équipage furent alors occupés à couper du bois, à faire de l'eau, et à inspecter les manœuvres. Le capitaine Douglas saisit cette occasion de conduire l'iole jusqu'au haut des détroits pour les examiner. Après avoir monté pendant trois ou quatre heures, il vit deux bras dont l'un s'étendoit au nord, et l'autre à-peu-près à l'est-sud-est. La quantité de baleines qui agitoit l'eau dans ces diverses branches, lui donna

lieu de conclure qu'il devoit se trouver un passage vers la mer à travers l'un et l'autre de ces deux bras. Il prit terre en différentes places, et vit des endroits où il y avoit eu des feux allumés, et où l'on avoit taillé des planches pour des canots. Mais il n'y découvrit aucune autre trace d'habitans. A sept heures du soir, il revint au vaisseau, et donna l'ordre de remettre sous voiles. A huit heures, on fit route à travers l'embouchure des détroits. Le *cap Barnett* gisoit sud ouest-quart-ouest-mi-ouest, et le *cap Adamson* couroit sud-quart-ouest-mi-ouest. 1788. Août.

Le 13, on eut des souffles légers du nord jusqu'à neuf heures du matin que le vent commença à fraîchir. A midi, le premier des deux caps restoit au nord-ouest-quart-ouest, et le second au nord-ouest. Une vaste étendue d'eau qui sembloit une grande baie couroit nord-quart-ouest-mi-ouest : une petite île qui a deux milles environ de circonférence portoit sud sud-est, à la distance de sept ou huit milles. Elle fut nommée *île Douglas*. Deux ou trois autres îles également petites, basses et remplies de rochers, gisent à la hauteur de ses extrêmités Mercredi 13.

1788. Août. nord et sud. Elle est très-élevée, et couverte de verdure. On peut l'appercevoir de seize ou dix-sept lieues de distance. Elle est située à dix lieues de la terre-ferme, par les 54 degrés 58 minutes de latitude nord, et les 226 degrés 43 minutes de longitude Est. Entre cette île et le continent, on en remarque une autre de moindre étendue. Elle se compose toute de rochers, offre l'aspect le plus sauvage, et gît presqu'à fleur d'eau. L'*Iphigénie* fit route entre ces deux îles, gouvernant à l'est-sud-est du compas; mais on ne put trouver de fond avec cinquante brasses de ligne. A trois heures de l'après-midi, on eut une forte brise de l'ouest et un beau temps. Ce fut à ce moment qu'on dépassa l'*île Douglas*. Mais en courant sur une baie qui restoit au nord-est-quart-nord, on arriva sous un ciel enveloppé d'une brume très-épaisse. A quatre heures et demie passées, on reçut la visite de deux canots qui paroissoient être sortis de la baie vers laquelle le vaisseau faisoit voiles. On acheta des naturels vingt-six peaux de loutres de mer, déjà préparées pour habillemens, et quelques oiseaux.

Comme

Comme ils recherchoient avec passion le fer et les grains de verre, la quantité qu'on leur en proposa suffit pour les satisfaire. 1788. Août.

Le 14, à une heure du matin, on eut vent grand frais accompagné d'une brume impénétrable. On gouverna sud-sud-ouest jusqu'à quatre heures qu'on mit à la cape. Vers neuf heures, le brouillard diminua, et l'on courut sur la côte. A dix heures, on vit l'*île Douglas*, restant à l'ouest-quart-nord-mi-nord. A midi, la terre-ferme s'étendoit d'est-quart-nord en nord-ouest-quart-nord, à quatre lieues de la côte. Une observation faite alors rapporta 54 degrés 43 minutes de latitude nord. La longitude, réduite d'après les dernières observations de la lune, étoit de 227 degrés 37 minutes Est. On continua de porter vers la baie qu'on avoit vue dans la soirée du jour précédent, et, sur les deux heures de l'après-midi, on atteignit une petite île qui gît à un quart de mille du continent. On eut alors calme tout plat. Bientôt après, deux grands canots, contenant chacun trente ou quarante naturels commandés par un chef, arrivèrent bord à bord du vaisseau. Ces sauvages chantoient tous en chœur, et for- Jeudi 14.

1788. Août. moient un concert qui n'étoit pas du tout désagréable. Comme la marée portoit contre le vaisseau, il dériva considérablement vers l'île située sous le vent. On pria en conséquence le chef de prendre une corde et de remorquer le vaisseau pour qu'il arrivât au haut de la baie, ce qu'il fit à l'instant. Les naturels qui étoient dans les canots, continuoient de chanter tout en avançant. A trois heures, on laissa tomber l'ancre par vingt-trois brasses d'eau, sur un fond de sable et de coquillages.

La pointe occidentale de la terre qui forme la baie gisoit est-sud-est, et la pointe orientale, est-nord-est; de sorte qu'un vaisseau qui mettroit en panne dans cet endroit, seroit exposé aux quatre points du compas, c'est-à-dire, entre l'est-sud-est et l'est-nord-est. Par toute autre route, il sera fermé de terres, à la distance d'environ un mille de la côte occidentale. La pointe dont il est question reçut le nom de *Port Meares*. D'après plusieurs observations, la latitude du vaisseau à l'ancre étoit de 54 degrés 51 minutes nord; et, suivant le résultat de différentes observations sur les distances du soleil et de la

lune, il se trouvoit par les 227 degrés 54 minutes de longitude Est de Greenwich. 1783. Août.

Dans le *Port Meares*, il y a deux bras ou branches considérables de la mer. L'une tourne nord-nord-est, et l'autre, à-peu-près nord - nord - ouest. Le capitaine Douglas présume que celle-ci a quelque communication avec l'*entrée de la Loutre de Mer*. Pendant cette journée et les deux suivantes, on acheta des naturels plusieurs peaux de loutres de mer ou *nickees* (c'est ainsi qu'ils les appelloient). On obtint plus de soixante *cotsacks* de cette tribu d'Indiens, que le capitaine Douglas nous peint comme les plus généreux, les plus confians et les plus délicats qu'il ait jamais connus. Vendredi 15. Samedi 16.

Le 17, on eut des souffles légers de l'ouest, et un temps très-agréable. Dans la soirée de ce jour, les naturels qui habitent le bras de mer situé au nord, ou au nord-nord-est, allumèrent un grand feu pour donner avis de leur approche. Le 18, à une heure du matin, ils arrivèrent bord à bord, chantant comme à leur ordinaire, à mesure qu'ils approchoient du vaisseau. On leur acheta cinquante ou soixante habillemens Dimanche 17.

1788. Août. de peaux de loutres, les plus belles qu'on eût encore vues.

Mercredi 20. Le 20, le capitaine Douglas ayant invité trois des chefs à dîner, ils lui donnèrent à entendre qu'ils avoient disposé de tous leurs *nickees ;* mais que s'il vouloit revenir avec une bonne provision de fer et de grains de verre, ils se chargeroient de lui en procurer une quantité suffisante pour ses besoins. Ils le conduisirent ensuite sur le pont, et lui montrant la mer, ils lui firent comprendre par leurs signes que les *nickees* venoient de là. Quoiqu'il n'y eût point de terre à découvrir, attendu que la côte prenoit une direction d'est depuis le *Port Meares*, à trois heures de l'après-midi, on leva l'ancre, et l'on fit de la voile. On porta en mer au sud-est, par une brise fraîche de l'ouest. Après avoir parcouru six lieues, on vit la terre. Elle couroit d'est-sud-est en sud-ouest, à la distance d'environ douze lieues. A neuf heures, on eut une brume épaisse. On mit alors en panne, l'avant du vaisseau tourné au nord et à l'ouest. Pendant la nuit, la sonde rapporta de soixante à quatre-vingts brasses d'eau, fond de sable.

Le 21, à huit heures du matin, le temps s'éclaircit sur la partie opposée de la côte, de sorte qu'on distingua la terre qui forme le *Port Meares*. Elle gisoit nord-nord-ouest, à neuf ou dix lieues de distance. On vira alors vent arrière, et l'on fit voiles en gouvernant sud-est. A midi, on se trouva très-près de la terre. Elle s'étendoit d'est-quart-nord-mi-nord en ouest-quart-sud. La latitude étoit, par observation, de 54 degrés 6 minutes nord, et la longitude de 228 degrés 4 minutes Est. On courut alors le long de la côte par une bonne brise de l'ouest, en portant sur la baie que les naturels avoient montrée. Vers deux heures, on apperçut une fumée épaisse à l'extrêmité de cette baie; on étoit en ce moment entre onze et neuf brasses d'eau. A deux heures et demie passées, il tomba de la brume. Comme on venoit de découvrir la terre du mât de l'avant, et qu'elle s'étendoit directement dans le nord, on résolut de chercher s'il y avoit quelque passage, ou si la terre qu'on avoit apperçue joignoit au continent. A trois heures moins un quart, comme on ne voyoit point arriver de canots, on força de voiles, et l'on gouverna

1788. Août. Jeudi 21.

1788. Août. vers la terre élevée et saillante qui couroit nord. A cinq heures, la brume se dissipa, de manière qu'on distingua parfaitement les deux côtés, ainsi qu'une pointe de terre sablonneuse, à fleur d'eau, et qui s'étendoit au nord, aussi loin que la vue pouvoit atteindre du mât de l'avant. A sept heures, il venta grand frais, et l'on vit l'extrêmité de la langue de terre basse et sablonneuse. A huit heures, on tourna la pointe en la serrant de près, et l'on s'assura que la terre ne joignoit pas au continent, mais qu'elle formoit une grande île qui prenoit une direction de sud. Après avoir tourné la langue de terre sableuse à fleur d'eau, on vint mettre à l'ancre dans un mouillage où la sonde rapportoit réguliérement dix, huit et sept brasses d'eau, à trois ou quatre milles de l'île, dont les extrêmités couroient de nord-quart-ouest en sud est-quart-est-mi-est.

Samedi 23. Le 23, à six heures du matin, comme on ne découvroit aucunes traces d'habitation, on leva l'ancre, et l'on remit à la voile. On gouvernoit sud-est, et l'on avoit la terre des deux côtés. La pointe sablonneuse qu'on avoit dépassée dans la soirée

du jour précédent, fut nommée *Pointe Rose*. Elle git par les 54 degrés 18 minutes de latitude nord, et les 228 degrés 39 minutes de longitude Est. On découvrit alors que c'étoit un détroit considérable, et une île d'une vaste étendue où le mouillage est bon, et qui, selon toute apparence, pourroit offrir plusieurs ports aux vaisseaux tant au nord qu'à l'est. On est sûr de trouver des habitans dans la côte nord ; et même il y a lieu de présumer qu'on pourroit s'y procurer une grande quantité de fourrures. Le centre de l'île est situé au 53ᵉ degré 58 minutes de latitude nord, et au 228ᵉ degré 54 minutes de longitude Est. 1788. Août.

A midi, l'on eut des souffles légers et calme tout plat. Le temps fut beau. Les extrêmités de l'île couroient de nord-nord-ouest en sud mi-est, et celles du continent, d'est-quart-sud en nord-nord-est, à neuf lieues de distance de la côte, et environ à huit ou neuf de l'île. Une observation donna 53 degrés 55 minutes de latitude nord, et 229 degrés 30 minutes de longitude Est. La variation du compas, au moyen de six azimuths, étoit de 17 degrés 43 minutes Est, et par amplitude, de 17 degrés 59 minutes.

1788. Août. Dimanche 24.

Le 24, à neuf heures du matin, au moyen de plusieurs observations sur les distances du soleil et de la lune, on eut 230 degrés 16 minutes de longitude Est de Greenwich. Depuis neuf heures jusqu'à midi, le temps fut calme et très-beau. Les gisemens de la terre étoient ainsi qu'il suit : les extrêmités du continent restoient de nord-ouest-quart-nord-mi-nord à l'est-quart-sud ; une petite île saillante, située à la hauteur du continent, couroit nord quart-ouest, à dix lieues de distance, et les extrêmités de l'*île Charlotte* couroient de l'ouest au sud.

Je saisirai cette occasion de prévenir les navigateurs que des vaisseaux qui arrivent de bonne heure sur la côte, et qui doivent s'y attendre à essuyer de violentes bourrasques, trouveront un grand avantage à reconnoître l'extrêmité sud de cette île, et à entrer dans les détroits situés par les 52 degrés de latitude, et les 229 degrés 30 minutes de longitude, et qui leur offriront un abri, soit dans l'île, soit sur le continent. J'ajouterai encore une observation : comme les vaisseaux qui reviennent du nord dans la saison déjà avancée, sont exposés à se voir chassés loin de la côte, il seroit peut être

prudent de reconnoître l'*île Douglas*, et 1788. Août.
d'entrer dans les détroits qui gisent au 54e degré 30 minutes de latitude, et au 226e degré 30 minutes de longitude. Ils seront certains de trouver sur la côte septentrionale de l'île un bon mouillage et des habitans. Sur le continent, ils auront aussi l'avantage du *Port Meares* et de l'*entrée de la Loutre de Mer*, outre plusieurs autres baies qui n'ont point encore été reconnues, entre le 56e et le 54e degrés de latitude nord.

Le matin du 25, on vit la terre, et comme on approchoit du changement de lune, époque où l'on devoit s'attendre à des vents frais qui forceroient peut-être le vaisseau à gagner sans délai les *îles Sandwich* pour y recueillir de nouvelles provisions, on résolut de gouverner en même temps vers l'*entrée de Nootka*, sans chercher une seconde fois la terre, afin d'y augmenter le magasin de fourrures. Lundi 25.

Le 26, à neuf heures et demie passées, au moyen de plusieurs observations sur les distances du soleil et de la lune, la longitude étoit de 132 degrés 38 minutes Est de Greenwich. Il ventoit grand frais, et l'on gouvernoit est-nord-est. Une observation Mardi 26.

1788. Août. faite à midi rapporta 49 degrés 42 minutes de latitude nord.

Le même jour, à huit heures du soir, on se trouva près de l'entrée du *canal de Nootka*. En ce moment, on eut calme tout plat, et comme la marée montoit, on jetta la seconde ancre par vingt-trois brasses d'eau.

Jeudi 28. Le 28, à sept heures du matin, il s'éleva une brise légère de l'ouest : on en profita pour continuer la route, et l'on porta vers l'entrée. Avant midi, l'*Iphigénie* vint rejoindre la *Felice* dans l'*anse des Amis*. Tous les gens de l'équipage jouissoient d'une très-bonne santé, et étoient dans les meilleures dispositions.

CHAPITRE XXIX.

L'Iphigénie *quitte l'entrée de Nootka, de conserve avec la goëlette la* Côte Nord-Ouest d'Amérique. — *Ces deux vaisseaux n'ont à bord qu'une modique quantité de provisions.* — *Ils arrivent à la hauteur de Mowee, l'une des îles Sandwich.* — *Ils y trouvent des provisions en abondance.* — Tianna *reçoit son frère à bord; cordialité qui règne dans cette entrevue.* — *On arrive à la hauteur d'Owhyhee.* — *Visite du roi; sa joie en revoyant* Tianna. — *On met à l'ancre dans la baie de Karakakooa.* — *Grande quantité de rafraîchissemens envoyés à bord.* — *Cérémonies avec lesquelles le capitaine Douglas est reçu à terre.* — *Le roi et la reine d'Owhyhee passent la nuit sur l'*Iphigénie. — *La* Côte Nord-Ouest d'Amérique *va en dérive, son cable étant rompu.* — Tianna *se rend à terre pour obtenir que les plongeurs du roi l'aident à retrouver le*

1788. Octobre. *cable. — Cérémonies préliminaires avant de se jetter dans l'eau. — Long espace de temps qu'ils restent sous les flots. — Le cable de l'*Iphigénie *est pareillement rompu. — Les naturels soupçonnés de cette trahison. — Les plongeurs se jettent une seconde fois à l'eau, et retrouvent le cable. —* Tianna *quitte le vaisseau avec tous ses trésors pour s'établir à Owhyhee. — Détails sur les changemens récens survenus dans le gouvernement de cette île, etc.*

Lundi 27. Après le départ de la *Felice*, l'*Iphigénie* resta dans l'*anse des Amis*, jusqu'au 27 octobre. Cet intervalle de temps fut employé à équiper la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* pour mettre ce navire en état de partir, et à faire tous les autres préparatifs que l'approche de l'époque marquée pour le voyage des deux vaisseaux rendoit nécessaires. Ce jour, à midi, ils quittèrent l'*entrée de Nootka*, et avancèrent vers les *îles Sandwich*. Comme il ne leur arriva rien de remarquable dans la route, si ce

n'est que la modicité des provisions qu'i's 1788.
avoient à bord causa un moment de détresse, nous supposerons que l'*Iphigénie* et le vaisseau qui faisoit voiles de conserve avec elle se trouvent tout d'un coup à la vue d'*Owhyhee*. Cette île si desirée s'offrit en effet aux regards des personnes qui composoient l'un et l'autre équipage, le matin du 6 décembre. L'extrêmité occidentale de cette île gisoit alors sud - sud - ouest trois quarts ouest, à neuf ou dix lieues de distance, et l'île de *Mowee* couroit ouest, à la distance de sept lieues. Le vent ayant tourné au sud - sud - ouest, força les vaisseaux de porter vers le côté sud - est de *Mowee*.

Décembr.

Samedi 6.

Depuis que l'*Iphigénie* étoit partie de *Samboingan*, Tianna avoit éprouvé une impatience qui dégénéroit quelquefois en une violente colère. On auroit pu croire qu'à mesure qu'il approcheroit de son pays, cette impatience feroit place aux transports de la joie la plus vive. Cependant, il devint grave et pensif; et si, de temps à autre, pendant les progrès du voyage vers les *îles Sandwich*, on remarquoit quelqu'inquiétude, soit dans ses regards, soit dans ses

1788. Décembr. actions, elle annonçoit plutôt le tourment de l'attente que les sensations du plaisir. Il connoissoit assez l'état présent de son pays pour que son cœur restât partagé entre la crainte et l'espérance ; et le sentiment du danger qu'il pouvoit avoir à redouter, ce sentiment qui ne l'avoit pas occupé un seul instant tant qu'il faisoit voiles sur des mers éloignées de son pays, ce sentiment, dis-je, paroissoit l'oppresser jusqu'à certain point, dans ce moment où il alloit y rentrer. On peut regarder, en effet, comme une situation très-critique celle où il se trouvoit, incertain, comme il l'étoit, si les trésors qu'il possédoit lui serviroient à s'élever à un rang illustre, ou seulement à acheter sa sûreté ; s'il lui seroit permis de conserver ces richesses, ou si d'autres les lui raviroient pour s'en faire un moyen de puissance. La paix régnoit dans son île natale au moment où il l'avoit quittée ; mais tout le portoit à croire qu'il la trouveroit désolée par les horreurs de la guerre, ou du moins soumise aux loix d'un usurpateur dont il ne pouvoit guère attendre des dispositions amicales. Telles étoient les pensées dont l'esprit de Tianna sembloit agité

en arrivant dans les îles au milieu desquelles il avoit pris naissance. 1788. Décembr.

A peine les deux vaisseaux parurent-ils à la hauteur de *Mowee*, qu'un grand nombre de canots vint à leur rencontre, chargés de porcs, d'ignames, et de plantains. Il y a une grande ville sur cette partie de l'île. C'est la résidence de Titeeree, souverain de *Mowee*. Ce prince étoit allé rendre une visite à Taheo, roi d'*Atooi*, et avoit confié le soin de gouverner l'État pendant son absence à Harwallenee, beau-frère de Tianna. Celui-ci ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de notre aimable Indien qu'il donna l'ordre de porter sur le champ des cochons au vaisseau comme un présent de sa part. Mais avant que ses intentions fussent exécutées, Tianna qui avoit apperçu son frère sur le rivage, s'étoit vêtu de ses plus riches habillemens, et avoit prié qu'on lui expédiât un exprès pour l'inviter à se rendre à bord. Lorsqu'il y fut arrivé, ils se traitèrent comme des frères ont ordinairement coutume de faire après une longue séparation. Tout se passa de part et d'autre avec la plus cordiale et la plus sincère affection dans cette entrevue. Tous deux

1788. Décembr. fondirent en larmes, et ces témoignages de leur satisfaction réciproque en firent également couler des yeux des témoins de cette scène vraiment touchante. Lorsque les premiers mouvemens de leur commune tendresse furent un peu calmés, le chef pria le capitaine Douglas de passer quelques jours avec lui, et s'engagea à lui procurer tout ce qu'il pourroit demander de provisions; mais cet officier ne voyant pas d'endroit où il pût mettre sûrement à l'ancre (la lame se brisoit alors avec une terrible violence contre le rivage, et le vent qui souffloit sur la côte élevoit des houlles effrayantes) se trouva dans la nécessité de ne point accepter cette obligeante invitation.

Comme il tardoit beaucoup à Tianna de revoir *Owhyhee*, on vira vent arrière, et vers midi, l'on porta sur la pointe nord-ouest de cette île.

Dimanche 7. Le 7, à midi, un canot parti d'*Owhyhee* vint bord à bord. Il amenoit un ami de Tianna qui, dans le courant de la nuit, avoit appris son arrivée par des nouvelles venues de *Mowee*. Dans l'après-midi, plusieurs

plusieurs parens d'Abinui se rendirent à bord, et sur le soir, Tianna dépêcha un ami vers Tome-homy-haw pour lui donner avis de son approche. 1788. Décembr.

Le matin du jour suivant, il arriva de la baie de *Toe-yah-yah* un grand nombre de canots chargés de porcs, d'oiseaux de mer et de racine de *tarrow*. Les vents étoient légers et variables. On se trouvoit alors, au moyen d'une observation, par les 20 degrés 11 minutes de latitude nord. Au coucher du soleil, les extrêmités de l'île d'*Owhyhee* couroient de nord en sud-quart-nord, à trois lieues de distance de la côte. Lundi 8.

Le 9, à deux heures du matin, il tomba une grosse pluie, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. A la pointe du jour, on eut perdu de vue la *Côte Nord-Ouest d'Amérique;* mais, vers neuf heures, on l'apperçut près du rivage. A onze heures, on mit en panne jusqu'à ce que ce vaisseau eût monté. A midi, on n'étoit qu'à quatre milles de la côte. Une observation donna 19 degrés 44 minutes de latitude nord. Dans l'après-midi, plusieurs parens de Tianna vinrent à bord. Ce bon Indien étoit telle- Mardi 9.

1788. Décembr. ment disposé à se montrer libéral envers eux tous, que si l'on n'avoit pas pris soin de mettre des bornes à sa générosité, il auroit partagé entr'eux tout ce qu'il possédoit de trésors. Le roi envoya aussi un présent au capitaine Douglas, et lui fit dire par l'exprès, chargé de le lui porter de sa part, qu'il se proposoit d'aller lui rendre visite aussitôt qu'il seroit venu mettre à l'ancre dans la baie.

Mercredi 10. Comme le courant avoit poussé l'*Iphigénie* très-avant vers le nord, on fit de la voile le 10 dès la pointe du jour, et l'on porta sur la baie. A midi, on observa la latitude ; elle se trouva être de 19 degrés 35 minutes nord. Tianna envoya alors vers le roi un des chefs qui étoient venus lui faire accueil à son arrivée, pour l'inviter à se rendre à bord. Sur les deux heures de l'après-midi, ce prince avança vers le vaisseau, monté dans un grand canot double, et accompagné de douze autres canots de même grandeur, et magnifiquement ornés de plumes de diverses couleurs. Aussitôt qu'il arriva à bord, le capitaine Douglas le salua de sept coups de canon. Après avoir poussé des cris de joie pendant un

temps considérable à la vue de Tianna, le roi offrit en présent au capitaine Douglas un très-bel éventail, et deux manteaux garnis de longues plumes. Les vents trop légers et le grand nombre de canots dont le vaisseau étoit environné, ne permirent pas qu'il avançât sur les flots. On fut donc obligé de prier sa majesté de *tabouer* le navire, à quoi elle consentit avec beaucoup d'empressement. De son côté, elle demanda pour elle et pour plusieurs des chefs la permission de passer la nuit à bord. 1788. Décembr.

On continua de manœuvrer le vaisseau dans la baie jusqu'à deux heures du matin du 11 qu'on laissa tomber l'ancre par vingt-une brasses d'eau, à trois quarts de mille de la côte. Le roi donna les preuves de la plus tendre amitié au capitaine de l'*Iphigénie*. Il lui déclara que l'île seroit son domaine pendant tout le temps qu'il y séjourneroit; et pour ne laisser aucun doute sur la sincérité des sentimens qu'il témoignoit, il voulut faire l'échange de son nom avec celui du capitaine Douglas. Mais, malgré tout ce qu'il y avoit de flatteur et d'obligeant dans ces attentions multipliées, le capitaine Douglas pensa qu'il n'étoit pas Jeudi 11.

1788. Décembr. impossible qu'on entreprît de s'emparer de la goëlette (1), qui ne paroissoit pas en état de faire une longue défense, et dont l'équipage étoit peu considérable. En conséquence, le soir même de ce jour, il conduisit le roi à bord de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, et là, l'ayant salué de toute son artillerie, et étant entré avec lui dans différens détails sur les moyens qu'on avoit de défendre le vaisseau en cas d'attaque en se retirant sur l'arrière, il dut convaincre son royal hôte des obstacles qu'il auroit à vaincre, s'il tentoit de s'en rendre maître. Lorsque Tianna lui eut expliqué de son côté de quelle manière, et en combien de temps le navire avoit été construit, il demanda avec instance qu'on laissât un charpentier à *Owhyhee* pour aider Tianna à en bâtir un autre; et tous deux sollicitèrent si vivement cette faveur qu'on fut obligé de leur faire une espèce de promesse con-

(1) C'est-à-dire, du vaisseau la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, qui avoit à-peu-près la forme et la grandeur de ce bâtiment.

Note du Traducteur.

ditionnelle, au moins pour les contenter dans le moment. 1788. Décembr.

Le matin du 12, les capitaines des deux vaisseaux se rendirent à terre dans l'iole, accompagnés du roi et de Tianna. Ils furent rencontrés sur le rivage par trois prêtres qui chantoient une espèce de chanson, et qui leur présentèrent un petit cochon et des noix de cocos. Le roi offrit sur le champ le cochon au capitaine Douglas. La cérémonie de l'entrevue dura à-peu-près dix minutes au bout desquelles ils furent introduits dans une grande maison toute tapissée de nattes, et d'une espèce de drap de diverses couleurs. Les premières cérémonies ayant été alors renouvellées, et le prêtre ayant chanté une troisième chanson, on apporta deux cochons tout cuits. Les Anglois seuls en mangèrent. Après ce repas, ils allèrent faire un tour de promenade. Ils n'y furent troublés par personne, les naturels ayant été *taboués* en cette circonstance, et, par suite de l'interdiction, consignés dans leurs maisons. Vendredi 12.

On ne remarqua rien dans cette petite excursion qui mérite d'être rapporté, si ce n'est quelques morceaux informes de coco-

1788. tiers dont les troncs avoient été criblés de
Décembr. balles par les équipages de la *Résolution* et de la *Découverte*. Comme il faisoit une chaleur excessive, on revint de la promenade, et l'on dîna avec le roi. Du poisson frais et des patates composèrent tout le repas. Pendant le dîner, les autres chefs assis à une certaine distance mangèrent de la chair de chien rôtie, de la racine de *tarrow* et des patates. Car, à cette époque de l'année, il est expressément interdit, même aux chefs, de se nourrir de cochons ou d'oiseaux de mer. Personne, en un mot, depuis le roi lui-même jusqu'aux *Erees* (1)

---

(1) Le capitaine *Meares* n'a pas pris la peine de nous expliquer ce qu'il faut entendre par ce mot. D'après ce qui est dit des *Erees* dans les lettres XXV et XXVI du voyage du capitaine *Dixon*, où l'on trouve, ainsi que dans les précédentes, des détails très-intéressans sur les *îles Sandwich*, on peut croire que ce nom est celui des chefs de toutes les classes. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils occupent un rang très-élevé au dessus du peuple. « Pendant que » plusieurs de nous, dit l'auteur de ces Voyages dans » la XXVI[e] lettre, étoient occupés à la porte d'un » de ces honnêtes insulaires, j'entendis un bruit sem- » blable à celui de pierres lancées avec violence, et

de la dernière classe, n'a cette permission. 1788.
Dans la soirée, le roi et la reine revinrent à bord de l'*Iphigénie* avec le capitaine Douglas. Ils regardoient l'un et l'autre comme un honneur inexprimable l'avantage de passer la nuit dans son hamac. Décembr.

Samedi 13. Ce jour fut employé en grande partie à tuer des porcs et à les saler ; mais comme il n'y avoit à bord qu'un très-petit nombre de chaudières pour faire chauffer l'eau, on ne put pas avancer beaucoup dans cette occupation si importante.

Dimanche 14. Le 14, à trois heures du matin, la goëlette arriva sous l'arrière de l'*Iphigénie*, et

---

» au même instant tous les naturels s'enfuirent avec » précipitation. En me retournant j'apperçus Ryheira » qui venoit vers nous. Craignant que la foule qui » nous entouroit ne nous incommodât, il avoit pris » ce moyen pour la dissiper. Cette circonstance est » une preuve bien forte du pouvoir des *Erees sur les* » *gens du peuple*. Il n'y avoit pas une des pierres » jettées par Ryheira qui ne fût au moins suffisante » pour estropier un homme. Les naturels le souffrirent » cependant avec patience ». *Voyage autour du monde*, par le capitaine *George Dixon*, prem. vol. lettre XXVI, pages 327 et 328.

Note du Traducteur.

1788. le capitaine Funter donna la fâcheuse nou-
Décembr. velle que son cable s'étoit rompu. On s'occupa d'abord de l'amarrer à l'*Iphigénie*. On pria ensuite Tianna de se rendre à terre, et d'engager le roi à envoyer ses plongeurs pour retrouver le cable. Sur les huit heures, il revint avec eux. Comme la goëlette étoit restée sur trente brasses d'eau, et qu'elle n'avoit pas perdu plus de trois ou quatre brasses de cable, il falloit que ces naturels plongeassent à une profondeur considérable pour réussir dans cette recherche. Au reste, avant de la commencer, ils eurent à exécuter la cérémonie suivante : lorsque les canots furent arrivés à l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, un chef présenta plusieurs calebasses et de la racine de *tarrow* à six hommes qui mirent à-peu-près une demi-heure à faire leur repas. Quand ils l'eurent fini, un des chefs qui les accompagnoit jetta trois cris terribles, et agita un morceau de drap blanc par dessus sa tête. A ce signal, les six hommes se jettèrent à la mer, et disparurent en un instant. Quatre d'entr'eux restèrent sous les flots environ cinq minutes ; le cinquième y demeura une minute de plus, et lorsqu'il

reparut à la surface, il étoit presqu'épuisé; 1788.
deux hommes le saisirent au moment même, Décembr.
et le traînèrent jusqu'au canot. Comme on ne revoyoit pas du tout le sixième, on commençoit à le croire perdu, lorsque, tout-à coup, il se montra au dessus de l'eau, mais replongea sur le champ. Trois de ses camarades se précipitèrent aussitôt à l'eau pour le reprendre, et le rapportèrent en effet, mais privé de sentiment, et jettant des torrens de sang par la bouche et par les narines. Il se passa quelque temps avant qu'il fût assez revenu à lui pour instruire les spectateurs que, non-seulement il avoit tenu le cable, mais que même il l'avoit nettoyé. D'après le rapport du capitaine Funter, maître de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, cet homme passa sous l'eau environ sept minutes et demie. Il parut, au reste, que le cable étoit à une profondeur trop considérable pour qu'on pût espérer de le recouvrer. Ces courageux naturels furent amplement récompensés de leurs efforts.

Le capitaine Douglas ayant donné l'ordre de relever l'ancre, pensa qu'il seroit prudent de s'éloigner jusques vers le village

1788. Décembr. de *Kowrowa*, et vint jetter l'ancre par vingt brasses d'eau, environ à un quart de mille de la côte; mais n'y trouvant qu'un mauvais mouillage, on porta une touée en dehors du vaisseau, et l'on amena le navire sur quatorze brasses d'eau.

Lundi 15. Le 15, à la pointe du jour, on envoya l'iole sonder plus loin. Elle découvrit que le fond consistoit principalement en roches de corail sur le côté de *Kowrowa*. En conséquence, on leva l'ancre, et l'on remorqua le vaisseau en face de la *Baie Sablonneuse* sur le côté de *Karakakooa*, où on laissa tomber l'ancre par vingt brasses d'eau, fond de sable gris. Les deux pointes qui forment la baie couroient d'ouest-mi-nord en sud un rhumb ouest, à la distance d'environ un mille de la côte. Toute la soirée fut employée à pêcher du poisson et à le saler.

Tianna étoit alors décidé à se fixer dans l'île d'*Owhyhee*. Tome-homy-haw lui avoit donné une portion de terres considérable. Il pouvoit y couler une vie honorable et tranquille que les troubles et les dissensions qui désoloient *Atooi* ne lui permettoient pas d'espérer sous le gouvernement de cette île. Mais ce n'étoit pas une chose

facile que d'en tirer sa femme et le reste 1788.
de sa famille pour les établir avec lui dans Décembre
cette nouvelle demeure.

Comme, depuis quelques jours, on avoit Vendredi 19.
à l'ouest un temps accompagné de grains, le capitaine Douglas craignit un vent frais de la mer. Il résolut donc de continuer sa route, et de chercher, parmi les autres îles, quelqu'endroit où les vaisseaux pussent rester en panne avec quelque sûreté. En conséquence, dans la matinée de ce jour, on désaffourcha son vaisseau ; mais en levant l'ancre d'affourche, on s'apperçut que le cable étoit rompu. A l'instant même où l'on fit cette découverte, le roi et les chefs quittèrent le vaisseau sans bruit, et s'empressèrent de gagner la côte à force de rames. Comme l'étalingure avoit été, selon toute apparence, coupée à dessein, il n'étoit pas difficile de conjecturer sur qui devoit tomber le soupçon de cette trahison. Le capitaine Douglas envoya donc Tianna vers le roi pour l'informer du fait, et lui communiquer les soupçons qu'on avoit conçus. Il le chargea d'ajouter que, si l'ancre ne se retrouvoit pas, sa ville seroit mise en cendres. Cette menace produisit l'effet

1788. Décembr. qu'on en attendoit; car, au bout de quelques instans, Tianna revint avec une troupe de plongeurs qui, après avoir recommencé les cérémonies dont on a déjà donné le détail, sautèrent dans l'eau, et disparurent. Le plus long espace de temps qu'aucun d'eux passa sous les flots ne fut que de quatre minutes, mais ils ne trouvèrent point l'ancre. Ils se replongèrent une seconde fois à l'eau, sans avoir plus de succès. Enfin, on accrocha l'orin de l'ancre avec un petit grapin, de sorte que les plongeurs n'eurent plus à alléguer pour excuse qu'ils n'étoient pas bien sûrs de l'endroit où étoit l'ancre. Deux d'entr'eux se jettèrent donc encore une fois à la mer avec un cable de trois pouces et demi, et l'étalinguèrent à vingt brasses d'eau avec la même aisance que s'ils eussent été à terre. Ce fut ainsi qu'on recouvra cet article si important; et l'on s'en félicita d'autant plus que la perte en eût été très-fâcheuse, en ce qu'il ne restoit qu'une ancre de poste, et une maitresse ancre très-lourde, mais sans cables assez forts pour pouvoir transporter cette dernière jusqu'à l'avant du vaisseau.

Samedi 20. Le matin du 20, on eut des brises lé-

gères de terre, et au moment où on levoit 1788. l'ancre pour gagner le large, le vent souffla Décembr. de l'ouest par grosses raffales, et fit craindre un grain. Le roi se rendit à bord, accompagné de Tianna et de plusieurs chefs. Mais lorsqu'il s'apperçut que le vaisseau s'étoit éloigné de la baie, il crut que c'étoit le moment de partir, et, en conséquence, il quitta le vaisseau, suivi de plus de cent canots.

Aussitôt qu'on eut gagné le large, on mit à la cape, et le temps s'étant éclairci, le capitaine Douglas donna l'ordre d'apporter sur le pont tous les trésors de Tianna. Ils consistoient en différentes es- ces de scies, en perçoirs, haches, herminettes, couteaux et couperets ; en draps de diverses fabriques, tapis de plusieurs couleurs, en une quantité considérable de porcelaines, et en dix barres de fer. Tant de richesses (c'est le nom qu'on peut donner à ces objets, quand on considère quel en étoit le propriétaire) étoient trop précieuses pour qu'on les confiât à des canots qui n'eussent qu'un seul fond ; et comme il restoit autour du vaisseau plusieurs canots doubles dont chacun pouvoit contenir de quarante à cinquante

1788. Décembr. hommes, le coffre fut placé dans l'un, les barres de fer dans l'autre, et ainsi du reste, de sorte qu'il n'y eut pas moins de cinq canots chargés de ces trésors; ils étoient trop solidement construits pour que Tianna pût concevoir la moindre inquiétude. Après avoir prié le capitaine Douglas avec des instances réitérées de conduire sa famille d'*Atooi* à *Owhyhee*, ce cher Indien prit congé de lui et de tous les gens de l'équipage, en qui il avoit constamment trouvé d'aimables compagnons et de sincères amis. De leur côté, ces derniers ne virent pas arriver, sans la plus vive émotion, l'instant où ce chef, dont les qualités aimables et le caractère généreux avoient gagné leur estime dans les rapports d'un long et périlleux voyage, alloit se séparer d'eux. Lorsque Tianna quitta le vaisseau, accompagné d'un grand nombre de ses parens qui lui formoient un cortège dans leurs canots respectifs, le capitaine Douglas le salua de sept coups de canon pour rendre honneur à cet estimable chef, et fit voiles sur le champ en gouvernant nord-ouest.

Plusieurs bâtimens européens sont arrivés à la hauteur de cette île. Mais comme

aucun autre vaisseau que l'*Iphigénie* n'a mouillé dans la *baie de Karakakooa* (1) ; 1788. Décembr.

---

(1) Voici la description de cette baie, telle qu'on la trouve dans le troisième volume du troisième voyage de *Cook :*

« La baie de *Karakakooa* est située au côté occi- » dental de l'île d'*Owhyhee*, dans un district appellé » *Akona ;* elle a environ un mille de profondeur, et » elle se trouve bornée par deux pointes de terres » basses, éloignées l'une de l'autre d'une lieue et de- » mie au sud-sud-est et au nord-nord-ouest. Le vil- » lage de *Kowrowa* occupe la pointe septentrionale » qui est plate et stérile, et il y a au fond de la baie, » près d'un bocage de grands cocotiers, une autre » bourgade, d'une étendue plus considérable, appellée » *Kakoa.* L'intervalle qui les sépare est rempli par » une haute montagne de roche, inaccessible du côté » de la mer. La côte de la bande sud paroît très-iné- » gale jusqu'à un mille dans l'intérieur des terres : par » delà, le sol s'élève peu-à-peu, et il est semé de » champs cultivés et enclos, et de bocages de coco- » tiers, parmi lesquels les habitations des insulaires » sont répandues en grand nombre. Le rivage qui » environne la baie est un rocher de corail noir, et » le débarquement est très-dangereux par un gros » temps ; j'excepte néanmoins le village de *Kakooa*, » où il y a une belle grève de sable qui offre, à l'une » de ses extrêmités, un *morai* ou un cimetière, et à

1788. Décembr. comme le capitaine Douglas et les gens de son équipage sont les seuls Européens qui aient osé prendre terre dans l'*île d'Owhyhee* depuis la mort malheureuse du capitaine Cook, les changemens survenus dans l'île depuis ce déplorable événement, du moins tout ce qui en est parvenu à la connoissance du capitaine Douglas, doit être regardé comme d'un assez grand intérêt pour justifier les détails succincts qu'on en va donner ici.

Plusieurs des chefs dont le capitaine King a jugé à propos de parler, n'existent plus aujourd'hui. De ce nombre sont l'ami Kaireekeea et le perfide Koah (1) : mais Eappo, le fidèle Eappo qu'on se rappelle avoir été

» l'autre, un petit puits d'eau douce ». *Troisième Voyage du capitaine Cook*, troisième vol., livre V, chap. I, pages 382 et 383.

Note du Traducteur.

(1) Voyez, au sujet de ces deux insulaires de caractères si différens, le chapitre I du livre V du troisième volume du *troisième Voyage de Cook*, page 386 et suiv., et le chapitre IV du même livre, page 458 et suiv.

Note du Traducteur.

celui

celui qui apporta les os de l'illustre navi- 1788.
gateur au capitaine Clerke (1), et qui avoit Décembr.

---

(1) « Un chef nommé Eappo, qui nous avoit fait » peu de visites, mais que nous connoissions pour un » personnage de la première importance, vint le soir » nous demander la paix de la part de Terreeoboo, et » il nous apporta des présens. Nous reçûmes ses pré- » sens, et nous lui répondîmes, comme nous l'avions » déjà fait tant de fois, qu'il n'obtiendroit la paix » qu'après nous avoir rendu les restes du capitaine » Cook. Il nous dit que la chair de nos soldats de ma- » rine, et les os de la poitrine et de l'estomac avoient » été brûlés, mais que ceux des bras, des mains, des » jambes et des cuisses avoient été partagés entre les » chefs inférieurs; qu'on avoit disposé autrement du » corps du capitaine Cook; qu'on avoit donné la tête » à un grand chef appellé Kaloo-opéou, la chair à » Maiha-Maiha, et les cuisses, les jambes et les bras » à Terreeoboo . . . .

» Entre dix et onze heures, une multitude d'insu- » laires descendit la colline qui domine la grève. Ils » formoient une espèce de procession; ils portoient » une canne ou deux de sucre sur leurs épaules, et » ils avoient dans leurs mains du fruit à pain, du » taro et des bananes. Ils étoient précédés de deux » tambours qui, arrivés au bord de la mer, s'as- » sirent au pied du pavillon blanc, et se mirent à » frapper sur leurs instrumens. Leurs compatriotes qui

1788. Décembr. épousé la sœur de Tianna ; Eappo, dis-je, étoit alors à bord de l'*Iphigénie*. Il n'avoit

---

» les suivoient à la file, s'avancèrent l'un après l'autre, » et après avoir déposé les présens qu'ils apportoient, » ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tar- » dâmes pas à appercevoir Eappo revêtu d'un long » manteau de plumes ; il tenoit quelque chose avec » beaucoup de soin, et s'étant placé sur un rocher, » il nous fit signe de lui envoyer un canot.

» Le capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous appor- » toit les restes de M. Cook, et sa conjecture se trouva » juste. Il prit la pinasse, il alla lui-même les rece- » voir, et il m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. » Lorsque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la » pinasse, et il remit les restes de M. Cook, envelop- » pés dans une quantité considérable d'une très-belle » étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de » plumes noires et blanches. Il s'embarqua avec nous ; » mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord » de la *Résolution*. Il est vraisemblable qu'il n'avoit » pas voulu par décence assister à l'ouverture du pa- » quet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien » entières ; nous les reconnûmes aisément à une large » cicatrice qui séparoit le pouce de l'avant-doigt ; nous » y trouvâmes de plus l'os du métacarpe, et la tête » dépouillée de la chair ; (la chevelure avoit été » coupée, et elle étoit séparée du crâne, et jointe aux » oreilles ; les os de la face manquoient.) Nous y

pas quitté ce vaisseau depuis le moment où il s'étoit arrêté à la hauteur de l'île. Quant à la révolution qui avoit changé la 1788. Décembr.

» trouvâmes aussi ceux des bras auxquels pendoit la » peau des avant-bras, les os des jambes et des » cuisses réunis, mais sans pied. Les ligamens des » jointures étoient en bon état; le tout sembloit avoir » été au feu, si j'en excepte les mains qui conser» voient leur chair, mais qui étoient découpées en » plusieurs endroits et remplies de sel, selon toute » apparence, afin qu'elles se gardassent plus long» temps. La partie du derrière de la chevelure offroit » une estafilade, mais on ne voyoit point de fracture » au crâne. Eappo nous dit que quelques-uns des » chefs s'étoient emparés de la mandibule inférieure » et des pieds, et que Terreeoboo mettoit en usage » tous ses moyens pour les ravoir.

» Eappo et le fils du roi vinrent à bord le 21 au » matin. Ils apportèrent le reste des ossemens du capi» taine Cook, les deux canons de son fusil, ses sou» liers et quelques autres choses ». *Troisième Voyage du capitaine Cook*, troisième volume, livre V, chapitre IV, page 378 et suiv.

Je n'ai pas balancé à recueillir dans le dernier voyage de *Cook*, et à donner ici les détails touchans qu'on vient de lire, certain qu'ils ne pouvoient qu'intéresser le lecteur.

Note du Traducteur.

1788. Décembr. face du gouvernement, l'historique le plus exact et le plus vrai, dans l'opinion du capitaine Douglas, est celui qui suit :

Environ trois ans après la mort du capitaine Cook, *Maiha-Maiha* (1) (c'étoit le nom que portoit alors Tome-homy-haw) eut occasion d'expédier un message au roi Terreeoboo. Celui-ci, poussé par quelque motif dont on n'a point eu connoissance, se permit de faire mourir l'envoyé. Maiha-Maiha, chef puissant et redoutable, que la nature avoit doué d'un caractère actif et entreprenant, parvint à déterminer la plus grande partie des chefs d'un rang égal au sien à se joindre à lui pour venger son offense. Il alla donc sur le champ trouver le roi. Ce prince fut irrité à tel point des sanglans reproches de Maiha-Maiha, qu'il lui donna un soufflet. On doit présumer

---

(1) Il n'avoit pas été tué par l'artillerie du capitaine Clerke, comme le traître Koah l'avoit assuré. Le capitaine Jacques King apprit depuis que ce chef n'étoit que légérement blessé au visage d'un éclat de pierre, enlevé par les boulets. *Voy. le même Voyage*, même volume, etc. page 470.

Note du Traducteur.

que cette voie de fait fut considérée comme 1788.
un crime capital dans le roi lui-même. Décembr.
Aussi les chefs de l'île s'assemblèrent-ils pour le juger. Ils délibérèrent pendant trois jours, au bout desquels il fut décidé que Terreeoboo mourroit. On prépara à l'instant une coupe de poison qu'on donna à Maiha-Maiha; il la présenta alors au roi qui la refusa par deux fois. Mais apprenant qu'un autre genre de mort plus déshonorant lui étoit réservé, et remarquant que l'exécuteur se tenoit à ses côtés, tout prêt à lui faire sauter la cervelle, le malheureux prince, dans les agonies du désespoir, avala la fatale boisson, et, au bout de quelques instans, tomba de son siége et expira.

Par un effet de la même puissance qui avoit ôté la vie à Terreeoboo, son fils se vit privé de la succession au trône, et Maiha-Maiha fut proclamé roi, sous le nom de Tome-homy-haw. Telle est l'histoire la plus vraisemblable de cette révolution, malgré toute la peine que prit le roi lui-même pour persuader au capitaine Douglas que Terreeoboo n'avoit été empoisonné que pour avoir encouragé les naturels à massacrer le capitaine Cook.

1788. Décembr. Quoi qu'il en soit, Tome - homy - haw paroissoit être plutôt un objet de crainte que d'amour parmi ses sujets. Autant qu'il est possible d'en juger sur ce qu'on a pu observer de son caractère, il étoit naturellement porté à la tyrannie, et possédoit bien peu de ces qualités qui méritent à un roi le premier de tous les titres, celui de père de son peuple. Le capitaine Douglas rapporte une circonstance qui prouve au moins que si un soufflet ou une blessure faite avec une arme quelconque est regardée comme une offense capitale dans le roi lui-même, une semblable violence, commise avec le pied, n'emporte pas du tout l'idée de crime. Quelques-uns des chefs, voyant le capitaine Douglas se raser, proposèrent que le roi se fît la même opération. Sa majesté jugea à propos de les chasser tous l'un après l'autre à coups de pied, non-seulement sans crainte, mais encore sans miséricorde.

Dimanche 21. Le 21, les vaisseaux firent voiles vers *Mowee ;* le vent étoit de sud. A midi, on observa la latitude ; elle se trouva de 20 degrés 36 minutes nord. On étoit à quatre milles de distance de *Mowee*. Le vent ayant

fraîchi du sud, on courut sur le haut de 1788.
la baie. La sonde rapporta réguliérement Décembre
de treize à cinq brasses d'eau sur un fond de roches de corail. En quelques endroits, on avoit du sable ; les vaisseaux auroient pu y mouiller avec toute sûreté pour les cables, s'il n'eût pas venté si grand frais sur la côte. On sortit donc de la baie, et l'on gouverna vers la pointe occidentale de l'île. A six heures du soir, on laissa tomber l'ancre d'affourche par cinq brasses et demie d'eau, fond de sable et de coquillages, et l'on porta l'ancre de touée, à la longueur d'un demi-cable de chaque côté.

1788.
Décembr.

CHAPITRE XXX.

On arrive à la hauteur de Woahoo. — *Réception faite au capitaine Douglas par* Titeeree, *roi de cette île.* — *Les ancres des deux vaisseaux sont enlevées par les naturels.* — *Négociation avec le roi pour leur restitution.* — *On quitte Woahoo, et l'on cingle vers Atooi.* — *On met à l'ancre dans la baie de* Wymoa. — *Taheo, prince souverain du pays, conçoit de vives alarmes à l'occasion du retour de Tianna, et se retire dans la partie la plus élevée de l'île.* — *Il revient, et ses craintes se dissipent.* — *Il visite l'*Iphigénie. — *Cherté des provisions.* — *Causes présumées de leur prix excessif.* — *Le capitaine Douglas reçoit avis de quelques complots tramés contre lui.* — *Sa conduite en cette circonstance.* — *On radoube le vaisseau, et l'on répare les manœuvres.* — *On avance vers Oneeheow.* — *Les vents contraires ramènent les vaisseaux à Woahoo.* — *Ils*

arrivent dans la baie de Tiroway, *dans l'île d'Owhyhee.—Procédés obligeans de Tianna et du roi.—Alliance formée entre les princes des îles voisines, en faveur du fils de Terreeoboo.—Secours donné par le capitaine Douglas au roi d'Owhyhee et à Tianna.—Description de la baie de Tiroway.—Quantité considérable de provisions envoyées aux vaisseaux par ordre de Tome-homy-haw.—On quitte Owhyhee.—Querelle entre les matelots dans la baie de Wy-moa.—On fait route vers Oneeheow pour y recueillir des ignames.—Départ des îles Sandwich pour retourner à la côte nord-ouest d'Amérique.* 1788. Décembr.

IL n'arriva rien de bien remarquable depuis le 21, si ce n'est que les naturels tentèrent de couper le cable de l'*Iphigénie*, tandis que ce vaisseau étoit à l'ancre à la hauteur de l'île *Mowee*. L'un d'eux reçut, pour prix de cette audacieuse entreprise, une correction très-sévère. On avoit continué, pendant plusieurs jours, à manœuvrer

1788. Décembr. Mardi 30. Mercredi 31.

beaucoup pour trouver un bon mouillage ; et le 30, on tourna l'extrêmité sud-est de l'île de *Woahoo.* A huit heures du soir, on arriva près d'une vaste baie. Le jour suivant, à midi, comme le courant poussoit le vaisseau vers un bas-fond, contre lequel la mer venoit se briser avec une terrible violence, on fit de la voile, et l'on s'éloigna de terre. On avoit alors cinq, quatre et trois brasses et demie d'eau, à la distance d'environ quatre milles de la côte. Vers quatre heures de l'après-midi, on vira vent devant, et l'on courut sur la côte pour sonder et choisir un mouillage; mais comme il ventoit grand frais sur terre, et qu'il se trouvoit un nombre considérable de bas-fonds et de bancs de sable sous le vent du vaisseau, on fut obligé de virer de bord.

1789. Janvier. Jeudi 1.

On continua d'avoir le cap au large jusqu'à quatre heures du matin du premier janvier 1789. Le vent tourna alors à l'est, et amena un temps calme et très beau. On fut bientôt informé par les naturels que Titeeree, roi du pays, demeuroit sur le côté oriental de la baie. On envoya donc l'iole pour sonder vis-à-vis une baie

sablonneuse ; pendant cette expédition, l'*Iphigénie* porta au large, favorisée d'un bon vent. A midi, l'iole fit signe qu'elle avoit trouvé un mouillage. En conséquence, on courut de son côté, et on laissa tomber l'ancre de touée par onze brasses d'eau, sur un fond de sable et de coquillages, à trois milles environ d'un village, et à deux seulement d'une terre élevée et saillante située sur le côté oriental de la baie. Les deux extrêmités qui forment cette vaste baie couroient d'ouest-mi-nord à l'est-sud-est. Les naturels lui donnent le nom de *Witetee*. C'est le seul bon mouillage qu'on découvre sur le côté oriental. Lorsque le vent alizé souffle, un vaisseau peut y mettre à l'ancre en toute sûreté. Mais si le vent varie au sud-est ou à l'ouest, elle devient alors fort dangereuse, à cause du grand nombre de bas-fonds et de bancs de sable qu'elle renferme.

1789. Janvier.

Après qu'on eut jetté l'ancre, le capitaine Douglas envoya au roi un présent. Il le fit inviter, en même temps, à venir sur son bord. Vers quatre heures de l'après-midi, ce prince rendit sa visite à l'*Iphigé-*

1789. Janvier. *nie*. Lorsqu'il arriva à bord, il fut salué d'une décharge de cinq coups de canon, et on lui offrit un second présent qui consistoit en herminettes, couperets et couteaux : il promit alors avec beaucoup de grace et d'empressement au capitaine Douglas de faire lever le *taboo* mis sur les porcs, autant qu'il pourroit être nécessaire pour l'approvisionnement du vaisseau, et de pourvoir à ce qu'il lui en fût fourni une grande quantité des îles *Mowee*, *Ranai*, *Morotoi* et *Woahoo*.

Le lendemain matin, le roi vint rendre une nouvelle visite au vaisseau. Il apportoit avec lui un présent composé de porcs, de racine de *tarrow*, de patates, d'une tortue et de quelques poissons de l'espèce de la truite. Il retourna à terre de bonne heure dans l'après-midi, et, bientôt après, le capitaine Douglas le suivit sur l'iole. Il fut reçu avec beaucoup de cordialité par Titeeree qui le conduisit autour du village, lui fit voir plusieurs plantations, et le mena jusqu'à de vastes étangs qui paroissoient abondamment empoissonnés. Il lui parla aussi de quelques autres lacs où il y avoit

es tortues en quantité, et lui promit de 1789.
ui en apporter une à bord, le jour sui- Janvier.
ant. Samedi 3.

En effet, dès le lendemain matin, Ti-eeree revint au vaisseau, avec un nouveau résent de tortues et de cochons. Vers dix eures, un canot double, équipé comme ne goëlette, tourna la pointe orientale de a baie. Les naturels furent trompés, aussi ien que les gens du vaisseau. Car les uns t les autres imaginèrent que c'étoit la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* que l'on n'avoit as vue depuis plusieurs jours. Enfin, le anot arriva à une petite distance. Il n'étoit as étonnant qu'on s'y fût mépris : il avoit n grand foc, une grande voile et une voile e misaine semblables à celles de la goë-ette.

Le 10, le capitaine Funter vint rejoindre e capitaine Douglas. Son vaisseau avoit onsidérablement souffert plusieurs jours e suite, à la hauteur de la pointe occi-entale de l'île, sans pouvoir se rapprocher e l'*Iphigénie*.

Pendant le temps que les vaisseaux res-èrent à *Woahoo*, il n'arriva rien de bien igne d'être rapporté, si ce n'est la perte

1789. Janvier.

qu'on fit de leurs deux ancres. Titeeree qu s'étoit conduit, d'ailleurs, de la manière l plus aimable et la plus honnête, imagin de les enlever et de les faire porter à terr avec leurs cables, malgré que le vent souf flât avec violence. Comme cette perte étoi de la plus grande conséquence pour les vais seaux, et que, dans la situation où ils se trouvoient, elle les eût empêchés de continuer leur voyage, il devint absolument nécessaire de faire tous les efforts imaginables pour les recouvrer. Le roi ne prit pas même la peine de dissimuler le vol : car les personnes que le capitaine Douglas envoya vers lui pour solliciter la restitution des ancres et des cables, les apperçurent dans sa maison. Il paroît, en effet, qu'il n'avoit eu d'autre vue en les dérobant que de forcer le capitaine Douglas à laisser à *Woahoo* quelques uns de ses armuriers, et que c'étoit à cette condition seule qu'il se seroit déterminé à les rendre. Quoi qu'il en soit, on recouvra les ancres, au moyen d'un présent qu'on fit au roi d'un pistolet, d'un mousquet, et d'une petite provision de munition. On y joignit toutefois quelques menaces que la circonstance rendoit néces-

saires ; et on déclara à ce prince que, s'il 1789.
ne s'empressoit de restituer les divers ar- Janvier.
ticles qu'on avoit enlevés, sa ville seroit
réduite en cendres.

Après s'être fourni de provisions en aussi Dimanche
grande abondance qu'il leur fût possible de 25.
le faire, et avoir rempli d'eau plusieurs
tonnes, les capitaines Douglas et Funter
remirent à la voile le 25, à cinq heures et
demie de l'après-midi, et sortirent de la
baie. Le jour suivant, à midi, une obser-
vation donna 21 degrés 23 minutes de la-
titude nord. Les extrêmités de *Woahoo*
couroient d'est-quart-sud en nord-ouest-
quart-nord, à quatre milles environ de dis-
tance du rivage.

Le même jour, à deux heures de l'après- Lundi
midi, on vit l'île d'*Atooi*, restante à l'ouest- 26.
quart-nord-mi-nord : pendant la nuit, un
fort courant porta contre les vaisseaux, et
le vent fut de l'ouest. Le 29, à midi, on
laissa tomber l'ancre dans la baie de *Wy-
moa*, par vingt-trois brasses d'eau, sur un
fond de vase molle. Les deux pointes des
extrêmités qui forment la baie, couroient
d'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest. Le

1789. Janvier. *moraï* (1) sur la côte, gisoit nord-est-mi-nord.

Dès le moment que l'*Iphigénie* et la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* avoient paru à la hauteur d'*Atooi*, Taheo, roi du pays, et tous les chefs s'étoient éloignés à une distance considérable dans la partie la plus élevée de l'île, craignant les effets de la colère de Tianna. Ils avoient appris que ce chef étoit à bord d'un des vaisseaux, et qu'il avoit mis le *taboo* sur tout ce qui étoit à terre. Mais ils ne tardèrent pas à apprendre que ce même chef dont ils redoutoient si fort la vengeance avoit été déposé à *Owhyhee*. On expédia donc sur le champ des couriers vers Taheo qui, en conséquence de cet avis, fut de retour en trois jours à *Wymoa*. Dès son arrivée, il envoya aux vaisseaux des cochons, des ignames et des patates pour lesquels on demanda un prix exorbitant. On n'exigeoit

(1) Ainsi se nomme le lieu sacré où les habitans des *îles Sandwich* déposent les morts. Voyez *le troisième Voyage de Cook*, troisième et quatrième volumes.
Note du Traducteur.

pas

pas moins de deux haches ou de dix-huit pouces de fer en barre pour un cochon de moyenne grosseur. Cette cherté excessive de leurs divers articles étoit le résultat des suggestions d'un certain homme, déserteur du vaisseau du capitaine Colnett. Il se nommoit Samuel Hitchcock, et il étoit devenu le principal favori de Taheo lui-même. Tel étoit, en effet, son ascendant sur l'esprit du roi qu'un des naturels lui ayant dérobé un petit morceau de drap qu'il portoit à la ceinture, Taheo avoit fait poursuivre l'accusé jusques dans les montagnes où il s'étoit enfui; et lorsque le malheureux fut attrapé, on lui arracha les deux yeux, on lui enfonça un *pahoo* (1) au travers du cœur, et on dépouilla ses os

1789. Janvier.

(1) Ou *pa-ha-we*. C'est une arme qui a la forme d'un poignard, et dont les naturels des *îles Sandwich* se servent dans leurs combats corps à corps. Ce fut d'un coup de ce poignard, plongé avec force entre ses épaules par un des insulaires, que périt le capitaine *Cook*, dans l'action qui eut lieu entre les soldats de son équipage et ces barbares. Voyez le *journal du troisième Voyage de Cook*, pages 409 et 415.

Note du Traducteur.

1789. Janvier. de leur chair dont on fit une amorce pour les goulus de mer.

Mais quoique Taheo fût revenu à *Wymoa*, il s'en falloit beaucoup qu'il eût cessé de craindre pour sa sûreté. Il ne voulut point d'abord se rendre à l'invitation que lui avoit faite le capitaine Douglas de venir sur l'*Iphigénie*, et donna pour excuse que, quelque temps auparavant, il avoit été maltraité par l'équipage d'un vaisseau qui avoit visité ces parages. Cependant, ses alarmes finirent bientôt par se dissiper. Il vint, de temps à autre, au vaisseau, et il se forma entre ces naturels et les Européens qui séjournoient parmi eux des relations d'amitié qu'on étoit fondé à regarder comme sincères, si l'on en croyoit les apparences.

Dans le même temps, le capitaine Douglas fut averti de se tenir en garde contre les desseins du roi ou d'Abinui son ministre (1). On le prévint aussi qu'il avoit beaucoup à craindre d'une certaine racine

(1) Ce chef est sans doute le même que celui dont il est parlé dans le voyage du capitaine *Dixon*, sous le nom d'Abbenooe, et qu'il vit à *Oneeheow* en juin

empoisonnée, connue particulièrement des habitans des *îles Sandwich*, laquelle, réduite en poudre, pouvoit être facilement répandue par tout le vaisseau ou jettée sur les habits des gens de l'équipage sans qu'on s'en apperçût : on ajouta que les effets de ce poison sont si terribles, que la plus petite quantité, respirée par la bouche ou par

1789. Janvier.

1786, et en février 1787. Voici le portrait qu'il en fait :

« Abbenooe est d'une taille moyenne, et paroît » avoir environ cinquante ans. Quand nous le vîmes » pour la première fois à *Oneeheow*, son corps étoit » presque couvert d'une lèpre blanche, et ses yeux » paroissoient affoiblis, ce qui étoit occasionné par » l'usage immodéré qu'il faisoit de l'*ava*; mais il cessa » d'en boire quand nous lui en eûmes fait sentir les » conséquences. On peut reconnoître avec certitude » les bons effets de ce régime ; sa peau avoit com- » mencé à reprendre sa couleur naturelle, ses yeux » paroissoient sains et pleins de vivacité, et il avoit » l'air d'être en parfaite santé et dans toute sa vigueur. » Il a un fils nommé Tyhéira, etc. ». Voyez le *Voyage fait autour du monde en* 1785, 86, 87 et 88 par le capitaine *Dixon*, traduit de l'anglois par le citoyen *le Bas*, premier volume, lett. XV et XXIV, pages 161 et 310.

Note du Traducteur.

1789. Janvier. les narines, suffisoit pour causer une mort prompte (1). Quoique le capitaine Douglas ne soupçonnât point des intentions aussi criminelles à Taheo, ni aux naturels ses sujets ; il crut que, dans tous les cas, il étoit de la prudence de déclarer hautement que si l'on faisoit la moindre tentative pour empoisonner aucune des provisions achetées dans l'île, il ne laisseroit pas en vie un seul des insulaires qu'on pourroit attraper.

Quoique le nombre des cochons et la quantité de racines qu'on avoit recueillis à *Atooi*, fussent loin de répondre à ce qu'on avoit espéré y trouver ; quoiqu'on ne réussît même pas toujours à se procurer les articles d'une nécessité indispensable, on saisit cette occasion pour faire sur le vaisseau les réparations les plus importantes : on raccommoda les voiles, les cordages et

---

(1) Le lecteur peut se rappeller ce qu'il a lu à ce sujet dans le n°. V de l'*Appendix* du second volume, qui contient les instructions données par le capitaine *Meares* au capitaine *Douglas* en quittant la côte d'Amérique, page 359 et suiv.

Note du Traducteur.

lès manœuvres. On résolut ensuite de faire voiles vers *Oneeheow ;* et comme Namitahaw (1), six de ses parens, et quatre femmes manifestèrent le desir d'accompagner la femme et l'enfant de Tianna à *Owhyhee*, le capitaine Douglas les prit tous sur son bord, se flattant qu'ils lui seroient d'une grande utilité en lui facilitant les moyens de s'approvisionner de tout ce dont il avoit besoin dans l'île qu'il alloit visiter avec eux. — 1789. Janvier.

Le mercredi, 18 février, à deux heures de l'après-midi, les deux vaisseaux furent sous voiles. Au coucher du soleil, la baie de *Wymoa* gisoit nord-est. Le 19, à midi, l'extrêmité sud-ouest d'*Oneeheow* couroit ouest, à la distance d'un mille seulement. — Février. Mercredi 18. Jeudi 19.

---

(1) Il est nommé Namaitahaite dans la relation du Voyage du capitaine *Dixon*. C'étoit à ce même chef que lès gens de son équipage avoient donné le surnom de *Long-Shanks*, c'est-à-dire, longues jambes, parce qu'il étoit extrêmement grand et mince, et que ses cuisses et ses jambes paroissoient beaucoup trop longues pour son corps. *Voyage du capitaine Dixon*, etc. page 311 et suiv.

Note du Traducteur.

1789. Février. Mais le vent commençant à souffler par violentes raffales du nord-ouest, et le capitaine Douglas s'appercevant que les vaisseaux avoient dérivé considérablement au sud et à l'est d'*Oneeheow* et d'*Atooi*, et jugeant que, selon toute apparence, le vent continueroit d'être à l'ouest, on se détermina à courir sur *Woahoo*, pour y prendre des rafraîchissemens, et y faire de nouvelles provisions. Car on venoit de tuer le dernier porc. En conséquence, le samedi 21, à quatre heures de l'après-midi, le vent fraîchissant du nord-nord-ouest, on porta sur *Woahoo*. Le jour suivant, à midi, on dépassa la pointe occidentale de la baie de *Witetee*. La sonde rapportoit alors de quatorze à trois brasses d'eau; on étoit à cinq ou six milles de distance de la côte. Le capitaine Douglas observe que ce basfond a beaucoup plus d'étendue qu'aucun de ceux qu'il a rencontrés dans ces îles, et qu'il git par les 21 degrés 22 minutes de latitude nord, et les 202 degrés 15 minutes de longitude Est de Greenwich.

Lundi 23. Le matin du 23, on vint jetter l'ancre dans le même endroit où l'on avoit mouillé la première fois. A neuf heures, Titeeree

se rendit à bord, et quelques - uns des personnes de l'équipage l'ayant informé du prix excessif auquel on avoit porté les diverses provisions achetées à *Atooi*, il trouva tout naturel de se montrer aussi exigeant qu'on l'avoit été dans cette île voisine ; et, pour un seul porc, il demanda une quantité assez considérable de poudre et de munition, car ces articles étoient ceux qu'ils recherchoient alors de préférence à tous autres. On fut donc obligé de recourir à des moyens très-puissans et très-efficaces pour se procurer les rafraîchissemens nécessaires.

1789. Février.

Le 24, à midi, le capitaine Douglas crut devoir profiter d'une brise fraîche qui s'élevoit de l'ouest, pour cingler vers *Owhyhee*, espérant trouver dans cette île une plus grande quantité de provisions, et à des conditions plus raisonnables.

Mardi 24.

Le 2 mars, à midi, l'île d'*Owhyhee* couroit de nord-mi-ouest en sud-est-quart-sud, à deux lieues environ de la côte. Tianna arriva bientôt à bord. Il venoit d'une partie de l'île nommée *Toee-Hye*. Après avoir satisfait aux mouvemens de la nature qui parloit fortement à son cœur au moment où il revit sa femme et son enfant, et s'être

Mars. Lundi 2.

1789. Mars. livré à tous les transports de la joie qui l'oppressoit, il conduisit le vaisseau dans une baie appellée *Tiroway* par les naturels. A quatre heures de l'après-midi, on vint mettre à l'ancre par seize brasses d'eau, sur un fond de beau sable. Les deux extrêmités gisoient sud-sud-est-mi-est, à la distance d'environ un mille et demi de la côte. Dans la soirée, on reçut des rafraîchissemens en abondance, graces aux soins attentifs de Tianna. Le 3, de grand matin, on envoya l'iole pour sonder la baie. Elle trouva tout au travers un fond de bonne tenue, par quatorze à vingt-deux brasses d'eau, sur un beau sable brun.

Le roi ayant été à la pêche ne fut de retour qu'à quatre heures de l'après-midi. Il arriva alors, accompagné de la reine son épouse, et de sa fille; ils étoient sortis de leurs lourds canots, avoient congédié leur nombreuse suite, et montoient deux pirogues légères. Il parut très satisfait de revoir le capitaine Douglas; lui dit qu'il espéroit que Tianna avoit eu, pendant son absence, toutes les attentions possibles pour l'équipage; et l'assura qu'il étoit le maître absolu de disposer de toute sa puissance dans l'île,

ainsi que de tout ce qu'il y possédoit. La quantité de rafraîchissemens dont le vaisseau fut approvisionné par ses soins, et le zèle touchant avec lequel il s'efforçoit de prévenir le capitaine Douglas jusques dans ses moindres desirs, ne laissèrent en effet aucun doute sur la sincérité de ses protestations. 1789. Mars.

Le jour suivant, de bonne heure, Tome-homy-haw, Tianna et plusieurs autres chefs vinrent à bord de l'*Iphigénie*, et bientôt après, le roi renvoya toute la compagnie, à l'exception de Tianna. Ayant ensuite jetté sur les épaules du capitaine Douglas un manteau de plumes, au nom du souverain de l'île, et au sien personnellement, il commença à lui révéler le secret de la situation politique des *îles Sandwich*. Mercredi 4.

Il lui apprit que Taheo, roi d'*Atooi*, et Titeeree, souverain des îles *Mowee*, *Ranai*, *Morotoi* et *Woahoo*, avoient formé un traité avec Terreemoweeree, ce fils de Terreeoboo, qui survivoit à son père, et qui demeuroit sur le côté du vent de l'île; que le but de ce traité étoit de détrôner Tome-homy-haw et de lui ravir sa puissance, pour le punir d'avoir permis à Tianna

1789. Mars. de se fixer à *Owhyhee*. Il ajouta que les capitaines Portlock et Dixon avoient fourni à Taheo une grande quantité d'armes et de munition, *sous la condition expresse qu'il ne donneroit aucuns secours, de quelque nature qu'ils fussent, au capitaine Meares;* et pour prouver la vérité de ce qu'il lui disoit, il lui cita *la réception qui avoit été faite derniérement à ce marin dans l'île d'Atooi*, où il ne put trouver aucune espèce de rafraîchissemens (1). Tianna lui déclara alors, les yeux mouillés de larmes, et dans les termes les plus affectueux, combien il craignoit que le capitaine Meares et son

(1) On trouvera réunis à la fin de ce troisième volume quelques morceaux extraits du Voyage des capitaines *Portlock* et *Dixon*. Ces fragmens qui contiennent les détails de la rencontre de ces officiers avec le capitaine *Meares* dans l'*entrée du Prince Guillaume*, et de la conduite qu'ils crurent devoir tenir à son égard, mettront le lecteur à portée de prononcer entre les reproches faits par eux au capitaine *Meares*, et la justification de ce dernier, insérée dans la relation de son premier Voyage, en 1786, sur le vaisseau le *Nootka*. Voy. dans le premier volume de ces *Voyages* la note de la page 52 et suiv.

Note du Traducteur.

équipage n'eussent cruellement souffert de la disette de provisions avant de gagner *Macao*, si, toutefois, il étoit parvenu à achever son voyage à la Chine. L'entretien qui dura très-long-temps se termina par la prière qu'ils firent au capitaine Douglas de leur laisser deux de ses gens jusqu'à son retour d'Amérique, un pierrier, son fusil de chasse, et toutes les autres armes qu'il pourroit se dispenser d'emporter, ainsi que de la munition. 1789. Mars.

Les préparatifs que le capitaine Douglas avoit remarqués dans les autres îles, et les instances réitérées qu'on lui avoit faites pour obtenir des mousquets, de la poudre et toute espèce de munitions, le portèrent à accorder quelque confiance au projet dont Tianna venoit de l'entretenir. Il acquiesça donc à la partie de leur demande qui concernoit les armes à feu, et ordonna sur le champ au charpentier qui étoit à terre, de dresser sur l'un des plus grands canots doubles un affût pour recevoir le pierrier (1).

---

(1) Le pierrier est une espèce de petite pièce d'artillerie, une sorte de petit canon monté sur un chande-

1789. Mars. Jeudi 5. Le jour suivant, dans l'après-midi, le charpentier ayant achevé cette besogne, on amena la pirogue bord à bord de l'*Iphigénie ;* on monta alors le canon : mais ce ne fut qu'avec la plus grande peine que le roi parvint à accoutumer ses naturels à tenir la pagaye en main pendant qu'on déchargeoit la pièce.

Vendredi 6. Le 6, à six heures du matin, le vent étant du sud et de l'est, on fit signal au roi de venir à bord. Quand il y fut arrivé, on mit à la voile, et l'on porta sur la baie de *Toee-Hye*. Le roi étoit accompagné de la reine, de Tianna, et d'autres principaux chefs, tandis que ceux d'un rang moins distingué suivoient le vaisseau, dans une flotte composée de trente pirogues. La baie de *Tiroway* qu'on venoit de quitter,

---

lier au lieu d'affût, et qui sert particuliérement dans les vaisseaux pour tirer à l'abordage, des pierres, cailloux, balles et ferremens empaquetés, et bien serrés dans des sacquets ou cartouches. Voyez, sur ce mot, le Vocabulaire de Marine du citoyen *Lescallier*, et la figure 49 de la planche 6 de la seconde partie de ce Vocabulaire.

Note du Traducteur.

est infiniment supérieure, sous beaucoup de rapports, à celle de *Karakakooa* (1). Le fond est de bien meilleure tenue; on n'y rencontre pas un seul morceau de roche de corail. Ajoutez que les vaisseaux peuvent mettre en panne à une distance de la côte telle que, si le vent vient à souffler, il leur est facile de s'éloigner de terre en toute sûreté. La latitude du vaisseau à l'ancre étoit de 19 degrés 41 minutes nord. A quatre heures et demie passées de l'après-midi, on laissa tomber la seconde ancre par dix brasses d'eau, en face du village de *Toee-Hye*. Les deux extrêmités de cette vaste baie couroient de sud-ouest-quart-sud en nord-ouest-quart-nord, à trois milles de distance de la côte.

1789. Mars.

(1) Cette baie n'avoit pas paru un meilleur mouillage au capitaine *Dixon*. « Comme nous avions trouvé, » est-il dit dans la lettre XX de ses Voyages, que la » baie de *Karakakooa* étoit, à plusieurs égards, un » mauvais mouillage, nous résolûmes de chercher une » autre baie qui gît au sud-ouest. Cette baie avoit été » visitée par le capitaine *Cook* lorsqu'il vint dans cette » île ». *Voyage autour du monde*, etc. par le capitaine *Dixon*, prem. vol., lettre XX, page 240.

Note du Traducteur.

1789. Mars. Samedi 7. Dans la soirée, le roi se rendit à terre avec sa compagnie, et, le matin du jour suivant, il envoya à bord un présent qui consistoit en trente cochons, une grande quantité de salaisons, des noix de cocos, des patates et de la racine de *tarrow*. Comme le vent alizé souffloit alors grand frais, le capitaine Douglas pria qu'on voulût bien, s'il étoit possible, avoir la complaisance de lui procurer, sans délai, les diverses provisions qui lui étoient nécessaires, attendu qu'il lui tardoit de faire voiles vers l'Amérique. En conséquence, Tome-homy-haw dépêcha des couriers dans la partie la plus élevée du pays avec des ordres qui enjoignoient à chaque naturel, possesseur d'un cochon, de l'apporter sur le champ au village, sous peine de mort; et le lendemain matin, sur les dix

Dimanche 8. heures, il arriva lui-même avec un présent de cinquante porcs, dont quelques-uns pesoient quinze *stones* (1). Dans le courant

(1) Le *stone* est du poids de huit livres à Londres, et de douze à Hereford. Ainsi, en s'en tenant au poids de Londres, ces cochons devoient peser cent vingt livres. *Note du Traducteur.*

de la journée, il envoya à bord d'autres objets également nécessaires, et, entr'autres articles, douze oies. Une circonstance digne de remarque, c'est que, vers le même temps, il arriva dans la baie un canot qui apportoit un coq et une poule. Ces deux volatiles alloient dans les environs du village de *Wipeeo* pour engendrer. On assura au capitaine Douglas que la poule avoit déjà couvé deux fois en différentes parties de l'île, et qu'elle avoit élevé vingt poussins ; d'où l'on peut conclure que, sous quelques années, les oiseaux de cette espèce abonderont dans ces îles. 1789. Mars.

Le soir du même jour, le capitaine Douglas, après avoir fait présent au roi et à Tianna de quelques armes à feu et d'un peu de munition, prit congé de ces insulaires. A minuit, on fut sous voiles. Le jour suivant, à midi, la latitude étoit de 20 degrés 21 minutes nord. On avança alors vers *Woahoo*. On se procura, dans cette île, une quantité considérable de bois, et l'on y augmenta, jusqu'à certain point, la provision de *tarrow* et de canne à sucre ; on continua ensuite de faire route pour Lundi 9.

1789. Mars. Jeudi 12. Vendredi 13.

gagner *Atooi*. Dans la soirée du 12, on vint mettre à l'ancre à deux milles environ à l'est du mouillage. Le 13, à la pointe du jour, on détacha les chaloupes, et l'on remorqua le vaisseau dans l'endroit où il avoit mouillé la première fois. Taheo et les autres principaux chefs étoient allés à *Punna*. Il ne restoit en ce moment à *Wymoa* de personnage important qu'Abinui, qui envoya un cochon au vaisseau, mais qui ne jugea pas à propos d'accompagner son présent.

Samedi 14.

Le matin du 14, la chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau. Ce jour, il s'éleva entre les gens qui étoient de service, une querelle si violente qu'ils tirèrent le couteau les uns contre les autres; et M. Viana s'étant mis en devoir de les séparer, un matelot, nommé Jones, le menaça de l'assommer. Comme un pareil désordre, s'il n'eût pas été réprimé à temps, pouvoit avoir des suites qui seroient infailliblement devenues très-funestes, le capitaine Douglas ordonna que Jones fût puni sur le champ. Ce mauvais sujet voulut se soustraire au châtiment qu'il avoit mérité, et courut

courut, en proférant les plus horribles imprécations, vers la hune de misaine, dans l'espoir de rencontrer sur son passage les mousquetons qu'on tenoit ordinairement tout chargés et tout amorcés, en cas d'attaque de la part des naturels. Mais le capitaine Douglas l'empêcha de réussir dans son criminel projet, en tirant un coup de pistolet par dessus sa tête, et en le menaçant d'une seconde décharge s'il faisoit encore un pas. Cependant, comme il ne pouvoit douter que plusieurs personnes de l'équipage ne fussent disposées à le soutenir, il lui ordonna, ou de se soumettre de bon gré à la peine qu'il avoit encourue, ou de quitter le vaisseau, ce qu'il fit sans hésiter, et la tranquillité fut à l'instant rétablie. 1789. Mars.

Lorsqu'on eut fait de l'eau, comme les besoins du vaisseau l'exigeoient, le même jour, sur les cinq heures de l'après-midi, on remit à la voile pour gagner *Oneeheow* où l'on espéroit se procurer une nouvelle provision d'ignames. Mais les vents contraires, et un fort courant du nord s'opposant à ce qu'on reconnût la *baie*

1789. Mars. *d'Yam* (1), on fut forcé, pour éviter d'être poussés sous le vent, de porter sur l'autre baie. Le jour suivant, dans l'après-

Dimanche 15. midi, on laissa tomber l'ancre par treize brasses d'eau; les deux extrêmités couroient de sud-quart-est au nord-quart-est : au même moment, la petite île de *Tahoora* gisoit sud-sud-ouest-mi-ouest, à un mille et demi de distance de la côte. Dans la soirée, le capitaine Douglas ayant été instruit du complot formé par plusieurs des matelots de déserter sur l'iole, donna ordre aux officiers de faire faire une sentinelle très-exacte. Malgré ces précautions, le quartier-maître et deux matelots trouvèrent, pendant la nuit, le moment de se rendre à terre dans quelques-unes des pirogues qui élongeoient le vaisseau. Ils avoient conçu le projet de partir avec la chaloupe, et de faire feu sur le vaisseau au même moment; mais une fois qu'ils avoient été convaincus

---

(1) Ou des *Ignames*, ainsi nommée, sans doute, de la grande quantité de plantes de cette espèce qui croissent dans son voisinage.

Note du Traducteur.

de l'impossibilité de réussir dans cette infernale entreprise, ils s'étoient déterminés à saisir l'instant favorable de s'éloigner de l'île. Deux d'entr'eux, cependant, ne tardèrent pas à être ramenés au vaisseau par les soins et le zèle vraiment actif de l'honnête *Vendredi*, ce naturel d'*Oneehèow*, dont il a déjà été parlé dans cet ouvrage avec toutes les expressions de l'estime due à ses aimables qualités et à son excellent caractère (1). Mais la violence du ressac ne permit pas que le quartier-maître, qui étoit le principal instigateur de cette infame trahison, pût rejoindre le vaisseau ; on l'abandonna donc à son malheureux sort. La situation des deux navires étoit très-critique en ce moment : le besoin de divers articles indispensables s'y faisoit impérieusement sentir. De plus, la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* avoit perdu son ancre, de sorte que le capitaine Douglas qui, d'après ses instructions, devoit avancer au nord, se vit forcé de ne point les suivre, et de faire

1789.
Mars.

(1) Voyez dans ce volume le chap. XXV, page 67 et suiv.

Note du Traducteur.

1789. Mars. voiles sans délai vers la côte d'Amérique; où il avoit toute raison d'espérer qu'il rencontreroit un vaisseau de Chine.

Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis que l'*Iphigénie* et la goëlette étoient dans ces îles; et il faut rendre ici une grande justice au capitaine Douglas, c'est qu'il s'y conduisit avec une telle circonspection dans toutes ses relations avec les naturels qui les habitent, qu'il réussit constamment à éviter toute espèce de dispute avec eux.

1789. Mars.

CHAPITRE XXXI ET DERNIER.

*Les vaisseaux quittent l'île d'Oneeheow, et se mettent en route pour regagner la côte nord-ouest d'Amérique.—Passage à l'île des Oiseaux.—Circonstance particulière concernant le compas. — Arrivée de l'*Iphigénie *et de la* Côte Nord-Ouest d'Amérique *à l'entrée de Nootka. —Le dernier de ces deux navires part pour aller faire un voyage de trafic ; motifs qui donnent lieu à ce voyage. — Arrivée d'un vaisseau espagnol. — Conduite du commandant. Il s'empare de l'*Iphigénie. *— Ce vaisseau est obligé de quitter l'entrée de Nootka, et de faire route au nord. — Trafic avec les naturels de la côte. — On mouille à la hauteur d'un village nommé le fort Pitt.—Description de l'entrée de Buclugh. — Mouillage dans l'anse de Haines. — La guerre est sur le point de s'allumer entre deux tribus de naturels. —Moyens mis en œuvre pour*

1789. Mars. *la prévenir. — Détails sur la baie de Mac-Intire. —Le canal de Cox, examiné. — Projet formé par les naturels de s'emparer du vaisseau. —Leurs femmes viennent le révéler au capitaine Douglas. — Conduite bienveillante et généreuse d'un chef nommé Blakow.— — Tout le fer en barre est distribué chez ces naturels. —Traversée du canal de Cox. — Trafic avec les naturels de Tartanee. —Départ de la côte d'Amérique. — Retour aux îles Sandwich. — Le capitaine Douglas et son équipage ont le bonheur d'échapper à un complot tramé contr'eux par le roi et les chefs d'Owhyhee. — Il relâche dans différentes îles pour y prendre de nouvelles provisions. —Il continue sa route vers la Chine, et arrive dans la rade de Macao, etc.*

APRÈS avoir fait provision d'ignames pour environ un mois, les deux vaisseaux
Mercredi 18. mirent à la voile, et, le 18, ayant perdu de vue l'île d'*Oneeheow*, ils avancèrent de

conserve au nord-ouest, avec le vent de nord-nord-est. Le jour suivant, à trois heures du matin, on vit la terre de l'avant, et à quatre heures, comme on la serroit de très-près, on mit en panne jusqu'à la pointe du jour. 1789. Mars.

Cette île ou rocher a la forme d'une selle, étant élevée à chaque extrémité, et très-basse dans le milieu. La partie sud est couverte de verdure; mais sur les côtés nord, ouest et est, ce n'est qu'une roche stérile, perpendiculairement escarpée, et qui ne paroît guère accessible qu'à la gent emplumée qui y abonde de toutes parts. Aussi fut-elle nommée l'*île des Oiseaux*. Elle git par 23 degrés 7 minutes de latitude nord, et 198 degrés 10 minutes de longitude Est, au moyen de plusieurs observations sur les distances du soleil et de la lune.

Il n'arriva, pendant le retour de l'*Iphigénie* et de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* à l'*entrée de Nootka*, aucun événement qui soit digne d'être rapporté. Ces deux vaisseaux éprouvèrent l'un et l'autre tous les maux qu'entraîne ordinairement avec soi, comme on peut le présumer, le manque absolu de divers articles néces-

1789. Avril. saires pour la navigation du vaisseau, et pour l'entretien des personnes de l'équipage. Il ne sera cependant pas inutile d'observer ici qu'au commencement d'avril, on se trouva pendant deux ou trois jours de suite dans l'impossibilité de régler la route des vaisseaux, attendu que, sur chacun d'eux, les compas avançoient de quatre ou cinq points en un moment. Le capitaine Douglas remarque qu'il éprouva l'année dernière le même phénomène à-peu-près dans la même latitude. La latitude étoit, en ce moment, de 36 degrés 19 minutes à 36 degrés 10 minutes nord; et la longitude, de 208 degrés 15 minutes à 210 degrés 13 minutes (1).

Les détails de tout ce qui concerne l'*Iphigénie*, depuis son retour à l'*entrée de Nootka*, ainsi que de la conduite du com-

---

(1) Le capitaine *Meares*, en rapportant ici la latitude et la longitude de l'*Iphigénie* et de l'autre vaisseau, ne parle que de celles qu'on put déterminer par approximation et par l'estime. Le dérangement instantané des compas ne permit pas de parvenir alors à des résultats positifs.

Note du Traducteur.

mandant espagnol qui est devenue l'occasion d'une querelle élevée entre l'Angleterre et l'Espagne, sont rapportés tout au long dans le Mémoire présenté par moi à la chambre des communes. Je me contenterai donc ici de renvoyer le lecteur à l'Appendix de ce volume, où il trouvera le Mémoire en question avec d'autres pièces diverses qui renferment le développement des plans et des opérations de la compagnie dont les associés ont eu pour but l'établissement d'un commerce entre la Chine et la *côte nord-ouest d'Amérique* (1).

1789. Avril.

(1) Ce Mémoire, présenté à la chambre des communes, le 13 mai 1790, et dont la copie forme, dans le volumineux appendix de l'ouvrage du capitaine *Meares*, le N°. Ier des pièces relatives à la capture des vaisseaux l'*Iphigénie* et la *Côte Nord - Ouest d'Amérique* dans l'*entrée de Nootka*, contient, en effet, tous les détails de cet événement. Il y est dit que « le 24 avril 1789, l'*Iphigénie* fut de retour à » l'*entrée de Nootka*, et que la *Côte Nord-Ouest* » *d'Amérique* y arriva peu de jours après; que ces » deux vaisseaux trouvèrent, en entrant dans ce port, » deux bâtimens américains qui y avoient hiverné; » l'un nommé la *Columbia*, l'autre le *Washington*; » que, le 29 du même mois, la *Côte Nord-Ouest*

1789. Juin. Mercredi 3.

L'*Iphigénie* ayant reçu du commandant espagnol la permission de partir (2), quitta

---

» *d'Amérique* partit pour aller trafiquer au nord, et » aussi pour reconnoître l'*Archipel de Saint-Lazare*; » que, le 6 mai, l'*Iphigénie* étant à l'ancre dans » l'*entrée de Nootka*, un vaisseau de guerre espa- » gnol de vingt-six canons, nommé la *Princesse*, com- » mandé par *Don Joseph - Etienne Martinez*, qui » avoit fait voiles du *port San Blas*, dans la pro- » vince du Mexique, vint mouiller dans l'*entrée de* » *Nootka*, et y fut rejoint le 13 du même mois par » un senau espagnol, de seize canons, appellé le *San* » *Carlos*, lequel étoit parti aussi de *San Blas*, chargé » d'artillerie, et d'autres munitions de guerre; que, » depuis l'époque de l'arrivée de la *Princesse* jusqu'au » 14 mai, le capitaine Douglas et les officiers espa- » gnols se traitèrent avec des égards réciproques et » toutes les marques de la politesse qu'ils devoient » attendre les uns des autres; que, même, on obtint » de Don Martinez différentes provisions pour les » besoins du vaisseau; mais que, ce jour même, le » capitaine Douglas reçut ordre de se rendre à bord » de la *Princesse*, et qu'il ne fut pas médiocrement » surpris d'entendre *Don Martinez* lui déclarer qu'il » avoit des ordres de son roi de s'emparer de tous » les vaisseaux et bâtimens qu'il pourroit trouver sur » la côte, et que lui, commandant de l'*Iphigénie*, » étoit, dès ce moment même, son prisonnier; qu'en

l'*anse des Amis*, comme on peut le voir dans le Mémoire, et continua sa route en 1789. Juin.

» conséquence, *Don Martinez* ordonna à ses offi-
» ciers de prendre possession de l'*Iphigénie*, au nom
» de sa majesté catholique; ce qu'ils firent sur le
» champ, et que les officiers et l'équipage du vaisseau
» furent transportés sans délai à bord des vaisseaux
» espagnols, comme prisonniers, employés, à l'ins-
» tant même, aux forges, ou accablés des plus mau-
» vais traitemens; et qu'au retour de la *Côte Nord-*
» *Ouest d'Amérique* dans le port de *Nootka*, le 9
» juin, ce vaisseau fut également saisi par des cha-
» loupes de *Don Martinez*; que cet officier espagnol,
» après s'être ainsi rendu maître de la *Côte Nord-*
» *Ouest d'Amérique*, l'employa à un voyage de tra-
» fic, d'où ce vaisseau revint au bout d'environ vingt
» jours avec soixante-quinze pelleteries, etc. ».

Telles sont les particularités les plus intéressantes qu'on trouve dans ce Mémoire, relativement aux deux vaisseaux commandés par le capitaine *Douglas*. Je les ai rapportées ici parce qu'elles sont nécessaires à connoître, quand on a suivi la marche du capitaine *Douglas* jusqu'à son retour à l'*entrée de Nootka*. Elles rempliront, en effet, pour le lecteur, la lacune qui existe dans la relation de l'expédition de cet officier depuis le commencement d'avril jusqu'aux premiers jours de juin, intervalle pendant lequel se sont passés les événemens dont le Mémoire a pour objet de rendre

1789. Juin. Jeudi 4. portant au nord, avec le vent au sud-est. Le 4, au coucher du soleil, l'extrêmité mé-

---

compte. Le reste m'a paru d'un intérêt moins général en ce qu'il ne s'y agit que de la conduite du commandant espagnol, dont la révoltante déloyauté mérite d'ailleurs le plus souverain mépris.

Les autres pièces qui suivent sont, 1°. la copie d'une lettre du capitaine *Meares* au capitaine *Colnett*, commandant du vaisseau l'*Argonaute*, qui éprouva de la part de *Don Joseph Martinez* la même trahison que le capitaine *Douglas*, ladite lettre datée du 17 avril 1789 : 2°. des extraits d'une lettre du capitaine *Meares* au même, datée de Macao, le 25 avril 1789 : 3°. une obligation souscrite le 26 mai 1789, à bord de la frégate espagnole *Notre-Dame du Rosaire*, autrement la *Princesse*, par le capitaine *Douglas*, au nom et comme fondé de pouvoirs de *Jean Cawalho*, habitant et trafiquant de Macao, de rendre le vaisseau l'*Iphigénie* à sa majesté catholique le roi d'Espagne, s'il est estimé de bonne prise : 4°. l'extrait d'une lettre du capitaine *Meares* au capitaine *Douglas*, commandant l'*Iphigénie*, datée en mer du 2 février 1788 : 5°. l'extrait d'une lettre du capitaine *Meares* à *R. Funter*, second officier de la *Felice*, commandant le vaisseau la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, datée de l'*anse des Amis*, *entrée de Nootka*, le 10 septembre 1788 : 6°. la déposition de *Guillaume Graham*, matelot à bord de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*,

ridionale des *îles Charlotte* couroit d'ouest-nord-ouest en ouest-quart-sud, à deux 1789. Juin.

---

faite le 5 mai 1790 pardevant *Sampson Wright*, chevalier, l'un des juges de paix du comté de *Middlesex ;* ladite déposition contenant le récit des faits avancés dans le Mémoire, et dont ce matelot a été le témoin oculaire : 7°. le reçu de deux cent trois peaux de loutres, donné à *R. Funter* par *T. Hudson* le 2 juillet 1789, dans l'*anse des Amis, entrée de Nootka :* 8°. un certificat de l'embarquement de quatre-vingt-seize pelleteries à bord de la *Columbia*, par permission d'*Etienne-Joseph Martinez*, (il convient d'observer ici que, par suite des arrangemens réglés par ce perfide Espagnol, et auxquels une force beaucoup supérieure força les Anglois de se soumettre, l'équipage de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* partit de l'*entrée de Nootka* sur la *Columbia*) ledit certificat daté du *port Saint-Laurent*, dans l'*entrée de Nootka*, le 14 juillet 1789 : 9°. la déposition des officiers et des matelots à bord de la goëlette la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, faite à Canton, en Chine, le 5 décembre 1789, et reçue par *J. Harrison* le jeune, principal subrecargue : 10°. un reçu de diverses provisions transportées du senau l'*Argonaute* sur le vaisseau américain la *Columbia*, ledit reçu délivré par *J. Kendrick* le 13 juillet 1789 : 11°. un extrait du journal de l'*Iphigénie*, contenant des observations météorologiques et nautiques faites en mer, ainsi que le détail des oc-

1789. Juin. Vendredi 5. lieues de distance. Le jour suivant, à midi, le temps se chargea d'une brume épaisse : la latitude étoit, par estime, de 52 degrés

---

cupations de l'équipage de ce vaisseau, depuis le 2c avril 1789 jusqu'au 2 juin de la même année, c'est-à-dire, jusqu'au jour où il repartit de l'*entrée de Nootka*, avec l'autorisation du commandant espagnol, 12°. des copies de lettres de *R. Duffin* au capitaine *Meares*, écrites de l'*entrée de Nootka*, en date du 12 juillet 1789, et des réponses de *R. Duffin* : 13°. un état des pertes actuellement connues, et des pertes présumées qu'ont eu à supporter les marchands de Londres et de l'Inde, associés, par la capture des deux vaisseaux : 14°. enfin, l'inventaire du navire appartenant à *Jean Cawálho* et compagnie, de Macao, et pris par ordre de *Don Etienne-Joseph Martinez*, commandant espagnol ; toutes pièces justificatives des faits énoncés dans le grand Mémoire présenté par le capitaine *Meares* à la chambre des communes, mais que j'ai cru pouvoir me dispenser de publier tout au long, parce qu'elles n'offrent rien de plus intéressant pour le commerce entre la côte nord-ouest d'Amérique et la Chine, que les cinq numéros placés, comme Appendix, à la fin de chacun des deux premiers volumes de cette traduction, les seuls qui m'aient paru dignes d'être présentés en entier à la curiosité publique.
Note du Traducteur.

(2) Elle partit seule, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

33 minutes nord; la longitude, de 228 de- 1789.
grés 27 minutes Est. Juin.

Dans la matinée du 6, la brume se dissipa ; on vit un grand nombre de loutres de mer se jouer autour du vaisseau. A onze heures, on découvrit une petite île stérile. A midi, la latitude étoit, par estime, de 54 degrés 7 minutes nord; la longitude, de 229 degrés 9 minutes Est. A trois heures de l'après-midi, le courant ayant poussé le vaisseau sous le vent, et hors de la vue de l'île, comme on se trouva alors environné d'un grand nombre de petites îles et de rochers, on avança pour chercher quelqu'abri sûr avant la nuit. A cinq heures, on passa entre une île basse et la terre-ferme. A dix heures, on eut calme tout plat, et le courant fit descendre le vaisseau vers une petite île. En ce moment, quatre-vingts brasses de ligne de sonde ne rapportoient point de fond. On mit donc les chaloupes

Samedi 6.

L'équipage de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* quitta cette même *entrée*, monté sur l'un des deux vaisseaux américains.

Note du Traducteur.

1789. Juin. à la mer, et, comme on vouloit s'éloigner de l'île, elles remorquèrent le vaisseau à vingt-six brasses d'eau de profondeur : on y laissa tomber l'ancre de touée sur un fond de vase molle.

Dimanche 7. Le lendemain, à la pointe du jour, on se trouva sur une eau basse, et l'on découvrit une chaîne de rochers à fleur d'eau, à moins d'une encablure du vaisseau. Une brise s'étant alors élevée, on leva l'ancre, et l'on fit de la voile pour sortir du *canal*. A onze heures, le vent tomba; on jetta l'ancre de touée par cinquante-cinq brasses d'eau, à l'entrée même du *canal*. A midi, le vent souffla de sud-est; on leva l'ancre à l'instant, et l'on gouverna sud-ouest. Une observation donna 54 degrés 45 minutes de latitude nord, et 229 degrés 15 minutes de longitude Est.

Le temps étoit devenu alors très-doux et très-agréable. Dans l'après-midi de ce jour, on apperçut de bonne heure un canot qui avançoit vers le vaisseau à force de rames. On diminua donc de voiles pour lui laisser le temps d'arriver, et l'on acheta trois *cotsacks* de peau de loutre de mer

Le

Les naturels donnèrent à entendre au capitaine Douglas qu'il y avoit beaucoup plus de *nickees* dans un village qu'ils lui montrèrent. Il vira donc vent arrière, et porta au nord-est, de conserve avec le canot. A six heures, on laissa tomber l'ancre de touée par trente-cinq brasses d'eau, en face d'un village situé sur un rocher élevé, et qui semble un fort. Cette place qui git par 54 degrés 58 minutes de latitude nord, et 229 degrés 43 minutes de longitude Est, reçut du capitaine Douglas le nom de *Fort Pitt*. On acheta des naturels plusieurs peaux de loutres; mais le lendemain, dès le matin, comme il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût trafiquer davantage dans ces parages, on appareilla, et l'on fit route à l'ouest. A midi, l'on observa la latitude : elle se trouva être de 54 degrés 46 minutes, et la longitude, de 229 degrés 12 minutes.

1789. Juin.

Lundi 8.

Dans ce vaste *canal*, auquel on donna alors le nom de canal ou d'*entrée de Buc-clugh*, il y a plusieurs bras ou branches dont quelques-unes prennent une direction d'est, et se prolongent aussi loin que l'œil peut atteindre. Une ou deux autres prenoient une direction de nord. L'opinion

1789. Juin. du capitaine Douglas est qu'elles communiquent avec le *Port Meares* et avec l'*entrée de la Loutre de Mer*. Les deux caps qui forment le canal de *Bucclugh* furent nommés, l'un le *cap Farmer*, l'autre le *cap Murray*. Le premier qui est le plus méridional, gît par les 54 degrés 35 minutes de latitude nord, et par les 229 degrés 16 minutes de longitude Est ; le second est situé au 54e degré 43 minutes de latitude nord, et au 228e degré 10 minutes de longitude Est. Une île basse qu'on avoit dépassée la veille, couverte d'arbres, qui a trois lieues environ en circonférence, et qui gît à la hauteur du *cap Farmer*, fut nommée *île de Pétrie*. Elle est située par les 54 degrés 42 minutes de latitude, et par les 229 degrés 20 minutes de longitude. Une montagne élevée sur le côté occidental de l'*entrée*, et où l'on crut distinguer un village avec les lunettes d'approche, reçut le nom de *Mont-Saint-Lazare*. Il gît par 54 degrés 52 minutes de latitude nord, et par 228 degrés 56 minutes de longitude Est. A onze heures du soir, on fit de la voile pour éviter une petite île qui est située à la hauteur du *cap Murray*.

Le jour suivant, à midi, l'entrée du *Port Meares* couroit ouest-quart-nord ; mais comme on n'avoit que le cable de neuf pouces qu'on étoit parvenu à obtenir des Espagnols, le capitaine Douglas pensa qu'il ne seroit pas prudent de mettre en panne en cet endroit, à cause des vents de sud-est auxquels on se trouveroit ainsi exposé. Mais, se trouvant favorisé, au même moment, d'une bonne brise, il fit route droit vers le haut de l'*entrée*, et passa près de sept ou huit îles placées dans le milieu. Dans l'après-midi, un officier fut envoyé sur la chaloupe pour aller à la découverte de quelque mouillage bien abrité contre la violence des vents. Au bout d'environ trois heures, il fut de retour ; il avoit trouvé une belle anse, à quatre milles environ plus haut vers le commencement de l'*entrée*. A sept heures du soir, on laissa tomber l'ancre de poste par quinze brasses d'eau, sur un fond de sable et de coquillages, à la distance d'à-peu-près un demi-mille de la terre de babord, et environ à un mille de la terre de tribord.

1789. Juin. Mardi 9.

Le capitaine Douglas parle de ce havre comme du meilleur port qu'il ait rencontré

1789. Juin. sur la côte d'Amérique. A l'entrée, il n'y a pas plus d'un demi-mille d'un rivage à l'autre ; une île est située à la hauteur de la côte ; elle a environ un mille de circonférence, de sorte qu'un vaisseau peut y mettre en panne, et y trouver un sûr abri contre tous les vents. Au bout de cette anse, c'est-à-dire, à deux milles environ de l'entrée, est une très-belle pointe de terre : dans le milieu, on distingue une petite île baignée tout autour par les flots de la mer. On lui donna le nom d'*anse de Haines*. Elle git par 54 degrés 57 minutes de latitude nord, et par 228 degrés 3 minutes de longitude Est.

Samedi 13.

On employa plusieurs jours de suite à acheter des fourrures, à s'approvisionner de poisson, d'huile, et à faire sur le vaisseau et dans les manœuvres quelques réparations devenues nécessaires. Il n'arriva rien de bien remarquable jusqu'au 17 dans l'après-midi, que les chefs des deux villages situés sur les deux côtés de l'anse, ayant eu ensemble quelqu'altercation, se disposèrent au combat. Une action qui, selon toutes les apparences, auroit été très-sanglante, étoit sur le point d'avoir lieu. Mais

Mercredi 17.

les femmes parvinrent à rétablir la paix. Après une contestation très-vive et très-bruyante, qui dura plus d'une heure, elles réussirent à réconcilier les deux partis. L'un des chefs fit le tour de l'*Iphigénie* en ramant, accompagné de ses canots, et chantant une chanson par laquelle il vouloit donner à entendre au capitaine Douglas qu'il ne s'étoit point mêlé de la querelle, tandis que l'autre parti fut reçu au village qu'habitoit sa tribu par les femmes et les enfans avec des cris de joie et des chants de triomphe. 1789. Juin.

Le 19, à huit heures du matin, il s'éleva une brise de sud-ouest; on appareilla, et l'on sortit de l'anse. A midi, les extrêmités de la terre, depuis le *cap Murray*, qui forme le *Port Meares*, couroient nord-est-quart-est jusqu'à une pointe élevée et saillante qui reçut alors le nom de *cap Irving*. Il gît par les 54 degrés 49 minutes de latitude nord, et par les 227 degrés 43 minutes de longitude Est. Les deux caps restent à-peu-près à l'est et à l'ouest l'un de l'autre. La pointe nord-ouest des *îles Charlotte* gisoit aussi sud-quart-ouest-mi-ouest, à douze ou quatorze lieues de distance. Vendredi 19.

1789. Juin. Le temps étoit doux et couvert ; le vent souffloit du sud-ouest. Au coucher du soleil, on crut appercevoir une *entrée* qui couroit sud-sud-ouest. On fit de la voile au travers d'une baie profonde, où la sonde rapportoit inégalement de vingt-six à onze brasses d'eau, à deux lieues de distance de la côte. Le vent commençant à tomber, on jetta l'ancre de touée. Les deux pointes qui forment la baie, restoient d'ouest un rhumb nord au nord-est-mi-est, à la distance de quatre milles de la côte. Elle fut nommée alors *baie de Mac-Intire*. Elle est située au 53e degré 58 minutes de latitude nord, et au 228e degré 6 minutes de longitude Est.

Samedi 20. Le matin du 20, la chaloupe fut envoyée vers le haut de la baie pour découvrir s'il y avoit quelque passage pour monter à l'*entrée*. L'officier qui la commandoit, rapporta à son retour que, vers le haut de la baie, il y avoit un amas de sable qui s'étendoit en travers, et sur lequel la chaloupe avoit échoué ; qu'au reste, tout portoit à croire que l'*entrée* en question étoit très-considérable. Plusieurs canots vinrent alors bord à bord. Le capitaine Douglas acheta ce qu'ils avoient apporté de fourrures, et re-

mit à la voile pour chercher une *entrée* qu'il avoit reconnue l'année précédente. A midi, le temps étoit excessivement couvert ; aussi n'y eut-il aucune observation de faite. 1789. Juin.

Dans l'après-midi, on envoya de bonne heure la chaloupe bien armée et bien équipée, pour examiner l'*entrée* et pour trouver quelque bon mouillage avec le secours de la sonde. Bientôt après son départ, on apperçut douze canots qui venoient vers elle, tandis que plusieurs autres arrivoient jusqu'au vaisseau. Le capitaine Douglas fit alors force de voiles pour atteindre la chaloupe qui avoit déjà donné signal de mouillage. A cinq heures, on laissa tomber l'ancre de poste par vingt-cinq brasses d'eau, à quatre milles environ de la côte, et à deux milles seulement d'une petite île stérile, et couverte de rochers. On ne tarda pas à apprendre qu'elle étoit le lieu de la résidence d'un chef nommé Blakow-Coneehaw, que le capitaine Douglas avoit vu sur la côte dans son dernier voyage. Ce chef se rendit sur le champ à bord ; et accueillit le vaisseau à son arrivée avec une chanson. Deux cents de ses naturels, chantant

1789. Juin. en chœur avec lui, formoient le concert le plus harmonieux et le plus agréable du monde. Quand il fut terminé, Blakow-Coneehaw fit au capitaine Douglas la politesse d'échanger son nom contre le sien, suivant l'usage adopté par les chefs des *îles Sandwich*.

Dimanche 21. A sept heures du soir, on porta vers le haut de l'*entrée*, et à neuf, on vint mettre à l'ancre par dix-huit brasses d'eau. On amarra alors le vaisseau avec l'ancre de touée. Au travers de ce *canal*, formé par les *îles de la Reine Charlotte*, et une île située à la hauteur de son extrêmité ouest, on trouva le flot très-rapide. Le passage prend sa route est et ouest pendant l'espace d'environ dix ou douze milles, et forme une communication avec la pleine mer. On lui donna alors le nom de *canal de Cox*. Peu de temps après qu'on eut amarré le vaisseau, la chaloupe partit pour aller sonder le milieu du canal. Mais quatre-vingts brasses de ligne ne rapportèrent point de fond, tandis que près des rochers, sur la côte de tribord, on avoit de vingt à trente brasses d'eau.

Dans la nuit précédente, deux canots

s'étoient approchés du vaisseau. Ils se tinrent long-temps sous rames, et descendirent avec le flot, dans l'intention, sans doute, de trouver l'équipage endormi. On pria les naturels qui étoient dedans de s'éloigner : dès qu'ils se virent découverts, ils s'empressèrent de gagner la côte à force de rames. Comme on n'avoit point donné d'ordres de tirer sur aucun canot, quelque suspect qu'il pût paroître, on laissa ces naturels se retirer sans les troubler. Il arriva par bonheur que, cette nuit-là, on avoit à bord plusieurs femmes. Elles parvinrent à faire entendre au capitaine Douglas que si lui ou les gens de l'équipage avoient l'imprudence de se livrer au sommeil, ils seroient infailliblement égorgés, attendu que le complot étoit formé par un nombre considérable de naturels de s'emparer du vaisseau aussitôt que les feux seroient éteints. En conséquence de cet avis, le canonnier reçut des instructions convenables, et dès que les feux furent éteints, ayant apperçu une pirogue qui avançoit parmi les rochers, il donna l'alarme, et tira sur elle un coup de canon qui fut accompagné à l'instant d'une décharge de

1789. Juin.

1789. Juin. plusieurs mousquets. Elle se vit donc forcée de rebrousser chemin avec la plus grande précipitation.

Lundi 22. Le lendemain matin, le vieux chef Blakow-Coneehaw fit un long discours de dessus le rivage ; et quelques-uns des gens de l'équipage s'étant mis en route sur la chaloupe pour aller à terre faire de l'eau, il sortit bientôt de derrière un rocher plus d'une quarantaine d'hommes qui montrèrent un dé à coudre, et quelques autres bagatelles semblables qu'ils avoient dérobées sur le vaisseau. Mais lorsqu'ils virent que le détachement qui approchoit dans la chaloupe n'avoit pas l'intention de leur faire du mal, ils prêtèrent leur secours de bonne grace et avec beaucoup d'empressement pour aider nos gens à couper du bois, et à descendre les tonnes pleines d'eau jusqu'au vaisseau. Quelque temps après, le chef vint à bord dans ses plus brillans atours qui formoient, comme on pourra le croire, une parure très-bizarre et très-extraordinaire. Quatre peaux d'hermine pendoient de chacune de ses oreilles, et une seulement de son nez. Lorsque le capitaine Douglas lui eut exposé le motif

qui l'avoit déterminé à faire tirer sur la pirogue dans la nuit précédente, il adressa une longue harangue à ses naturels, et après avoir assuré au capitaine Douglas que l'attentat projetté étoit le crime de quelques naturels de la tribu qui habitoit sur la côte opposée, il lui conseilla, s'ils osoient renouveller cette visite nocturne, de les tuer comme ils le méritoient. Il ajouta qu'il n'avoit quitté sa demeure que pour venir vivre bord à bord du vaisseau sous la protection duquel il vouloit se mettre, et que c'étoit lui qui avoit recommandé aux femmes de lui donner l'avis salutaire qu'il en avoit reçu. Ce bon vieillard rendit au capitaine Douglas, et de la manière la plus obligeante, tous les services qui dépendirent de lui. Il exerçoit sur tous les naturels de sa tribu une autorité supérieure de beaucoup à celle de tous les autres chefs qu'on avoit encore vus sur la côte d'Amérique.

1789. Juin.

Dans l'après-midi, le capitaine Douglas descendit dans la chaloupe, et courut au travers du canal sur une île située entre le vaisseau et le village de *Tartanee*, et invita le chef à être de la partie. Celui-ci

1789. Juin. ayant vu le capitaine Douglas arracher du persil sauvage et le manger, eut l'attention d'ordonner qu'on en portât tous les matins une quantité considérable à bord, ainsi qu'une petite provision de saumon.

Mardi 23. Le 23, à six heures du matin, ayant trouvé que le fond n'étoit pas de bonne tenue, on cingla, au travers du canal, vers un petit havre, nommé *havre de Beal,* sur le côté de *Tartanee*. A dix heures, on laissa tomber l'ancre par dix-neuf brasses d'eau, environ à une demi-encablure du rivage. On étoit fermé de terres de toutes parts; les grandes figures en bois de *Tartanee* gisoient est un rhumb nord; le village situé sur la côte opposée couroit sud-mi-ouest. Ce havre est situé par 54 degrés 18 minutes de latitude nord, et 227 degrés 6 minutes de longitude Est. Dans le passage de ce jour au jour suivant, l'eau fut très-haute en cet endroit, vingt minutes après minuit; la marée vient de l'ouest; elle a jusqu'à seize pieds de hauteur perpendiculaire. Celles de nuit s'élèvent à deux pieds de plus que celles de jour.

On employa les trois jours suivans à acheter des pelleteries, et à tout préparer

pour le départ ; mais comme la provision de fer étoit entiérement consommée, on se trouva forcé de couper les barres d'écoutille et les chaînes de galaubans. 1789. Juin.

Le matin du 27, aussitôt que le chef fut de retour, (il étoit allé à terre dans la soirée du jour précédent pour chercher des provisions fraîches) le capitaine Douglas donna l'ordre de démarrer. Une jolie brise s'étant alors élevée, on fut sous voiles à neuf heures et demie passées ; et l'on fit route au travers du *canal de Cox*, avec plusieurs canots à la remorque. A onze heures, on parvint à surmonter la violence de la marée qui étoit très-rapide ; on mit alors en panne, et l'on commença un trafic très-avantageux avec les naturels qui s'empressèrent d'échanger leurs pelleteries contre des jaquettes, des chemises, des pantalons, des pots, des chaudières, des poëles à frire, des cuvettes, et d'autres articles semblables qu'ils purent se procurer, soit des officiers, soit des matelots. Mais ils refusèrent d'accepter une plus grande quantité de fer des chaînes de galaubans, attendu qu'il étoit si frêle qu'il se brisoit entre leurs mains lorsqu'ils commençoient à le forger. Samedi 27.

1789. Juin. Ce fut alors qu'on sentit vivement la perte du fer et d'autres articles de trafic que les Espagnols avoient pris sur le vaisseau : car les naturels remportèrent avec eux une quantité considérable de fourrures que le capitaine Douglas n'avoit pas le moyen d'acheter.

Cette tribu est très - nombreuse. Le village de *Tartanee* occupe une belle portion de terre autour de laquelle on découvroit quelqu'apparence de culture ; on remarquoit, en particulier, une place où l'on avoit tout récemment semé du grain. Il est à présumer que le capitaine Grey, maître du sloup le *Washington* (1), avoit commu-

(1) Il en a été déjà parlé dans le cours de ces *Voyages*. Ce bâtiment, équipé par les ordres du Congrès, devoit aller reconnoître la côte d'Amérique, et ouvrir un commerce de fourrures entre la Nouvelle-Angleterre, et cette partie du continent américain. Il avoit mis à la voile, en août 1787, de conserve avec la *Columbia*, cet autre vaisseau sur lequel s'embarqua depuis l'équipage de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* après la capture faite de ce vaisseau par le commandant espagnol. Voyez le *second volume des Voyages du capitaine Meares*, chap. XX, page 280 et suiv.

Note du Traducteur.

niqué avec cette tribu de naturels, et pro- 1789.
fité des marques de bienveillance et de con- Juin.
sidération qu'il en avoit reçues pour y former cet agréable jardin. Mais ce n'est de ma part qu'une pure conjecture; car nous ne pûmes obtenir des naturels aucun éclaircissement sur ce fait. Le même esprit, les mêmes vues d'utilité avoient porté le capitaine Douglas à planter aussi quelques fèves, et à en donner une certaine quantité aux naturels pour le même usage; et je ne doute point que ce bon et salutaire végétal ne forme aujourd'hui une excellente nourriture pour les habitans du village de *Tartanee.* Au reste, la cuisine du vaisseau plaisoit tellement à ces naturels, que souvent ils refusoient de traiter de leurs pelleteries, jusqu'à ce qu'on les eût conduits dans la chambre de l'officier, et qu'on les eût préalablement régalés d'un bon repas.

Depuis le jour où l'on étoit parti de l'*entrée de Nootka*, le temps avoit été si couvert et si embrumé que le capitaine Douglas s'étoit vu dans l'impossibilité de faire aucune observation, n'ayant pas apperçu une seule fois la lune et les étoiles. Il fut

1789. Juillet. donc réduit à la nécessité de calculer la longitude des divers parages qu'il visita, d'après les observations qu'il avoit faites l'année précédente pendant le cours de son voyage.

L'*Iphigénie* continua alors sa route vers les *îles Sandwich*, sans aucun événement qui mérite de trouver place ici. Le 18 juillet, au moyen de plusieurs observations successives, on se trouva par 206 degrés 20 minutes de longitude. Le 20, au lever du soleil, les extrêmités de l'île d'*Owhyhee* couroient de nord-est-quart-nord au sud-mi-est, à deux lieues de distance de la côte.

Samedi 18.

Lundi 20.

La seconde visite du capitaine Douglas aux *îles Sandwich* a mis le comble aux infortunes de son voyage. Les chefs d'*Owhyhee* avoient formé l'horrible projet de l'égorger lui et son équipage, et ensuite de piller le vaisseau et de le mettre en pièces. On peut dire que si ce projet échoua, malgré qu'il eût été médité avec sang-froid et préparé avec beaucoup d'intelligence, c'est, en grande partie, à sa prudence et à sa fermeté que le capitaine

Douglas

Douglas en fut redevable. Le complot devoit s'exécuter à bord de l'*Iphigénie*, et les perfides chefs qui devoient conduire la trame étoient déjà parvenus à s'introduire dans le vaisseau. L'un d'eux avoit un pistolet; d'autres tenoient des poignards: tous, comme on peut le présumer sans peine, étoient armés secrétement, de manière ou d'autre, attendu que chacun d'eux, ainsi qu'on en fut instruit depuis, avoit son rôle à remplir dans l'affreux massacre projetté. Le frère aîné du roi et Aropee s'étoient chargés de tuer le capitaine Douglas; Pareeonow devoit poignarder M. Adamson, premier officier du vaisseau; Terreametee, le plus jeune des frères du roi, avoit été désigné pour immoler avec la même barbarie le contre-maître; en un mot, les autres chefs étoient nommés, chacun, pour l'honneur d'un assassinat. Le massacre achevé, on devoit donner aux naturels restés dans leurs canots le signal de se rendre à bord, et de jetter impitoyablement à la mer tous ceux qui, sur le vaisseau, conserveroient encore un souffle de vie. On auroit mis alors le navire en pièces, et emporté les débris dans les montagnes pour

1789. Juillet.

1789. Juillet. écarter tout soupçon de ce déplorable événement dont la connoissance auroit effrayé les étrangers qui, par la suite, auroient pu visiter cette île.

Tel fut, dans tous ses détails, le récit que Tianna fit au capitaine Douglas de la scène tragique que projettoient des barbares. Ce fidèle ami n'eut point assez de crédit pour s'opposer à l'exécution ; mais il refusa constamment d'y participer. Il se servit d'un esclave sûr et dévoué à sa personne pour donner connoissance du complot au capitaine Douglas. Mais cet homme avoit été sans cesse observé de si près par quelques autres chefs, qu'il n'avoit pas trouvé le moment favorable pour communiquer l'avis dont on l'avoit chargé.

Quoi qu'il en soit, lorsque le capitaine Douglas vit les chefs armés, et s'apperçut que la reine avoit été secrétement enlevée du vaisseau, il commença à soupçonner quelque trahison, et se conduisit en conséquence. D'abord, il prit la plus grande attention à ne point déceler ses soupçons par quelqu'apparence d'inquiétude ou de crainte. Il pensa avec beaucoup de sagesse que, s'il appelloit tout son monde pour

venir l'aider à prévenir les dangers qu'il redoutoit, il pourroit déterminer ces perfides naturels à quelqu'acte de désespoir dont les suites finiroient par devenir très-funestes au vaisseau. Il préféra donc une conduite plus tranquille et plus discrète. Sous prétexte de divers besoins, il se fit donner un pistolet par un des chefs, un poignard par un autre; et s'étant armé lui-même, il attendit avec impatience l'arrivée de Tianna qui étoit alors à terre, pour résoudre définitivement quel parti il prendroit dans une situation si critique. Dans un très-court espace de temps, ce chef fut de retour à bord. Le capitaine Douglas le conduisit alors dans sa chambre, ferma la porte au verrou, et là, se trouvant tête à tête avec lui, il le pressa de lui déclarer quelles étoient les intentions du roi et des chefs. Tianna se jetta alors sur le plancher, avec toutes les marques de la plus violente douleur, lui découvrit tout le complot, tel qu'il a été rapporté ci-dessus, en rejettant tout le blâme sur le roi, et lui recommanda de le tuer sans perdre de temps. Le capitaine Douglas sauta, à l'instant, sur le pont, tenant un pistolet chargé

1789. Juillet.

1789. Juillet. dans chaque main. Cet acte imprévu de vigueur produisit un tel effet sur les chefs qui y étoient assemblés alors, qu'ils quittèrent le vaisseau dans le moment même, et ayant mis leur cánot en mer, gagnèrent la côte à force de rames.

On s'attend naturellement que des projets aussi hostiles, et une trahison aussi manifeste que celle dont nous venons de donner les détails vont rompre pour jamais les communications entre l'équipage de l'*Iphigénie* et les naturels de cette île : mais il étoit absolument nécessaire de faire des provisions pour la suite du voyage. Le capitaine Douglas consentit donc à recevoir de Tome-homy-haw des excuses humiliantes pour ce qui s'étoit passé. Celui-ci en rejetta tout l'odieux sur les chefs. On renoua entiérement avec les naturels. Ils s'empressèrent de nous fournir des cochons et du fruit en grande quantité, ainsi que de la corde dont nous eûmes soin de faire bonne provision, attendu que les cordages que nous avions à bord étoient dans le plus mauvais état.

Lundi 27. Le 27, le capitaine Douglas quitta *Owhyhee*, après avoir laissé des lettres pour le

capitaine Funter et pour moi dans le cas où l'un de nous viendroit toucher à cette île. Tome-homy-haw ne cessa de lui demander pardon et d'exprimer les plus vifs regrets pour les alarmes que lui et ses chefs lui avoient causées. Quant à Tianna, il continua de verser des larmes, et à déployer toute la sensibilité qui caractérise un bon cœur. Enfin, telle fut leur conduite à l'approche du moment marqué pour le départ de l'*Iphigénie* qu'il n'est pas permis de douter que des vaisseaux anglois ne trouvent par la suite, dans cette île, tous les secours, toute la protection, toutes les preuves d'amitié qu'il sera au pouvoir de Tome-homy-haw et de Tianna de leur donner (1).

1789. Juillet.

(1) J'avouerai ici que je ne partagerois point la confiance du capitaine *Meares*, si jamais le ciel me destinoit à parcourir ces mers éloignées, et à visiter les *îles Sandwich*. La mort déplorable de l'illustre Cook, lâchement assassiné dans ces mêmes parages, la nouvelle trahison dont le capitaine Douglas faillit d'être victime, trahison qui n'est pas moins atroce, quoiqu'elle n'ait point eu le succès qu'ils s'en étoient promis, sont de terribles leçons qui doivent rester profondément gravées dans l'ame de tous les navigateurs. Qu'ils se rappellent sans cesse qu'une salutaire dé-

1789. Juillet. Le jour suivant, on vint mettre à l'ancre dans la *baie de Witetee, île de Woahoo.*

March 28. Mais comme tous les articles de trafic se trouvoient épuisés, les armuriers reçurent l'ordre de couper les chaînes de gouvernail pour acheter les provisions dont étoient chargés plusieurs canots qui arrivoient de la côte.

Août. Lundi 10. Après avoir relâché dans les autres îles pour y faire de l'eau, recueillir des ignames, etc. on quitta les *îles Sandwich* le 10 août, et l'on gouverna à l'ouest.

Pendant la route, on ne fit aucune rencontre qui mérite d'être rapportée ici, on n'essuya point de fâcheux accident, on ne fut favorisé non plus d'aucun événement heureux.

Le 4 octobre, on arriva à la vue de la côte de Chine; et, le jour suivant, l'*Iphi-*

---

fiance peut seule les garantir des excès féroces auxquels une basse cupidité porte trop souvent ces naturels envers les Européens. Le généreux Tianna, dont le caractère noble et sensible ne s'est jamais démenti, doit cependant être regardé comme un ami sincère, et digne d'une estime universelle.

Note du Traducteur.

génie, après tant d'obstacles et de fatigues, 1789.
atteignit enfin le terme de ses longs et pé- Octobre.
rilleux voyages, en venant mouiller heureusement dans la rade de *Macao*.

F I N.

APPENDIX
DE CE TROISIÈME VOLUME.

Extraits des divers passages de la relation des Voyages autour du Monde, et principalement à la Côte Nord-Ouest d'Amérique, *faits en 1785, 1786, 1787 et 1788 à bord des vaisseaux le* Roi George *et la* Reine Charlotte, *par les capitaines* Portlock *et* Dixon, *publiés par ce dernier, et dans lesquels il est parlé de la première expédition du capitaine Meares, en 1786, sur le vaisseau le Nootka.*

N°. Ier (1).

« Au printemps de l'année 1786, on équipa au *Bengale* deux vaisseaux, le *Nootka*, de deux cents

(1) Tiré de l'introduction placée par le capitaine *George Dixon*, en tête de ses *Voyages*.

Note du Traducteur.

tonneaux, capitaine *Meares*, et le *Sea Otter* (1), de cent tonneaux, capitaine *Tipping* ».

» Le capitaine *Meares* partit du *Bengale* au mois de mars : *nous parlerons de ses opérations dans le cours de cet ouvrage*, l'ayant rencontré à l'*entrée du Prince Guillaume* ».

» Le *Sea Otter* quitta *Calcutta* quelques jours après le *Nootka*; il étoit destiné à se rendre à l'*entrée du Prince Guillaume*, où il arriva en septembre, pendant que le *Capitaine Cook* et l'*Experiment* (2) y étoient encore : il repartit de cette *entrée* le lendemain, selon toutes les apparences, pour remonter jusqu'à la *rivière de Cook*; mais comme on n'a plus entendu parler depuis de ce bâtiment, il est à présumer qu'il s'est perdu (3) ».

---

(1) C'est-à-dire, la *Loutre Marine*, ce même vaisseau que nous avons vu dans la relation du premier *Voyage* du capitaine *Meares*, partir pour *Malacca* chargé d'opium, et qui devoit rejoindre le *Nootka* à la *côte nord-ouest d'Amérique*. Voyez le premier volume des *Voyages* du capitaine *Meares*, pages 2, 3 et 4.

Note du Traducteur.

(2) Deux senauts qui furent équipés à *Bombay*, en partirent au commencement de la même année 1786, et revinrent en bon état à *Macao*; mais sans avoir réussi (du moins c'est l'opinion la plus commune) à se procurer une grande quantité de fourrures. Voyez dans le premier volume des *Voyages du capitaine Meares*, ses observations sur la *Probabilité d'un Passage Nord-Ouest*, pages 128 et 129, ainsi que le chap. IV de la relation de son second Voyage, page 313.

Note du Traducteur.

(3) Le lecteur doit se souvenir que cette opinion est aussi

N°. I I (1).

« Le 10, le capitaine *Dixon* revint avec les bateaux et chaloupes. Comme cette excursion a été accompagnée de circonstances intéressantes, je t'en ferai le récit dans les propres termes du capitaine que j'ai tirés de son journal : »

celle du capitaine *Meares*. Voyez le premier volume de ses *Voyages*, page 100.

Note du Traducteur.

(1) Tiré de la lettre XXIX du premier volume des *Voyages* du capitaine *Dixon*. Cette lettre est écrite de l'île *Montagu*, en date du 13 mai 1787.

Je ne me permettrai aucune discussion des faits rapportés contre le capitaine *Meares* par le capitaine *Dixon* dans le récit qu'on va lire, ainsi qu'en d'autres endroits de ses *Voyages*. Je les présente nus au lecteur : c'est à lui qu'il appartient de les apprécier. Il les comparera avec les détails donnés par notre voyageur de ses relations avec les capitaines *Portlock* et *Dixon* à l'*entrée du Prince Guillaume*, des procédés de ces derniers à son égard, et de la manière dont ils se séparèrent. J'ajoute que le lecteur, après avoir accompagné le capitaine *Meares* dans le cours de trois années d'une navigation difficile et périlleuse, doit connoître assez son caractère, pour savoir à quoi s'en tenir sur les reproches et sur les doutes du capitaine *Dixon* qui n'a pas hésité à présenter les récits qu'il lui fit, lors de leur rencontre, comme peu dignes de confiance.

Note du Traducteur.

» Le 5, au matin, je partis avec les deux chaloupes, et la grande barque du *King George* (1), pour aller en quête des Indiens, et en obtenir, s'il étoit possible, quelques fourrures. Mon intention étoit, d'abord, d'aller à la crique d'*Hinchinbrooke* (2), et de passer ensuite à celle de *Snug-Corner* (3), sachant que je devois plus probablement m'attendre à rencontrer des habitans dans ces deux endroits. A huit heures, il survint du mauvais temps, et nous relâchâmes dans la crique de l'*île Montagu*; mais vers les neuf heures, le temps s'étant éclairci, je redoublai la pointe nord-est de cette île, et j'entrai dans une grande baie : j'y trouvai une bande de chasseurs indiens qui me firent entendre qu'ils habitoient le cap *Hinchinbrooke*. Comme l'après-midi étoit fort avancée, je jettai l'ancre, et passai la nuit dans le bateau du *King George*, et je fis amarrer de chaque côté les deux chaloupes ».

» Le soleil étoit couché, et les insulaires ne nous quittant pas encore, j'ordonnai à six de mes gens de faire sentinelle, et aux autres de tenir leurs armes

---

(1) C'est-à-dire, du *Roi George*. C'étoit le vaisseau que commandoit le capitaine *Portlock*.

Note du Traducteur.

(2) Ou *Hichinbroke*.

(3) C'est celle dont il est parlé dans le premier Voyage du capitaine *Meares* sous le nom d'*anse fermée du Prince Guillaume*. Elle est nommée *Baie du réduit fermé* dans le *troisième Voyage de Cook*, livre III, chap. IV, page 139.

Note du Traducteur.

prêtes, pour obéir au moindre signal. Les Indiens restèrent cachés dans les environs jusqu'à près de deux heures, épiant, sans doute, l'occasion de s'emparer de nos bateaux ; mais voyant que nous étions attentifs à tous leurs mouvemens, ils se retirèrent ».

» Le 6, vers les quatre heures du matin, je fis lever l'ancre, et je gouvernai sur le cap *Hinchinbrooke*, où je mouillai à dix heures et demie. Je trouvai dans cet endroit plusieurs Indiens, de qui j'achetai quelques peaux de loutres. Les Indiens étendoient très-souvent le bras du côté de la crique de *Snug-Corner*, et tâchoient de me faire entendre *qu'il y avoit dans cet endroit un vaisseau à l'ancre*. Quoique cela excitât ma curiosité, et que je desirasse vivement de m'assurer de la vérité du fait, la journée étant fort avancée, je me déterminai à rester où j'étois pendant la nuit ; le temps paroissoit d'ailleurs mal disposé, et nous aurions pu nous exposer à quelques dangers, en tentant de nous rendre dans la crique de *Snug-Corner* ».

» Nous trouvâmes qu'il étoit nécessaire de veiller avec encore plus d'attention cette nuit que les précédentes. Les Indiens avec lesquels j'avois trafiqué pendant l'après-midi pour des fourrures, étoient d'une tribu différente de ceux que j'avois rencontrés dans la baie, à l'extrémité nord-est de l'*île de Montagu*. Ils se comportèrent très-insolemment, et d'une manière fort audacieuse, quoiqu'ils ne nous aient pas attaqués ouvertement, et qu'ils soient restés dans les bateaux jusqu'au lendemain à la pointe du jour ; mais je ne doute nullement que la vue des marchandises différentes que nous avions prises avec nous pour les échanger

avec ces insulaires, ne leur eût fait prendre la résolution de nous cerner pendant la nuit, dans l'espoir de piller. Trompés dans leurs vues, ils s'en retournèrent en témoignant beaucoup de mécontentement ».

» Le 7, dès le matin, je me rendis à la crique de *Snug-Corner*; mais le vent étant très-léger pendant le cours de la journée, le bateau ne put faire que très-peu de chemin, et il fallut que les chaloupes le prissent à la remorque. Ceci retarda tellement mon passage, que je n'arrivai dans la crique qu'à onze heures du soir. Contre mon attente, je ne trouvai point de vaisseau dans cette *anse*, et je n'y vis aucun des habitans. Je donnai ordre néanmoins de faire la garde aussi exactement que les autres jours, n'ayant pas oublié que la *Découverte* avoit été environnée par les naturels en plein jour dans cette même *anse*, lors du dernier voyage qu'y fit le capitaine *Cook* (1) ».

---

(1) « Quand les naturels eurent passé trois ou quatre heures à la hanche de la *Résolution*, ils nous quittèrent tous, et ils se rendirent auprès de la *Découverte*. Aucun d'eux n'y avoit été jusqu'alors, si j'en excepte un homme qui arriva au moment où ils s'éloignoient de nous, et qui les y ramena. Je pensai qu'il avoit remarqué sur le vaisseau des choses qu'il savoit être plus du goût de ses compatriotes, que ce qu'il avoit apperçu sur la *Résolution*: je me trompois, comme on le verra bientôt ».

» Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla sonder le fond de la baie. Comme le vent étoit modéré, je songeois à échouer la *Résolution*, si je venois à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les sauvages ne tardèrent pas à s'éloigner de la *Découverte*, et au

» Pendant la nuit, aucuns des habitans ne nous approchèrent ; mais le 8, à la pointe du jour, nous vîmes deux Indiens dans une pirogue, auprès de notre

---

lieu de revenir près de nous, ils marchèrent vers le canot occupé à prendre les sondes. L'officier qui le commandoit, observant leur manœuvre, revint à bord, et il fut suivi de toutes les pirogues. Le détachement fut à peine rentré sur la *Résolution*, que quelques-uns des *Américains* sautèrent dans le canot, malgré les deux hommes de garde que nous y avions laissés. Les uns présentèrent leurs piques à nos deux sentinelles, d'autres s'emparèrent de la corde qui attachoit le canot à la *Résolution*, et le reste entreprit de l'emmener à la remorque. Mais ils le relâchèrent, dès qu'ils nous virent disposés à le défendre par la force ; ils en sortirent pour remonter sur leur embarcation. Ils nous firent signe de mettre bas les armes, et ils sembloient aussi tranquilles que s'ils n'avoient rien fait de malhonnête. Ils avoient formé à la hanche de la *Découverte* une autre entreprise, peut-être encore plus audacieuse. L'homme qui étoit venu près de nous, et qui avoit mené ses compatriotes vers l'autre vaisseau, avoit examiné toutes les écoutilles de la *Découverte*, et n'appercevant que l'officier de garde, et un ou deux matelots, il crut, sans doute, qu'à l'aide de ses camarades, il pourroit aisément piller le vaisseau du capitaine Clerke. Ce projet lui parut d'autant plus facile que la *Résolution* se trouvoit à quelque distance ; c'est sûrement dans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Plusieurs d'entr'eux montèrent à bord sans aucune cérémonie ; ils tirèrent leurs couteaux ; ils firent signe à l'officier et à l'un des matelots qui étoient sur le pont, de se tenir à l'écart, et ils promenèrent leurs regards de côté et d'autre, afin de voler ce qui leur conviendroit. Ils s'emparèrent d'abord du gouvernail d'un des canots, et ils le jettèrent à ceux d'entr'eux

bord. Ils me firent entendre qu'il y avoit un vaisseau qui n'étoit pas fort éloigné, et que, si je voulois leur donner un chapelet de grains de verre, ils me conduiroient au lieu de son mouillage. Enchanté de cette proposition, j'acceptai leur offre avec grand plaisir; et ayant laissé à l'ancre le grand bateau qui ne pouvoit que retarder mon voyage, je suivis mes deux guides dans les chaloupes, fort inquiet de savoir s'il se trouvoit réellement un vaisseau dans ces parages, ou si ces Indiens cherchoient seulement à m'amuser par un faux récit ».

» Je n'avois pas été loin que le temps devenant mauvais, mes guides m'abandonnèrent. Malgré ce petit accident, je continuai mes recherches le long des côtes jusqu'à midi. Je me trouvai alors par le travers

---

qui se tenoient dans les pirogues. Ils n'avoient pas eu le temps de découvrir un autre objet qui plût à leur imagination, lorsque l'équipage de la *Découverte* prit l'alarme, et se montra armé de coutelas. A cet aspect, les voleurs se retirèrent avec autant d'assurance et de sang-froid qu'ils avoient abandonné le canot de la *Résolution*. Selon l'observation du capitaine Clerke, ils racontèrent à ceux qui n'avoient pas été à bord, de combien les couteaux du vaisseau étoient plus longs que les leurs. Mon canot prenoit des sondes sur ces entrefaites; ils l'apperçurent, et, ainsi que je l'ai déjà dit, ils l'abordèrent après avoir vu échouer leur projet contre la *Découverte*. Je suis persuadé que, s'ils vinrent nous voir de si grand matin, ils comptoient nous trouver endormis, et nous voler à leur aise ». Voyez le *troisième Voyage du capitaine Cook*, livre III, chap. IV, page 135 et suiv.

Note du Traducteur.

de l'entrée d'une large baie ; mais, accueilli d'une chûte considérable de neige, de pluie neigeuse et de raffales, je jugeai plus prudent de retourner vers le bateau, et j'y arrivai sur les trois heures ».

» A six heures et demie, six pirogues remplies d'Indiens vinrent dans l'*anse* où nous étions mouillés, et me dirent qu'il y avoit un vaisseau, qui n'étoit pas bien éloigné, vers lequel ils alloient. Ils offrirent de m'y conduire : le temps étoit alors fort mauvais ; mais comme ils n'alloient que vers le golfe, et non pas au large, ainsi qu'avoient fait mes autres guides, je me mis dans ma chaloupe, laissant l'autre dans l'*anse* avec le bateau ; et je les suivis ».

» A dix heures du soir, nous arrivâmes dans la crique, où le vaisseau que je desirois tant de voir étoit à l'ancre. C'étoit un senau, nommé le *Nootka*, venant du *Bengale* ; commandé par le capitaine *Meares*, et portant pavillon anglois ».

» Le capitaine m'apprit qu'il étoit parti du *Bengale* en mars 1786, et avoit touché à *Oonalaska* dans le mois d'août (1) ; que, de cet endroit, il avoit continué sa marche vers la *rivière de Cook*, où il avoit dessein de pénétrer par la route des *îles Stériles* ; mais que, le temps étant très-brumeux, il étoit entré dans la *baie de la Pentecôte*, et qu'il avoit trouvé dans cette baie un passage pour se rendre à la *rivière*

(1) *Voyages* du capitaine *Meares* sur le *Nootka*, en 1786, premier volume de ses *Voyages*, pages 6, 13 et suiv.

Note du Traducteur.

de

de Cook. Il avoit rencontré plusieurs colons russes qui l'informèrent que la terre qui se trouvoit à l'est, étoit nommée par eux *Kodiak*, et qu'ils y avoient une colonie. Les Russes lui apprirent encore qu'il y avoit deux vaisseaux européens à l'ancre à *Kodiak*, et qu'ils avoient vu deux autres vaisseaux dans la *rivière de Cook*. Cette nouvelle l'avoit engagé à gouverner sur l'*entrée du Prince William* (*Guillaume*), où il étoit arrivé vers la fin de septembre (1) ».

» Il avoit hiverné dans la crique où je le trouvois, et son vaisseau étoit encore embarrassé dans les glaces. Le scorbut avoit fait les plus grands ravages parmi son équipage, et il avoit perdu par cette maladie terrible son second et son troisième lieutenans, le chirurgien, le charpentier, le tonnelier, le voilier, et un grand nombre de gens qui faisoient le service au mât de misaine. Tout le reste de son équipage se trouvoit tellement affoibli à la fois que le capitaine MEARES étoit le seul qui fût capable de se promener sur le pont ».

» Il fut extrêmement satisfait d'apprendre qu'il se trouvoit si près de lui deux vaisseaux qui pourroient peut-être l'aider dans la détresse, et je n'en eus pas moins à l'assurer que nous lui fournirions tous les secours et toutes les provisions dont il seroit en notre pouvoir de disposer. Comme les gens de son équipage commençoient à se rétablir, il me dit de ne

---

(1) *Voyages* du capitaine *Meares*, premier volume, pages 22, 23, 24 et 25.

Note du Traducteur.

point me donner la peine de lui envoyer des rafraîchissemens, et qu'il se rendroit bientôt lui-même à notre bord dans sa chaloupe ».

» Je quittai le *Nootka* le 9 à trois heures du matin, et je rejoignis les chaloupes vers les huit heures. A dix heures, je levai l'ancre, et je marchai vers nos vaisseaux, convaincu qu'il n'y avoit pas beaucoup à compter sur les fourrures de prix dans ces parages. Vers midi, le vent tomba presqu'entiérement, et nous fûmes obligés de faire remorquer le bateau par les deux chaloupes ».

» Pendant que nous traversions l'entrée de cette manière, plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre. Un des naturels offrit de nous vendre quelques peaux de loutres, et ayant jetté par hasard les yeux sur une poële à frire dont nos gens se servoient dans le bateau pour préparer leur repas, il demanda qu'elle lui fût donnée en échange ; je la lui offris au même moment, mais il refusa absolument de la prendre en entier, et me pria d'en détacher le manche, qu'il parut regarder comme un trésor inestimable, tandis qu'il rejetta le fond avec dédain ».

» Vers les six heures, le vent fraîchissant, le bateau se trouva en état de marcher sans avoir besoin d'être remorqué. Peu de momens après, le temps devint très-mauvais ; nous eûmes beaucoup de neige et de pluie neigeuse, ce qui fut cause que les chaloupes se séparèrent ».

» La nuit fut très-orageuse, et je ne pus arriver à bord de mon vaisseau que le 10 à quatre heures

du matin. La chaloupe et le bateau du *King George* revinrent à-peu-près vers le même temps ».

» Le 10, sur les onze heures du matin, le capitaine *Meares* vint à bord du *King George*, accompagné de M. *Ross* son premier lieutenant. Ils apportèrent avec eux plusieurs sacs de riz pour les échanger contre d'autres denrées dont ils avoient le plus grand besoin ».

» C'est d'eux que nous avons appris que, depuis quelques années, on venoit de différentes parties des Indes orientales faire sur ces côtes le commerce des fourrures ».

» Ils nous firent *différentes histoires sur leurs succès dans le commerce ;* mais nous ne pûmes pas donner *un grand degré de confiance à leurs récits*, d'autant plus que le capitaine et son lieutenant racontoient les mêmes choses d'une manière toute différente. Tantôt ils avoient acheté deux mille peaux de loutres ; dans un autre moment, il n'étoit question que de sept cents. *Il est cependant certain qu'ils s'étoient procuré une bonne quantité de fourrures précieuses, et cela principalement et peut-être même entièrement dans l'entrée du Prince William* ».

» L'intention du capitaine *Meares* avoit été de compléter son voyage dans l'espace d'une année ; mais la gelée l'ayant surpris plutôt qu'il ne pensoit, il avoit été forcément détenu dans l'*entrée* pendant tout l'hiver. J'ai déjà parlé des ravages que le scorbut avoit faits parmi l'équipage : c'étoit malheureusement dans le moment même où tous ceux qui montoient ce vaisseau étoient attaqués de cette cruelle maladie,

et que le bois de chauffage leur manqua absolument ; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'ils purent en porter à bord en quantité suffisante pour leur consommation journalière ».

» Nous étant informés s'il étoit possible que le scorbut, sans être accompagné d'aucune autre maladie, eût occasionné des maux aussi funestes que ceux qu'avoit éprouvé le *Nootka* ; on nous avoua qu'ayant permis aux gens de l'équipage de boire la quantité de liqueurs fortes qu'ils jugeroient à propos, pendant la saison la plus rigoureuse, vers Noël, ils en avoient bu avec tant d'excès, que plusieurs d'entr'eux avoient été obligés de rester dans leurs hamacs pendant quinze jours. La liqueur dont ils firent usage étoit en outre d'un genre pernicieux ; il n'est pas étonnant que ces deux causes aient eu des effets plus dangereux encore que le scorbut lui-même. Il est certain que, si ma supposition est vraie, le capitaine *Meares* a eu le plus grand tort de permettre de semblables débauches à ses gens, et je crains que, n'ayant d'abord qu'une très-petite provision des différens anti-scorbutiques nécessaires pour un tel voyage, il ne se trouve dans l'impossibilité d'arrêter ce mal que les gens de mer ont tant à redouter (1) ».

» Le 11, dans la matinée, le capitaine *Meares*

---

(1) Voyez, au sujet de cette allégation, la fin de la note insérée par le capitaine *Meares* dans la relation de son premier Voyage, page 85 du premier volume.

Note du Traducteur.

et M. *Ross* nous quittèrent ; nous leur donnâmes du sucre, de la farine, de la mélasse et de l'eau-de-vie, et enfin tout ce que nous pûmes prendre sur notre provision ; et le capitaine *Portlock* détacha deux matelots de son équipage, pour aider le capitaine *Meares* à conduire son vaisseau aux *îles Sandwich*, où il se proposoit de relâcher aussitôt que le temps le lui permettroit ».

» Nous ne fûmes plus embarrassés de savoir ce que vouloient nous dire les Indiens, en nous montrant toujours du doigt l'*entrée du Prince William*, et en répétant ce mot *Nootka* ; cela nous expliquoit également pourquoi ils avoient caressé nos chiens et parlé anglois ; ils ont une prononciation assez nette ; et l'un d'eux ayant passé plusieurs semaines à bord du *Nootka*, il n'est pas surprenant qu'ils aient retenu quelques mots anglois. Mais revenons à ce qui nous occupa d'abord (1) ».

N°. III (2).

« Peu de temps après, Tyhéira vint à bord ; et pour répondre aux questions q.e nous lui faisions

---

(1) *Voyages*, etc. par le capitaine *Dixon*, premier volume, lettre XXIX, page 385 et suiv.

Note du Traducteur.

(2) Tiré de la lettre XL des *Voyages* du capitaine *Dixon*,

d'Abbenooe, il nous raconta une histoire qui nous causa beaucoup de peine, et dont voici l'abrégé. Depuis notre départ d'Attoui (1) un vaisseau avoit mouillé dans ces parages. Le capitaine avoit fort maltraité les habitans, et même en avoit tué quelques-uns ; cet événement avoit empêché son père de venir à notre rencontre, n'ayant pas pu reconnoître notre vaisseau à une aussi grande distance. Le capitaine *Dixon* lui dit que nous ne commencerions aucun trafic quelconque, qu'Abbenooe ne fût venu à bord. Tyhéira envoya en conséquence une pirogue pour chercher son père, et donna le signal convenu pour lui faire connoître qu'il pouvoit venir en sûreté. Nous eûmes le plaisir de voir venir à bord, en moins d'un quart-d'heure, notre bon ami Abbenooe, et il parut enchanté de revoir ses anciennes connoissances, quoique fâché de ce que le capitaine *Portlock* (ou *Popote*, comme il le nommoit) n'étoit pas avec nous. D'après la description que Tyhéira nous fit du vaisseau en question, nous conclûmes que *ce ne pouvoit être que le capitaine* MEARES, qui avoit eu querelle avec les naturels. Nous étions d'autant plus portés à le croire, que notre capitaine lui avoit recommandé de relâcher à Attoui, de préférence aux autres îles. Nous demandâmes à Abbenooe quelques

---

second volume, ladite lettre écrite d'Atooi, l'une des *îles Sandwich*, page 55 et suiv.

Note du Traducteur.

(1) Ou Atooi.

éclaircissemens sur cet objet, et il nous informa que le *Nootka* étoit parti d'Attoui vingt jours auparavant ; que le capitaine étoit *Enou* (méchant homme), et qu'il n'avoit pas daigné faire le moindre présent, quoiqu'il eût été pourvu abondamment de toutes les productions de l'île ».

. . . .

N°. I V.

« Le senau le *Nootka*, capitaine *Meares*, fut frété au *Bengale* par un certain nombre de capitalistes, qui prirent le nom de *Compagnie du commerce de fourrures* dans le Bengale. Il partit du *Bengale* en mars 1786. Je t'ai déjà parlé de la destination de ce bâtiment et de son arrivée à *Macao*. La cargaison du *Nootka* fut vendue à *Canton* le 4 du mois dernier. Elle étoit composée des fourrures suivantes :

Savoir : 50 peaux de loutres de première qualité, à 70 piastres chaque	3500 piastres
52 de seconde qualité, à 50 . .	2600
58 de troisième, à 25	1450
31 de quatrième qualité, grandes et à moitié usées, à 20	620
50 de cinquième qualité, grandes et usées, à 15	750
26 vieilles et très-mauvaises, à 5 piastres chaque	130
12 grands morceaux et bandes de peaux de loutres, à 10	120

17 plus petites, à 5	85 piastres
37 queues de loutres, à 2 . . .	74
31 de qualité inférieure	39
48 peaux de loutres de terre bonnes et mauvaises, à 6 piastres chaque . .	288
14 très-mauvaises peaux de castor, à 3	42
27 peaux de martres, au prix de .	14
Total	9712 piastres
Outre les articles ci-dessus mentionnés, le capitaine Meares vendit à *Canton* 50 peaux de loutres de première qualité, à raison de 91 piastres chacune, ci	4550
Total du montant de la cargaison	14,262
Le total des peaux de loutres, outre celles de rebut, peut être regardé comme montant à	357

Fin de l'Appendix du troisième et dernier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Fin de la Table des Chapitres du troisième et dernier Volume.

TABLE

GÉNÉRALE ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES

Contenues dans les trois Volumes des Voyages du Capitaine J. Meares et dans les Notes.

Nota. Le chiffre romain indique le tome ; le chiffre arabe, la page du volume.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

---

(1) Il est connu par tous les navigateurs sous le nom d'Amiral de Fuentès.

Note du Traducteur.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

(1) Je me suis assuré que cet oiseau dont j'ignorois le nom françois à l'époque où je m'occupois de la partie *histoire naturelle* de ma traduction, est celui que nous connoissons sous le nom de *nigaud*. « Les François, dit Forster dans » le second *Voyage* de Cook, tome IV, page 30, ont ap- » pellé ces oiseaux *nigauds*, à cause de leur stupidité, qui » paroît si grande qu'ils ne peuvent pas même apprendre à » éviter la mort ». Voyez les Observations de Forster à la suite du second Voyage de Cook, page 34.

Note du Traducteur.

P.

---

(1) Je me suis trompé avec les traducteurs des Voyages de Cook, du capitaine Dixon, et presque tous les autres, sur le véritable sens du mot *plantain-tree*, par lequel les Anglois entendent le bananier dont le fruit est la banane. Je dois cette connoissance à un homme extrêmement instruit, et je m'empresse ici de corriger une erreur. Le lecteur voudra donc bien lire bananier et banane par-tout où les mots *plane* et *plantains* s'offriront à lui.

Note du Traducteur.

R.

S.

T.

Unamah.

W.

---

(1) Son nom hollandois est Witsen. *Note du Traducteur.*

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA des Tomes I et III.

Nota. Les corrections indiquées dans cet *Errata* sont d'autant plus intéressantes à consulter, que la plupart ont pour objet de rétablir des termes techniques consacrés dans la langue des marins.

TOME I, *Préface du Traducteur*, *page xij*, *ligne* 8, pourra retirer, *lisez* retirera.

—*Page* 6, *ligne* 19, à six brasses d'eau, *lisez* sur six brasses d'eau.

—*Page* 10, *ligne* 8, du côté du nord, *lisez* au nord de notre estime.

—*Page* 12, *ligne* 16, si nous eussions été portés jusqu'à cette pointe, *lisez* si nous eussions porté vers ce dernier.

—*Page* 19, *ligne* 13, *ôtez* comme.

—*Page* 22, *ligne* 3, et vers laquelle, *lisez* et sur laquelle.

—*Page* 23, *ligne* 6, nommés, *lisez* qui furent nommés.

—*Page* 59, *ligne* 3 *de la note*, fait le tour de l'extrêmité orientale, *lisez* tourné l'extrêmité orientale.

—*Même page*, *ligne* 13 *de la note*, à tous les ports, *lisez* dans tous les ports.

—*Page* 80, *ligne* 17, le fond de la rangée, *lisez* la rangée du fond.

—*Page* 179, *ligne* 20, la puissance et la grandeur des deux nations respectives, *lisez* la puissance et la grandeur respectives des deux nations.

—*Page* 257, *ligne* 22, *supprimez* en fermentation.

—*Page* 276, *ligne* 8, au nord un quart-est-mi-est, *lisez* au nord-quart-est-mi-est; *et par-tout où se rencontrent* nord un quart, sud un quart, etc. *lisez* nord-quart, sud-quart, etc.

—*Ibid. ligne* 11, d'est-nord-est à nord-nord-ouest, *lisez* d'est-nord-est au nord-nord-ouest; *et deux lignes plus bas*; *au lieu de* à sud-ouest un quart-ouest, *lisez* au sud-ouest-quart-ouest.

—*Page* 291, *ligne* 3, le plane, *lisez* le bananier; *et par-tout où se trouvent les mots* plane, plantains *et* fruits du plane, *lisez* bananier *et* bananes.

TOME III, *page* 50, *ligne* 19, de mettre en panne, *lisez* de mettre à la cape.

—*Page* 112, *ligne* 12, et l'on mit en panne, *lisez* et l'on mit à la cape.

FIN.

